
WIDENER
HN XK3Z 2


VE
RI
TAS

LE GENDRE

DE

M. POIRIER

ACTE PREMIER

Un salon très-riche. — Portes latérales, fenêtres au fond, donnant sur un jardin. Cheminée avec feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DOMESTIQUE, LE DUC.

LE DOMESTIQUE.

Je vous répète, brigadier, que monsieur le marquis ne peut pas vous recevoir ; il n'est pas encore levé.

LE DUC.

A neuf heures ! (*A part.*) Au fait, le soleil se lève tard pendant la lune de miel. (*Haut.*) A quelle heure déjeune-t-on ici ?

LE DOMESTIQUE.

A onze heures... Mais qu'est-ce que ça vous fait ?

LE DUC.

Vous mettrez un couvert de plus.

LE DOMESTIQUE.

Pour votre colonel ?

LE DUC.

Oui, pour mon colonel. C'est le journal d'aujourd'hui ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, 15 février 1846.

LE DUC.

Donnez !

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore lu.

LE DUC.

Vous ne voulez pas me donner le journal? Alors vous voyez bien que je ne peux pas attendre. Annoncez-moi.

LE DOMESTIQUE.

Qui, vous?

LE DUC.

Le duc de Montmeyran.

LE DOMESTIQUE.

Farceur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Tiens, c'est toi?... (Ils s'embrassent.)

LE DOMESTIQUE, à part.

Fichtre... j'ai dit une bêtise...

LE DUC.

Cher Gaston!

GASTON.

Cher Hector! parbleu! je suis content de te voir!

LE DUC.

Et moi donc!

GASTON.

Tu ne pouvais arriver plus à propos!

LE DUC.

A propos?

GASTON.

Je te conterai cela... Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait! Qui reconnaîtrait, sous cette casaque, un des princes

LE FILS DE GIBOYER

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 1er décembre 1862

MICHEL LÉVY FRÈRES, EDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE AUGIER

Format grand in-18.

L'Aventurière, comédie en quatre actes, en vers.
Un Beau Mariage, comédie en cinq actes, en prose.
Ceinture dorée, comédie en trois actes, en prose.
La Chasse au roman, comédie en trois actes, en prose.
La Cigue, comédie en deux actes, en vers.
La Contagion, comédie en cinq actes, en prose.
Diane, drame en cinq actes, en vers.
Les Effrontés, comédie en cinq actes, en prose.
Le Fils de Giboyer, comédie en cinq actes, en prose.
Gabrielle, comédie en cinq actes, en vers.
Le Gendre de M. Poirier, comédie en quatre actes, en prose.
L'Habit vert, proverbe en un acte, en prose.
L'Homme de bien, comédie en trois actes, en vers.
La Jeunesse, comédie en cinq actes, en vers.
Le Joueur de Flute, comédie en un acte, en vers.
Les Lionnes pauvres, comédie en cinq actes, en prose.
Lions et renards, comédie en cinq actes, en prose.
Maitre Guérin, comédie en cinq actes, en prose.
Le Mariage d'Olympe, comédie en trois actes, en prose.
Les Méprises de l'amour, comédie en cinq actes, en vers.
Paul Forestier, comédie en quatre actes, en vers.
Philiberte, comédie en trois actes, en vers.
La Pierre de touche, comédie en cinq actes, en prose.
Sapho, opéra en trois actes.
Le Post-Scriptum, comédie en un acte, en prose.

POÉSIES COMPLÈTES, un volume.

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE FILS

DE

GIBOYER

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN PROSE

PAR

ÉMILE AUGIER

de l'Académie française

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

AUX ARTISTES

QUI INTERPRÈTENT MA COMÉDIE AVEC UNE SI RARE PERFECTION

HOMMAGE

D'AFFECTUEUSE RECONNAISSANCE

ÉMILE AUGIER

LE FILS DE GIBOYER

PERSONNAGES

LE MARQUIS D'AUBERIVE........ MM. SAMSON.
LE COMTE D'OUTREVILLE....... LAROCHE.
M. MARÉCHAL.................. PROVOST.
GIBOYER...................... GOT.
MAXIMILIEN GÉRARD........... DELAUNAY.
LA BARONNE PFEFFERS......... Mmes ARNOULD-PLESSY.
MADAME MARÉCHAL............. NATHALIE.
FERNANDE..................... FAVART.
DUBOIS, valet de chambre du marquis.... MM. BARRÉ.
COUTURIER DE LA HAUTE-SARTHE. MIRECOUR.
LE VICOMTE DE VRILLIÈRE...... VERDELLET.
LE CHEVALIER DE GERMOISE.... RAYMOND.
MADAME DE LA VIEUXTOUR..... Mlle COBLENTZ.

La scène est à Paris, de nos jours.

Quoi qu'on en ait dit, cette comédie n'est pas une pièce politique, dans le sens courant du mot : c'est une pièce sociale. Elle n'attaque et ne défend que des idées, abstraction faite de toute forme de gouvernement.

Son vrai titre serait *les Cléricaux*, si ce vocable était de mise au théâtre.

Le parti qu'il désigne compte dans ses rangs des hommes de toutes les origines, des partisans de l'Empire comme des partisans de la branche aînée et de la branche cadette des Bourbons. Maréchal, actuellement député, le marquis d'Auberive, Couturier de la Haute-Sarthe, ancien parlementaire, représentent dans ma comédie les trois fractions du parti clérical, unies dans la haine ou la peur de la démocratie ; et, si Giboyer les englobe toutes trois sous la dénomination de *légitimistes*, c'est qu'en effet les légitimistes seuls sont logiques et n'abdiquent pas en combattant l'esprit de 89.

L'antagonisme du principe ancien et du principe moderne, voilà donc tout le sujet de ma pièce. Je défie

qu'on y trouve un mot excédant cette question; et j'ai l'habitude de dire les choses assez franchement pour ne laisser à personne le droit de me prêter des sous-entendus.

D'où viennent donc les clameurs qui s'élèvent contre ma comédie? Par quelle adresse cléricale soulève-t-on contre elle la colère de partis auxquels elle ne touche pas? Par quelle falsification de mes paroles arrive-t-on à feindre de croire que j'attaque les gouvernements tombés? Certes, c'est une tactique adroite de susciter contre moi un sentiment chevaleresque qui a un écho dans tous les cœurs honnêtes; mais où sont-ils, ces ennemis que je frappe à terre? Je les vois debout à toutes les tribunes; ils sont en train d'escalader le char de triomphe; et quand j'ose, moi chétif, les tirer par la jambe, ils se retournent indignés en criant : « Respect aux vaincus! »

En vérité, c'est trop plaisant!

Un reproche plus spécieux qu'ils m'adressent, c'est d'avoir fait des personnalités.

Je n'en ai fait qu'une : c'est Déodat. Mais les représailles sont si légitimes contre cet insulteur, et il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre!

Quant à l'homme d'État considérable et justement honoré qu'on m'accuse d'avoir mis en scène, je proteste énergiquement contre cette imputation : aucun de mes personnages n'a la moindre ressemblance avec lui, ni de

près ni de loin. Je connais les droits et les devoirs de la Comédie aussi bien que mes adversaires : elle doit le respect aux personnes, mais elle a droit sur les choses. Je me suis emparé d'un fait de l'histoire contemporaine qui m'a paru un symptôme frappant et singulier de la situation troublée de nos esprits; je n'en ai pris que ce qui appartient directement à mon sujet, et j'ai eu soin d'en changer les circonstances pour lui ôter tout caractère de personnalité. Que peut-on me demander de plus?

Répondrai-je à ceux qui reprochent à ma comédie d'avoir été autorisée, c'est-à-dire d'exister? Le point est délicat. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, je demanderai à ces puritains qui a jamais songé à reprocher au *Tartufe* la tolérance de Louis XIV?

ÉMILE AUGIER.

LE

FILS DE GIBOYER

ACTE PREMIER.

Le cabinet du marquis. — Porte au fond. A droite de la porte, une petite bibliothèque; à gauche, une armoire d'armes. — Au premier plan, à gauche, une cheminée, à côté de laquelle une causeuse et un guéridon. — Au milieu de la scène, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, achevant de déjeuner sur le guéridon; DUBOIS, la serviette sur le bras, tient à la main une bouteille de xérès.

LE MARQUIS.

Je crois que l'appétit est tout à fait revenu.

DUBOI

Oui, monsieur le marquis, et il est revenu de loin. Qui dirait, à vous voir, que vous sortez de maladie! Vous avez un visage de nouveau marié.

LE MARQUIS.

Tu trouves?

DUBOIS.

Et je ne suis pas le seul. Toutes les commères du quartier me disent : « Monsieur Dubois, cet homme-là... (sauf votre

respect, monsieur le marquis!) cet homme-là se remariera, et plus tôt que plus tard. Il a du conjungo dans l'œil. »

LE MARQUIS.

Ah! elles disent cela, les commères?

DUBOIS.

Elles n'ont peut-être pas tort.

LE MARQUIS.

Apprenez, monsieur Dubois, que, quand on a eu le malheur de perdre un ange comme la marquise d'Auberive, on n'a pas la moindre envie d'en épouser un second. — Verse-moi à boire.

DUBOIS, lui versant.

Je comprends cela; mais monsieur le marquis n'a pas d'héritier, c'est bien pénible.

LE MARQUIS.

Et qui te dit que j'en aurais?

DUBOIS.

Oh! j'en suis bien sûr.

LE MARQUIS.

L'entendez-vous comme Corvisart?

DUBOIS.

Corvisart?

LE MARQUIS.

Je ne me soucie pas d'être père *in partibus infidelium;* c'est pourquoi veuf je suis et veuf je resterai : vous pouvez en faire part aux commères.

DUBOIS.

Mais votre nom, monsieur le marquis! Cet antique nom d'Auberive, le laisserez-vous s'éteindre? Permettez à un vieux serviteur d'en être navré.

LE MARQUIS.

Que diable! mon bon ami, ne soyez pas plus royaliste que le roi!

DUBOIS.

Et que voulez-vous que je devienne, moi? S'il n'y a plus d'Auberive au monde, qui voulez-vous que je serve?

LE MARQUIS.

Tu as des économies : tu vivras en bourgeois, tu seras ton maître.

DUBOIS.

Quelle chute! Je ne m'en relèverai pas. Votre vieux serviteur vous suivra dans la tombe.

LE MARQUIS.

A quinze pas, s'il vous plaît! — Tu m'attendris, Dubois; sèche tes larmes, tout n'est pas désespéré.

DUBOIS.

Quoi! mon maître se rendrait à mes humbles prières?

LE MARQUIS.

Non, mon ami; j'ai fait mon temps et je ne reprendrai pas de service. Mais je tiens à mon nom autant que tu peux y tenir toi-même, sois-en persuadé, et j'ai trouvé une combinaison extrêmement ingénieuse pour le perpétuer sans m'exposer.

DUBOIS.

Quel bonheur! je n'ose pas demander à monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Tu fais bien! Reste dans cette modestie, et qu'il te suffise de savoir que je te prépare des Auberive. J'attends aujourd'hui même... J'attends beaucoup de monde aujourd'hui.

DUBOIS.

Oh! le meilleur des maîtres!

LE MARQUIS.

Tu es un bon garçon, je ne t'oublierai pas.

DUBOIS, à part.

J'y compte bien.

LE MARQUIS.

Enlève le couvert; je monterai à cheval à deux heures.

LA BARONNE, paraissant sur la porte.

A cheval!

DUBOIS, annonçant.

Madame la baronne Pfeffers. (Il sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LE MARQUIS.

Eh! chère baronne, qui peut valoir à un vieux garçon comme moi l'honneur d'une si belle visite?

LA BARONNE.

En vérité, marquis, c'est ce que je me demande. En vous voyant, je ne sais plus pourquoi je suis venue et j'ai bien envie de m'en retourner du même pas.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous donc, méchante femme.

LA BARONNE.

Non pas! — Comment, vous fermez votre porte pendant huit jours, vos gens ont des mines tragiques, vous tenez vos amis dans les transes, on vous pleure déjà, et, quand on pénètre jusqu'à vous, on vous surprend à table!

LE MARQUIS.

Je vais vous dire : je suis une vieille coquette et je ne me montrerais pas pour un empire quand je suis de mauvaise humeur : or, la goutte me change entièrement le caractère; elle me rend méconnaissable, c'est pourquoi je me cache.

LA BARONNE.

A la bonne heure! Je cours rassurer nos amis.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas si inquiets que cela. Donnez-moi un peu de leurs nouvelles.

LA BARONNE.

C'est qu'il y en a un dans ma voiture qui m'attend.

LE MARQUIS.

Je vais lui envoyer dire que je le prie de monter.

LA BARONNE.

C'est que je ne sais si... si vous le connaissez.

LE MARQUIS.

Son nom?

LA BARONNE.

Je l'ai rencontré par hasard...

LE MARQUIS.

Et vous l'avez amené à tout hasard. (Il sonne.) Vous êtes une mère pour moi. (A Dubois.) Descendez, vous trouverez un ecclésiastique dans la voiture de madame la baronne; vous lui direz que je le remercie beaucoup de son aimable empressement, mais que je ne suis pas disposé à mourir ce matin.

LA BARONNE.

Ah! marquis, que diraient nos amis, s'ils vous entendaient?

LE MARQUIS.

Bah! je suis l'enfant terrible du parti, c'est convenu, et son enfant gâté. — Dubois, vous ajouterez que madame la baronne prie M. l'abbé de se faire reconduire et de lui renvoyer sa voiture ici.

LA BARONNE.

Permettez...

LE MARQUIS.

C'est comme cela. — Allez, Dubois. — Vous voilà ma prisonnière.

LA BARONNE.

Mais, marquis, c'est à peine convenable.



LE MARQUIS, lui baisant la main.

Flatteuse ! — Asseyez-vous, cette fois, et causons de choses sérieuses, madame Égérie. (Prenant un journal sur la table.) La goutte ne m'a pas empêché de lire notre journal. Savez-vous que la mort de ce pauvre Déodat s'y fait cruellement sentir ?

LA BARONNE.

Ah ! quelle perte ! quel désastre pour notre cause !

LE MARQUIS.

Je l'ai pleuré.

LA BARONNE.

Quel talent ! quelle verve ! quel sarcasme !

LE MARQUIS.

C'était le hussard de l'orthodoxie... Il restera dans nos fastes sous le nom de pamphlétaire angélique... *Conviciator angelicus*... Et maintenant que nous sommes en règle avec sa grande ombre...

LA BARONNE.

Vous en parlez bien légèrement, marquis.

LE MARQUIS.

Puisque je l'ai pleuré !... Occupons-nous de son remplaçant.

LA BARONNE.

Dites son successeur. Le ciel ne suscite pas deux hommes pareils coup sur coup.

LE MARQUIS.

Et si je vous disais que j'ai mis la main sur un second exemplaire ? Oui, baronne, j'ai déterré une plume endiablée, cynique, virulente, qui crache et éclabousse ; un gars qui larderait son propre père d'épigrammes moyennant une modique rétribution, et le mangerait à la croque au sel pour cinq francs de plus.

LA BARONNE.

Permettez, Déodat était de bonne foi.

LE MARQUIS.

Parbleu ! c'est l'effet du combat : il n'y a plus de mercenaires dans la mêlée; les coups qu'ils reçoivent leur font une conviction. Je ne donne pas huit jours à notre homme pour nous appartenir corps et âme.

LA BARONNE.

Si vous n'avez pas d'autres garants de sa fidélité...

LE MARQUIS.

J'en ai; je le tiens.

LA BARONNE.

Par où ?

LE MARQUIS.

N'importe ! je le tiens.

LA BARONNE.

Et qu'attendez-vous pour nous le présenter?

LE MARQUIS.

Lui d'abord, son consentement ensuite. Il habite Lyon : je pense qu'il arrivera aujourd'hui ou demain. Le temps de lui faire un bout de toilette et je l'introduis.

LA BARONNE.

En attendant, j'avertirai le comité de votre trouvaille.

LE MARQUIS.

Je vous prie. — Et à propos du comité, chère baronne, vous serez bien aimable d'user de votre influence sur lui dans une affaire qui me touche personnellement.

LA BARONNE.

Mon influence sur lui n'est pas grande.

LE MARQUIS.

Est-ce de la modestie ou l'exorde d'un refus?

LA BARONNE.

S'il faut absolument que ce soit l'un ou l'autre, c'est de la modestie.

LE MARQUIS.

Eh bien, ma belle amie, apprenez, si vous ne le savez pas, que ces messieurs vous sont trop obligés pour vous rien refuser.

LA BARONNE.

Parce que mon salon leur sert de parloir ?

LE MARQUIS.

D'abord; mais le vrai, le grand, l'inestimable service que vous leur rendez tous les jours, c'est d'avoir des yeux superbes.

LA BARONNE.

C'est bon pour vous, mécréant, de faire attention à ces choses-là.

LE MARQUIS.

C'est bon pour moi; mais c'est encore meilleur pour ces hommes graves, leurs chastes vœux n'allant pas au delà de cette sensualité mystique qui est le dévergondage de la vertu.

LA BARONNE.

Vous rêvez !

LE MARQUIS.

Soyez sûr de ce que je vous dis. C'est par ce motif et non autre que toutes les coteries sérieuses ont toujours élu pour quartier général le salon d'une femme tantôt belle, tantôt spirituelle : vous êtes l'un et l'autre, madame; jugez de votre empire !

LA BARONNE.

Vous me cajolez trop; votre cause doit être détestable.

LE MARQUIS.

Si elle était excellente, je suffirais à la gagner.

LA BARONNE.

Voyons, ne me faites pas languir.

LE MARQUIS.

Voici la chose: nous avons à choisir notre orateur à la

Chambre pour la campagne que nous préparons contre l'Université; je voudrais que le choix tombât...

LA BARONNE.

Sur M. Maréchal.

LE MARQUIS.

Vous l'avez dit.

LA BARONNE.

Y songez-vous, marquis? M. Maréchal!

LE MARQUIS.

Oui, je sais bien... Mais nous n'avons pas besoin d'un foudre d'éloquence, puisque nous fournissons les discours. Maréchal lit aussi couramment qu'un autre, je vous assure.

LA BARONNE.

Nous l'avons fait député à votre recommandation, c'était déjà beaucoup.

LE MARQUIS.

Permettez! Maréchal est une excellente recrue.

LA BARONNE.

Cela vous plaît à dire.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien dégoûtée! Un ancien abonné du *Constitutionnel,* un libéral, un voltairien, qui passe à l'ennemi avec armes et bagages... Comment vous les faut-il? M. Maréchal n'est pas un homme, ma chère; c'est la grosse bourgeoisie qui vient à nous. Je l'aime, moi, cette honnête bourgeoisie qui a pris la Révolution en horreur depuis qu'elle n'a plus rien à y gagner, qui voudrait figer le flot qui l'apporta et refaire à son profit une petite France féodale. Laissons-lui retirer nos marrons du feu, ventre-saint-gris! Pour ma part, c'est ce réjouissant spectacle qui m'a remis en humeur de politiquer. Vive donc M. Maréchal et tous ses compères, messieurs les bourgeois du droit divin! Couvrons ces précieux alliés d'honneurs et de gloire, jusqu'au jour où notre triomphe les renverra à leur moulin!

LA BARONNE.

Mais nous avons plusieurs députés de la même farine; pourquoi choisirions-nous le moins capable pour notre orateur?

LE MARQUIS.

Encore un coup, ce n'est pas une question de capacité.

LA BARONNE.

Vous protégez beaucoup M. Maréchal.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous! je le regarde un peu comme un client de ma famille. Son grand-père était fermier du mien; je suis subrogé-tuteur de sa fille: ce sont des liens.

LA BARONNE.

Et vous ne dites pas tout.

LE MARQUIS.

Je dis tout ce que je sais.

LA BARONNE.

Alors, permettez-moi de compléter vos renseignements. Le bruit court que vous n'avez pas été insensible jadis aux charmes de la première madame Maréchal.

LE MARQUIS.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette sotte histoire?

LA BARONNE.

Ma foi! vous dédommagez tant M. Maréchal...

LE MARQUIS.

Que j'ai l'air de l'avoir endommagé? Eh! mon Dieu! qui peut se croire à l'abri de la malignité? Personne... Pas même vous, chère baronne.

LA BARONNE.

Je serais curieuse de savoir ce qu'on peut dire de moi.

LE MARQUIS.

Des sottises, que je ne vous répéterai certainement pas.

LA BARONNE.

Vous y croyez donc?

LE MARQUIS.

Dieu m'en garde! L'apparence que feu votre mari ait épousé la demoiselle de compagnie de sa mère? Cela m'a mis d'une colère!

LA BARONNE.

C'est faire trop d'honneur à de pareilles pauvretés.

LE MARQUIS.

J'ai répondu de la belle façon, je vous assure.

LA BARONNE.

Je ne doute pas.

LE MARQUIS.

C'est égal, vous avez raison de vouloir vous remarier.

LA BARONNE.

Et qui vous dit que je le veuille?

LE MARQUIS.

Ah! c'est mal! vous ne me traitez pas en ami. Je mérite d'autant plus votre confiance que je n'en ai pas besoin, vous connaissant comme si je vous avais faite. L'alliance d'un sorcier n'est pas à dédaigner, baronne.

LA BARONNE, s'asseyant près de la table.

Montrez votre sorcellerie.

LE MARQUIS, s'asseyant en face d'elle.

Volontiers! Donnez-moi votre main.

LA BARONNE, ôtant son gant.

Vous me la rendrez.

LE MARQUIS.

Et je vous aiderai à la placer, qui plus est. (Examinant la main de la baronne.) Vous êtes belle, riche et veuve.

LA BARONNE.

On se croirait chez mademoiselle Lenormand.

LE MARQUIS.

Avec tant de facilités, pour ne pas dire de tentations à mener une vie brillante et frivole, vous avez choisi un rôle presque austère, un rôle qui demande des mœurs irréprochables, et vous les avez.

LA BARONNE.

Si c'était un rôle, vous avouerez qu'il ressemblerait fort à une pénitence.

LE MARQUIS.

Pas pour vous.

LA BARONNE.

Qu'en savez-vous?

LE MARQUIS.

Je le vois dans votre main, parbleu! J'y vois même que le contraire vous coûterait davantage, vu le calme inaltérable dont la nature a doué votre cœur.

LA BARONNE, retirant sa main.

Dites tout de suite que je suis un monstre.

LE MARQUIS.

Tout à l'heure! — Les naïfs vous prennent pour une sainte; les sceptiques pour une ambitieuse de pouvoir; moi, Guy-François Condorier, marquis d'Auberive, je vous prends simplement pour une fine Berlinoise en train de se construire un trône en plein faubourg Saint-Germain. Vous régnez déjà sur les hommes, mais les femmes vous résistent; votre réputation les offusque, et, ne sachant par où mordre sur vous, elles se retranchent derrière ce méchant bruit que je vous disais tout à l'heure. Bref, votre pavillon est insuffisant, et vous en cherchez un assez grand pour tout couvrir. « Paris vaut bien une messe, » disait Henri IV... C'est aussi votre avis.

LA BARONNE.

On dit qu'il ne faut pas contrarier les somnambules: permettez-moi cependant de vous faire observer que, si je voulais

un mari, avec ma fortune et ma position dans le monde, j'en aurais déjà trouvé vingt pour un.

LE MARQUIS.

Vingt, oui; un, non. Vous oubliez ce diable de petit bruit...

LA BARONNE, se levant.

Il n'y a que les sots qui y croient.

LE MARQUIS, se levant.

Voilà justement le *hic*. Vous n'êtes recherchée que par des hommes extrêmement spirituels... trop spirituels! et c'est un sot que vous voulez.

LA BARONNE.

Parce que?

LE MARQUIS.

Parce que vous n'entendez pas vous donner un maître. Il vous faut un époux que vous puissiez accrocher dans votre salon comme un portrait de famille, rien de plus.

LA BARONNE.

Avez-vous fini, mon cher devin? Tout cela n'a pas le sens commun; mais vous m'avez amusée, je n'ai rien à vous refuser.

LE MARQUIS.

Maréchal aura le discours?

LA BARONNE.

Ou j'y perdrai mon nom.

LE MARQUIS.

Et vous perdrez votre nom..., je m'y engage.

LA BARONNE.

Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

Ah! baronne, comme je vous prendrais au mot, si j'avais seulement soixante ans. (Dubois apporte une carte de visite sur un plat

d'argent. — Le marquis prenant la carte.) « Le comte Hugues d'Outreville. » (A Dubois.) Faites entrer, morbleu! faites entrer... Non!... Dites à M. le comte que je suis à lui dans un instant. (Dubois sort.)

LA BARONNE.

Je vous gêne; mais tant pis pour vous! il ne fallait pas renvoyer ma voiture.

LE MARQUIS.

Au fait, je vous présenterai ce jeune homme un jour ou l'autre : pourquoi pas tout de suite?

LA BARONNE.

Qui est-ce?

LE MARQUIS.

Mon plus proche parent, un parent pauvre. Je l'ai mandé à Paris pour faire sa connaissance avant de lui laisser ma fortune.

LA BARONNE.

Curiosité légitime. Comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas?

LE MARQUIS.

Il habite le Comtat, en vrai gentilhomme féodal, et, la dernière fois que j'y suis allé, du vivant de son brave père, il y a vingt ans, Hugues en avait sept ou huit.

LA BARONNE.

Il a un beau nom.

LE MARQUIS.

Et il porte d'azur à trois besants d'or. Mais ne devenez pas rêveuse, ce n'est pas un mari pour vous : il manque de toutes les nullités de votre idéal.

LA BARONNE.

Vous ne le connaissiez pas, disiez-vous.

LE MARQUIS.

Je connais la race : elle est violente et colossale. Le père et

l'aïeul avaient six pieds de haut, les épaules à l'avenant, et je me souviens que, quand je faisais sauter le petit Hugues sur mes genoux, j'en avais ma charge... Vous allez voir ce gaillard-là ! — Je vous demande un peu d'indulgence pour lui ; ces gentilshommes campagnards ne sont pas toujours la fine fleur de la politesse, vous savez : grands chasseurs, grands mangeurs, grands coureurs de jolies filles...

LA BARONNE.

Quelle horreur !

LE MARQUIS.

Nous formerons celui-là. (Il sonne ; à Dubois qui entre.) Faites entrer.

DUBOIS, annonçant.

M. le comte d'Outreville.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE MARQUIS, allant à sa rencontre, les bras ouverts.

Eh ! arrivez donc !... (S'arrêtant stupéfait.) Comment, c'est vous, ce gros enfant que je faisais sauter ?...

LE COMTE.

Le fait est que vous devez me trouver grandi, monsieur.

LE MARQUIS, à part.

Effilé ! (Haut.) Excusez ma surprise, cousin ; j'étais habitué à mettre votre nom sur des épaules plus larges.

LE COMTE.

Oui, mon grand-père et mon père étaient des Goliath ; moi, je tiens de ma mère.

LE MARQUIS.

Enfin, vous n'en êtes pas moins le bienvenu. — Rendez grâces à votre étoile qui vous envoie chez moi juste à point pour être présenté à madame la baronne Pfeffers.

LE COMTE, saluant.

Madame est sans doute parente de la baronne Sophie Pfeffers?

LA BARONNE.

C'est moi-même, monsieur.

LE COMTE.

Comment! ce modèle de piété, d'austérité, de...?

LA BARONNE.

Monsieur, de grâce!

LE MARQUIS.

Eh bien, oui, ce modèle n'est ni vieux ni laid, ce qui vous étonne.

LE COMTE.

J'avoue... Mais *gratior pulchro in corpore virtus.*

LA BARONNE.

Hélas! monsieur, je ne mérite ni l'une ni l'autre de vos louanges.

LE COMTE, interdit.

Ah! madame, si j'avais pu soupçonner que vous saviez le latin...

LE MARQUIS.

Et qui donc ici soupçonniez-vous de le savoir?

LE COMTE.

Pardonnez-moi, madame, une familiarité bien involontaire. (Au marquis.) Que M. de Sainte-Agathe sera heureux quand il apprendra...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que ça, M. de Sainte-Agathe?

LE COMTE.

Vous n'avez pas entendu parler de M. de Sainte-Agathe? Vous m'étonnez. M. de Sainte-Agathe est pourtant une de nos lumières. J'ai eu le bonheur de l'avoir pour précepteur, et il est resté mon directeur en toutes choses.

LE MARQUIS, à part.

Ce n'est pas un gentilhomme, c'est un sacristain.

LA BARONNE, à part.

Quelle naïveté !

DUBOIS, entrant.

La voiture de madame la baronne est là.

LA BARONNE, à part.

D'azur à trois besants d'or ! (Haut.) Je me sauve, marquis; je suis trop exposée ici au péché d'orgueil. Au revoir, monsieur le comte. Votre cousin me fera l'honneur de vous conduire chez moi, mais je vous préviens qu'il faudra laisser les flatteries à la porte de mon salon. Restez, marquis; les malades ne reconduisent pas. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE COMTE.

Est-ce que cette dame est mariée ?

LE MARQUIS.

Oui, mon cousin; j'ai été très-malade... Rassurez-vous ; il n'y paraît plus.

LE COMTE.

Je respire ! Et quelle maladie avez-vous eue, de grâce ?

LE MARQUIS.

La baronne est veuve. Je vous remercie de l'intérêt que vous lui témoignez.

LE COMTE, à part.

C'est un original.

LE MARQUIS, à part.

Mon héritier me déplaît. (Haut.) Causons de nos affaires. Je

n'ai pas d'enfant; vous êtes mon plus proche parent, et mon intention, comme je vous l'ai écrit, est de vous laisser tous mes biens.

LE COMTE.

Et je vous promets de reconnaître vos bienfaits, en en faisant un usage agréable à Dieu.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. — Mais j'ai mis deux conditions à ce que vous appelez mes bienfaits; j'espère qu'elles ne vous répugnent ni l'une ni l'autre?

LE COMTE.

La première étant d'ajouter votre nom au mien, je la regarde comme une faveur.

LE MARQUIS.

Très-bien. — Et la seconde, de prendre une femme de mon choix, comment la regardez-vous?

LE COMTE.

Comme un devoir filial.

LE MARQUIS.

Le mot est fort.

LE COMTE.

Il n'est que juste, monsieur; car je puis dire qu'au reçu de votre adorable lettre, je vous ai voué tous les sentiments d'un fils.

LE MARQUIS.

Comme ça?... Tout de suite?... Pan!

LE COMTE.

A ce point que je ne me suis plus reconnu le droit de disposer de ma main sans votre aveu, et que je n'ai pas hésité à rompre un très-riche mariage que M. de Sainte-Agathe m'avait ménagé dans Avignon.

LE MARQUIS.

Les choses n'étaient sans doute pas très-avancées?

LE COMTE.

Il n'y avait que le premier ban de publié.

LE MARQUIS.

Rien que cela ! — Et sous quel prétexte avez-vous rompu?

LE COMTE.

Mon Dieu, ce n'était pas une famille qui méritât beaucoup de ménagements : des enrichis. J'ai la bourgeoisie en horreur.

LE MARQUIS.

Diable ! comment allez-vous vous arranger? Moi qui vous destine justement une bourgeoise !

LE COMTE.

Ah ! ah ! charmant !

LE MARQUIS.

Elle est très-riche et très-belle, mais très-roturière.

LE COMTE.

Serait-ce sérieux?

LE MARQUIS, se levant.

Tellement sérieux, que je fais de ce mariage la condition *sine qua non* de mon héritage.

LE COMTE.

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que je ne comprends pas quel intérêt...

LE MARQUIS.

Il est fort simple : c'est une jeune fille que j'ai vue naître et à laquelle je porte une affection quasi paternelle. Je veux que ses enfants héritent de mon nom; voilà tout.

LE COMTE.

Est-elle du moins orpheline?

LE MARQUIS.

De mère seulement.

LE COMTE.

C'est déjà quelque chose. Les belles-mères sont la grande pierre d'achoppement des mésalliances.

LE MARQUIS.

Je dois pourtant vous dire que le père s'est remarié et que sa seconde femme est parfaitement vivante. Mais elle tient à la plus haute noblesse (à part) par ses prétentions (haut), et signe Aglaé Maréchal, née de la Vertpillière.

LE COMTE.

Et le père?

LE MARQUIS.

Ancien maître de forges, industrie noble, comme vous savez; bien pensant, député de notre bord.

LE COMTE.

Il s'appelle, dites-vous, Maréchal?

LE MARQUIS.

Maréchal.

LE COMTE.

C'est bien court. N'a-t-il pas quelque nom de terre à prendre pour corriger la crudité de la mésalliance?

LE MARQUIS.

J'ai trouvé mieux que cela. Vous épouseriez haut la main la fille de Cathelineau?

LE COMTE.

Certes! mais quel rapport?...

LE MARQUIS.

Entre un soldat et un orateur? La parole est une épée aussi D'ici à huit jours, votre beau-père sera le vendéen de la tribune.

LE COMTE.

Bah!

LE MARQUIS.

J'ai obtenu de nos amis qu'il porterait la parole pour nous

dans la session qui va s'ouvrir. — Chut ! c'est encore un secret.

LE COMTE.

Que ne commenciez-vous par là, monsieur ! Il n'y a plus mésalliance. La bonne cause anoblit ses champions. — Et vous dites que la jeune fille est riche ?

LE MARQUIS.

Elle vous apportera de quoi attendre patiemment mon héritage.

LE COMTE.

Puisse-t-il ne m'arriver jamais ! — Et elle est belle ?

LE MARQUIS.

C'est tout simplement la plus belle personne que je connaisse, mon cher. (A part.) Je m'en vante. (Haut.) Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

J'ose m'y engager, monsieur. Je comprends tous les devoirs qu'impose le mariage ; ma jeunesse a été une longue préparation à ce nœud sacré, et je puis dire que je m'y présenterai sans tache.

LE MARQUIS.

Hein ?

LE COMTE.

Demandez à M. de Sainte-Agathe, qui connaît mes plus secrètes actions et mes plus secrètes pensées.

LE MARQUIS.

Je vous en fais bien mon compliment ; mais votre innocence doit être comme celle d'Oreste, mon bon ami : elle doit commencer à vous peser ? Je l'espère, du moins.

LE COMTE, baissant les yeux.

Je l'avoue.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

LE COMTE.

Oserais-je vous demander si ma future est brune?

LE MARQUIS.

Ah! ah! cela vous intéresse!

LE COMTE.

Il est permis, il est même recommandé de chercher dans une épouse un peu de ces attraits périssables qui prêtent une grâce de plus à la vertu. C'est du moins l'avis de M. de Sainte-Agathe.

LE MARQUIS.

C'est juste : il y a longtemps que nous n'en avions parlé. Dites-moi, cousin, est-ce aussi M. de Sainte-Agathe qui vous habille?

LE COMTE.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que vous avez l'air d'un donneur d'eau bénite. Je ne peux pas vous présenter dans ce costume déplorable; vous direz à mon valet de chambre de vous envoyer mon tailleur.

DUBOIS, entrant.

M. Maréchal est là; faut-il le faire entrer?

LE MARQUIS.

Je crois bien! (Au comte.) Il vient à propos.

LE COMTE.

Connaît-il vos projets?

LE MARQUIS.

Pas encore, et je ne m'en ouvrirai pas à lui de quelques jours. (A part.) Il faut laisser se faire un certain travail dans son esprit.

SCÈNE V.

Les Mêmes, MARÉCHAL.

MARÉCHAL.

Parbleu! mon cher, vous voyez un homme ravi. Je venais savoir de vos nouvelles, non sans un peu d'inquiétude, je peux vous l'avouer maintenant, et j'apprends que vous allez monter à cheval? Palsambleu! c'est affaire à vous, marquis.

LE MARQUIS.

La goutte est comme le mal de mer; quand c'est fini, c'est fini. — Permettez-moi, mon bon ami, de vous présenter M. le comte Hugues d'Outreville, mon cousin.

MARÉCHAL.

Très-honoré, monsieur le comte. Vous voyez en moi le plus vieux camarade de notre cher marquis. Mon grand-père était fermier du sien, je n'en rougis pas; ma famille a gagné du terrain, la sienne en a perdu, et nous nous sommes rencontrés de plain-pied, l'un oubliant la supériorité de sa naissance et l'autre...

LE MARQUIS.

Celle de sa fortune.

MARÉCHAL.

Nous personnifions l'alliance de l'ancienne aristocratie et de la nouvelle.

LE COMTE.

Vous vous faites tort, monsieur : vous êtes tout à fait des nôtres. Vous en êtes au même titre que Cathelineau.

MARÉCHAL.

Hein?

LE COMTE.

D'illustre soldat à grand orateur, il n'y a que la main. La parole est une épée aussi. Vous êtes le vendéen de la tribune.

MARÉCHAL, à part.

A qui en a-t-il?

LE MARQUIS.

Vous ferez plus ample connaissance une autre fois, messieurs. Vous êtes dignes de vous comprendre. Pour l'heure, mon cher comte, n'oubliez pas que vous avez à tenir conseil avec mon tailleur; c'est un préliminaire indispensable à la vie parisienne.

LE COMTE.

Puisque vous permettez... A l'honneur de vous voir, monsieur.

LE MARQUIS, le reconduisant.

Comment le trouvez-vous?

LE COMTE.

Il a grand air, un air de génie.

LE MARQUIS.

Vous êtes un fin connaisseur. Adieu.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, MARÉCHAL.

MARÉCHAL.

Êtes-vous sûr que votre cousin soit dans son bon sens? Cathelineau! Le vendéen de la tribune!

LE MARQUIS.

C'est un bavard qui m'a défloré le plaisir de vous apprendre une grande nouvelle. Mais d'abord, mon cher Maréchal, êtes-vous bien sûr de la solidité de votre conversion? Ne sentez-vous plus dans votre cœur le moindre virus libéral?

MARÉCHAL.

Ce doute m'outrage.

LE MARQUIS.

Avez-vous complétement renoncé à Voltaire et à ses pompes?

MARÉCHAL.

Ne me parlez pas de ce monstre! C'est lui et son ami Rousseau qui ont tout perdu. Tant que les doctrines de ces vauriens-là ne seront pas mortes et enterrées, il n'y aura rien de sacré, il n'y aura pas moyen de jouir tranquillement de sa fortune. Il faut une religion pour le peuple, marquis.

LE MARQUIS, à part.

Depuis qu'il n'en est plus.

MARÉCHAL.

J'irai plus loin : il en faut une même pour nous autres. Revenons franchement à la foi de nos pères.

LE MARQUIS, à part.

Ses pères!... acquéreurs de biens nationaux!

MARÉCHAL.

On ne viendra à bout de la Révolution qu'en détruisant l'Université, ce repaire de philosophie; c'est mon opinion.

LE MARQUIS.

Eh bien, mon ami, réjouissez-vous : les opérations contre l'Université vont s'ouvrir dans cette session même.

MARÉCHAL.

Vous me comblez de joie!

LE MARQUIS, lui mettant la main sur l'épaule.

Ne croyez-vous pas que, dans cette mémorable campagne, la voix de notre orateur aura quelque retentissement et qu'on pourra l'appeler le vendéen de la tribune?

MARÉCHAL.

Quoi! marquis...

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, c'est à vous que nous avons pensé pour ce rôle magnifique.

MARÉCHAL.

Est-il possible? Mais c'est l'immortalité que vous m'offrez

LE MARQUIS.

Quelque chose comme cela.

MARÉCHAL.

Du haut de la tribune, dominer l'assemblée du geste et de la voix, envoyer sa pensée aux deux bouts de la terre sur les ailes de la Renommée!... Mais, sapristi! croyez-vous que je saurai parler?

LE MARQUIS.

J'étais justement en train d'admirer votre éloquence, à part moi.

MARÉCHAL.

Entre quatre-z-yeux, ça va encore... Mais, en public, je n'oserai jamais.

LE MARQUIS.

Affaire d'habitude! la meilleure façon d'apprendre à nager, c'est de se jeter à l'eau.

MARÉCHAL.

C'est qu'il ne s'agit pas de barboter ici.

LE MARQUIS.

Nous vous attacherons des vessies sous les bras. Votre premier discours étant une sorte de manifeste, nous vous le donnerons tout fait; vous n'aurez qu'à le lire.

MARÉCHAL.

A la bonne heure! Du moment qu'il ne faut que du courage et de la conviction... On ne saura pas dans le public que le discours n'est pas de moi?

LE MARQUIS.

A moins d'une indiscrétion de votre part.

MARÉCHAL.

Vous ne m'en croyez pas capable, j'espère. — Et quand me confiera-t-on le manuscrit?

LE MARQUIS.

Dans quelques jours.

MARÉCHAL.

Je ne dormirai pas d'ici là. Je puis vous avouer ma faiblesse, à vous : j'aime la gloire.

LE MARQUIS.

C'est la passion des grandes âmes.

MARÉCHAL.

Suis-je tout à fait des vôtres à présent?

LE MARQUIS.

Tout à fait.

MARÉCHAL.

Eh bien, permettez-moi de vous appeler Condorier, comme vous m'appelez Maréchal. C'est un enfantillage, si vous voulez...

LE MARQUIS.

Faites donc. Vous me rendrez mon titre quand vous en aurez un.

MARÉCHAL.

Ah! voilà comme je comprends l'égalité : c'est la bonne, c'est la vraie.

DUBOIS, entrant.

Un homme assez mal mis prétend que monsieur le marquis lui a donné rendez-vous.

LE MARQUIS.

Dans un moment. (A Maréchal.) Je suis fâché de vous renvoyer, mon cher; mais c'est une grosse affaire qui m'arrive.

MARÉCHAL.

Faut-il tant de façons entre gens de notre sorte? A bientôt, mon bon Condorier, à bientôt! (Il sort.)

LE MARQUIS, à Dubois.

Faites entrer maintenant. (Seul.) Imbécile! Et dire qu'il fau-

dra encore que je le fasse baron! (Souriant.) Cet homme-là ne saura jamais tout ce que j'ai fait pour lui.

DUBOIS, annonçant.

M. Giboyer!

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, GIBOYER.

LE MARQUIS.

Eh! bonjour, monsieur Giboyer!

GIBOYER.

Monsieur le marquis, c'est moi qui suis le vôtre.

LE MARQUIS.

Le mien?... Ah! oui... pardon!... j'ai un peu perdu la clef de vos locutions pittoresques. — J'ai su par votre... Comment appelez-vous Maximilien?... Votre pupille?

GIBOYER.

Le mot serait ambitieux... Un tuteur est un objet de luxe dont le petit n'avait pas l'emploi. Je suis, si vous voulez, son oncle à la mode de Bretagne.

LE MARQUIS.

Appelons-le votre nourrisson. — J'ai donc su par votre nourrisson que vous veniez passer huit jours à Paris, et il m'a pris un grand désir de vous voir.

GIBOYER.

Vous êtes trop bon, monsieur le marquis. Votre désir est allé au-devant du mien. Croyez bien que je n'aurais pas traversé Paris sans frapper à votre porte. Je ne suis pas un ingrat.

LE MARQUIS.

Ne parlons pas de cela. — Savez-vous que vous n'êtes

pas changé depuis que nous nous sommes perdus de vue ? Comment faites-vous ?

GIBOYER.

Il faut croire que mon père, prévoyant les intempéries de mon existence, m'a bâti à chaux et à sable. Mais vous-même, il me semble que vous prenez des années sans avancer en âge.

LE MARQUIS.

Oh ! moi, mon avancement avait été si rapide, que je ne bouge plus depuis vingt ans. (S'asseyant près de la table.) Mais parlons de vous, mon camarade. Qu'êtes-vous devenu ? Avez-vous enfin une position sérieuse ?

GIBOYER, s'asseyant aussi.

Extrêmement sérieuse : employé dans les pompes funèbres de Lyon.

LE MARQUIS.

Dans les pompes funèbres ?

GIBOYER.

Pendant le jour ; le soir, contrôleur au théâtre des Célestins. Je ne m'étendrai pas sur ce contraste si philosophique.

LE MARQUIS.

Je vous en remercie. Et quelle est votre dignité dans les pompes ?

GIBOYER.

Ordonnateur. C'est moi qui dis aux invités, avec un sourire agréable : « Messieurs, quand il vous fera plaisir. »

LE MARQUIS.

Permettez-moi de m'étonner qu'avec votre talent, vous n'ayez pas su mieux tirer votre épingle du jeu.

GIBOYER.

Vous en parlez bien à votre aise. Le maniement des épingles demande une finesse de doigté incompatible avec les charges

que j'ai toujours eues sur les bras : mon père d'abord, Maximilien ensuite.

LE MARQUIS.

Aussi pourquoi diable vous amusez-vous à recueillir des orphelins ?

GIBOYER.

Que voulez-vous !... le prix Montyon m'empêchait de dormir. (Se levant.) Vous permettez, n'est-ce pas ? Je ne peux pas rester en place. — Et puis j'avais alors une bonne situation dans le journal de Vernouillet ; j'avais enfin le pied à l'étrier ; mais, paf ! le cheval crève sous moi et je retombe sur le pavé, au moment de payer le second trimestre du petit homme au collége. Il fallait trouver une position du jour au lendemain ; on m'offrit la gérance du *Radical*, j'acceptai. Vous savez ce qu'était alors le gérant d'un journal : son bouc émissaire, son homme de peines... au pluriel. Drôle de profession, hein ? mais c'était bien payé : quatre mille francs, nourri et logé aux frais du gouvernement huit mois sur douze. Je faisais des économies. Malheureusement, 48 arriva, et la carrière des prisons me fut fermée.

LE MARQUIS.

Que n'offriez-vous vos services à la République ?

GIBOYER.

Elle les refusa.

LE MARQUIS.

Cette bégueule !

GIBOYER.

J'étais au désespoir, non pas pour moi... je n'ai jamais été embarrassé de gagner mon tabac... mais pour l'enfant dont j'allais être obligé d'interrompre l'éducation. C'est alors que je pensai à vous et que j'allai vous trouver.

LE MARQUIS.

Vous souvenez-vous du temps où vous maudissiez le bienfait cruel de l'éducation ? Qui m'eût dit alors que vous me de-

manderiez un jour de vous aider à coller sur les épaules d'un enfant pauvre cette tunique de Nessus ?

GIBOYER.

J'avoue qu'avant de le mettre au collége, j'ai eu plus d'un colloque avec mon traversin. Mon exemple n'était pas encourageant ! Mais les situations n'avaient qu'une analogie apparente ; il faut plus d'une génération à une famille de portiers pour faire brèche dans la société ! Tous les assauts se ressemblent ; les premiers assaillants restent dans le fossé et font fascine de leurs corps aux suivants. J'étais la génération sacrifiée ; il eût été vraiment trop bête que le sacrifice ne profitât à personne.

LE MARQUIS.

De mon côté, j'étais heureux de doter ma patrie d'un socialiste de plus. Mais, pour revenir à vous, vous n'aviez plus rien alors sur les bras : c'était le moment de l'épingle.

GIBOYER.

C'est ce que je me dis ; mais vous allez voir ma déveine ! La presse ne donnait pas de l'eau à boire, vu le foisonnement des journaux ; alors, j'eus l'idée de faire une série de biographies contemporaines.

LE MARQUIS.

J'en ai lu quelques-unes ; elles étaient fort épicées.

GIBOYER.

Trop épicées ! N'avais-je pas pris au sérieux mon rôle de grand justicier ? Imbécile ! J'écrivais à l'emporte-pièce ; duels, procès, amendes, tout le tremblement ! Mon éditeur, effrayé, suspendit la publication, et, quand je voulus rentrer dans le journalisme, je trouvai toutes les portes barricadées par les puissantes inimitiés que m'avait créées mon petit sacerdoce. Et cependant Maximilien allait sortir du collége ; je voulais lui parfaire une éducation sterling ; il n'y avait pas à tortiller ni à faire la bouche en cœur : je mis habit bas et je plongeai.

LE MARQUIS.

Vous plongeâtes ! Qu'entendez-vous par là ?

GIBOYER.

Vous ne connaissez, vous autres, que les professions à fleur d'eau ; mais il se tripote dans les bas-fonds cinquante industries vaseuses que vous ne soupçonnez pas. Si je vous disais que j'ai tenu un bureau de nourrices ! Tout cela n'est pas très-restaurant ; mais j'ai un estomac d'autruche, grâce à Dieu ! j'ai mangé de la vache enragée dans les bons jours, des cailloux dans les mauvais, et Maximilien est docteur ès lettres, docteur ès sciences, docteur en droit ! Il a voyagé comme un fils de famille ! il a de l'honneur... comme si ça ne coûtait rien !

LE MARQUIS.

Vous portez un singulier intérêt à ce garçon.

GIBOYER.

C'est mon seul parent ; et puis on est sujet en vieillissant à prendre une marotte ; la mienne est de faire de Maximilien ce que je n'ai pu être moi-même, un homme honorable et honoré. Il me plaît d'être un fumier et de nourrir un lis. Cette turlutaine vaut bien celle des tabatières.

LE MARQUIS.

J'en conviens. Mais pourquoi n'avez-vous pas reconnu ce lui que vous adorez ?

GIBOYER.

Quel fils ?

LE MARQUIS, se levant.

Sournois ! Je sais votre histoire aussi bien que vous. Vous avez eu Maximilien, en 1837, d'une plieuse de journaux nommée Adèle Gérard. Suis-je bien informé ?

GIBOYER.

Oui, mon président.

LE MARQUIS.

Vous avez perdu de vue assez lestement la mère et l'enfant jusqu'en novembre 1845, époque où la pauvre fille est morte.

GIBOYER.

Comment savez-vous?

LE MARQUIS.

Nous avons notre police, mon cher. — Adèle Gérard vous avait écrit une lettre désespérée où elle vous léguait Maximilien ; vous êtes accouru à son lit de mort, vous avez voulu légitimer l'enfant par un mariage *in extremis,* mais la mère a rendu l'âme avant le sacrement, et alors, par une bizarrerie que je vous prie de m'expliquer, vous vous êtes chargé de l'orphelin sans vouloir le reconnaître. Pourquoi?

GIBOYER, *passant à droite.*

Monsieur le marquis, j'ai fait un livre qui est le résumé de toute mon expérience et de toutes mes idées. Je le crois beau et vrai, j'en suis fier, il me réconcilie avec moi-même ; et pourtant je ne le publierai pas sous mon nom, de peur que mon nom ne lui fasse du tort.

LE MARQUIS.

C'est peut-être prudent, en effet.

GIBOYER.

Eh bien, si je ne signe pas mon livre, comment voulez-vous que je signe mon fils! Je m'applaudis tous les jours que la mort ne m'ait pas laissé le temps de lui attacher au pied le boulet de la filiation.

LE MARQUIS.

Sait-il au moins que vous êtes son père?

GIBOYER.

A quoi bon? S'il ne gardait pas le secret, il se nuirait ; et s'il le gardait, j'en serais profondément blessé. Pourquoi d'ailleurs lui mettre dans l'âme cette cause de timidité ou d'impudence? Qu'y gagnerais-je? Croyez-vous qu'à un moment donné, il ne me pardonnerait pas plus malaisément mes tares, s'il avait à en rougir comme d'une tache originelle?

LE MARQUIS.

Savez-vous, mon brave, qu'il vous est poussé de grandes délicatesses de sentiment depuis que je ne vous ai vu!

GIBOYER, sèchement.

Il vous en poussera tout autant quand vous serez père.

LE MARQUIS.

Holà! maître Giboyer, vous vous oubliez!

GIBOYER.

Je riposte, voilà tout, monsieur le marquis. — Maintenant, venons au fait; car je ne suppose pas que vous vous soyez livré à ce long interrogatoire par pure curiosité.

LE MARQUIS.

Et que supposez-vous, je vous prie?

GIBOYER.

Qu'avant de m'offrir un poste de confiance, vous avez voulu vous assurer si mon secret était un cautionnement suffisant. Vous suffit-il?

LE MARQUIS.

Oui.

GIBOYER.

Alors, parlez.

LE MARQUIS, s'asseyant.

Combien vous rapportent vos deux métiers?

GIBOYER.

Dix-huit cents francs, l'un portant l'autre; mais ne prenez pas ce chiffre pour base de vos offres. Vous avez omis de me demander ce que je viens faire à Paris. Or, je viens m'entendre avec une société américaine qui fonde un journal aux États-Unis, et m'offre douze mille francs pour le diriger. Tout le monde ne m'a pas oublié.

LE MARQUIS.

J'en suis la preuve. — Vous savez donc l'anglais?

GIBOYER.

J'ai inventé la méthode Boyerson.

LE MARQUIS.

Et vous consentiriez à vous expatrier?

GIBOYER.

Parfaitement; à moins que vous ne m'offriez les mêmes avantages, auquel cas je vous donne la préférence.

LE MARQUIS.

Vous ferez bien un sacrifice pour rester auprès de Maximilien?

GIBOYER.

Ce serait un sacrifice à ses dépens; car, si je vais là-bas, au bout de six ans, je lui rapporte trois mille francs de rente, c'est-à-dire l'indépendance.

LE MARQUIS.

Et si, mes amis et moi, nous nous chargions de le pousser? Je m'intéresse toujours à lui. Je l'ai déjà mis comme secrétaire chez M. Maréchal.

GIBOYER.

La belle avance!

LE MARQUIS.

Eh! eh! il y a là une bonne dame encore fraîche qui s'intéresse aux jeunes gens et qui les place parfaitement. Les prédécesseurs de Maximilien ont tous de bons emplois.

GIBOYER.

Merci bien! La place que je lui destine n'est pas dans vos rangs, et il n'y a que moi qui puisse la lui donner.

LE MARQUIS.

Quelle place? et dans quels rangs?

GIBOYER.

Mon interrogatoire est fini, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *se levant.*

Attendez donc... C'est lui qui signera votre livre?... Parfait! Vous transfusez ainsi dans sa vie la quintessence de la vôtre; vous vous laissez vous-même en héritage. Bravo, monsieur! vous pratiquez la paternité à la façon du pélican.

GIBOYER.

Vous sortez de la question, monsieur le marquis; rentrons-y, s'il vous plaît. Voici mon dernier mot : je veux le même traitement que Déodat.

LE MARQUIS.

Et qui vous dit?...

GIBOYER.

Vous ne comptez pas me mettre dans votre police, n'est-ce pas? Elle est faite par de plus grands que moi..A quoi donc puis-je vous servir, sinon à remplacer votre virtuose? Vous avez pensé que la mauvaise honte ne m'arrêterait pas, et vous avez eu raison. Ma conscience n'a pas le droit de faire la prude. Mais, si vous avez cru m'avoir pour un morceau de pain, vous vous êtes trompé. Vous avez plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous.

LE MARQUIS.

Oh! oh! voilà de la fatuité.

GIBOYER.

Non, monsieur le marquis. Vous trouveriez peut-être un garnement de lettres aussi capable que moi de vider sur quiconque une écritoire empoisonnée; mais l'inconvénient de ces auxiliaires-là, c'est qu'on n'est jamais sûr de les tenir. Or, moi, vous me tenez. C'est ce qui me met en posture de faire mes conditions.

LE MARQUIS.

Ce raisonnement biscornu me paraît sans réplique. Déodat avait mille francs par mois; le comité voulait opérer une réduction sur ce chapitre; mais je lui ferai valoir vos raisons.

GIBOYER.

Il ne voudra peut-être se décider que sur échantillon. Si je vous brochais d'ici à ce soir une tartine de Déodat?

LE MARQUIS.

Possédez-vous assez sa manière?...

GIBOYER.

Parbleu! pour m'en servir en la définissant, elle consiste à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot, à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin; la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton!

LE MARQUIS.

Bravo! tournez ces griffes-là contre nos adversaires, et tout ira bien. — Dites-moi, vous sentez-vous en état d'écrire un discours de tribune?

GIBOYER.

Oui-da! je tiens aussi l'éloquence; mais c'est à part.

LE MARQUIS.

Bien entendu. Et quel pseudonyme prendrez-vous? Car vous ne pouvez nous servir sous votre nom.

GIBOYER.

C'est clair; et cela me va de toutes les façons. L'enfant ne saura pas que c'est moi; et puis j'avais exprimé dans son verre tout le jus de l'ancien Giboyer; passons à un autre. Aussi bien j'en ai assez, de ce pauvre hère à qui rien ne réussit, qui n'a pas trouvé moyen d'être un homme de lettres avec son talent et un honnête homme avec ses vertus. Faisons peau neuve! et vive M. de Boyergi!

LE MARQUIS.

Votre anagramme? A merveille! Je vous présenterai demain soir à vos bailleurs de fonds. (Lui donnant un billet de banque.) Voilà

pour vos premiers frais, et qu'en vous revoyant, je ne vous reconnaisse pas!

GIBOYER.

Rapportez-vous-en à moi. J'ai été second régisseur au théâtre de Marseille.

LE MARQUIS.

A demain! (Giboyer sort.) Ouf! quelle journée!

DUBOIS, entrant.

Le cheval de M. le marquis est sellé.

LE MARQUIS.

Allons! (Prenant son chapeau et ses gants.) Étrange garnement!... C'est la courtisane qui gagne la dot de sa fille!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un petit salon chez M. Maréchal. — Deux portes dans des pans coupés. Cheminée au fond. — Un métier à tapisserie à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MARÉCHAL, **assise et brodant;** MAXIMILIEN, **assis près d'elle sur un tabouret, lui faisant la lecture.**

MAXIMILIEN, lisant.

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes,
Je voulus sur ces lieux, si pleins de tristes charmes,
Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.
Oh ! qu'en peu de saisons...

MADAME MARÉCHAL.

Je crains que vous ne vous fatiguiez, monsieur Maximilien.

MAXIMILIEN.

Non, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Vous devez trouver que j'abuse un peu de vous.

MAXIMILIEN.

Je suis trop heureux que mes fonctions de lecteur remplissent le vide de mes fonctions de secrétaire. Je n'ai pas fait œuvre de mes dix doigts depuis que je suis chez M. Maréchal.

MADAME MARÉCHAL.

Vous lisez comme un ange.

MAXIMILIEN.

Vous êtes indulgente.

MADAME MARÉCHAL.

A la façon dont vous dites les vers, on sent que vous les aimez... Moi, je les adore. Vous en faites peut-être?

MAXIMILIEN.

J'en ai fait, et d'assez mauvais pour ne plus être tenté de recommencer.

MADAME MARÉCHAL.

Il me semble que, si j'avais été homme, j'aurais été poëte... poëte ou soldat. Les femmes sont bien à plaindre, allez! L'action leur est interdite et on leur défend même de donner une forme à leurs rêveries.

MAXIMILIEN.

Pauvres femmes! (A part.) Ce qui m'étonne, c'est qu'on en trouve encore. (Haut.) Voulez-vous que je continue?

MADAME MARÉCHAL.

Si vous n'êtes pas fatigué de lire... Moi, je ne me lasserais jamais d'écouter. C'est si beau, cette musique

MAXIMILIEN, lisant.

Oh! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait du vallon évanouir nos traces!
Et que sur ces sentiers, si connus de nos pieds,
La terre en peu de jours nous avait oubliés!

MADAME MARÉCHAL.

Vous étiez bien jeune quand vous avez perdu votre mère?

MAXIMILIEN.

J'avais huit ans. (Lisant.)

La végétation comme une mer de plantes...

MADAME MARÉCHAL.

Et vous n'avez jamais connu votre père ?

MAXIMILIEN.

Jamais. (Lisant.)

Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes.
La liane et la ronce...

MADAME MARÉCHAL.

Pauvre jeune homme ! Seul au monde à huit ans ! Qu'il vous a fallu de courage !

MAXIMILIEN.

Aucun, madame. Personne n'a eu la vie plus facile que moi, grâce à l'homme divinement bon qui m'a recueilli !

MADAME MARÉCHAL.

Il est votre parent, je crois ?

MAXIMILIEN.

Cousin au dixième ou au onzième degré ; mais ses bienfaits ont tellement resserré la parenté, qu'en l'appelant mon oncle je lui fais tort d'un grade. Il n'avait pas d'enfant, il m'a pour ainsi dire adopté.

MADAME MARÉCHAL.

Ah ! je comprends cela, moi qui n'ai pas d'enfant non plus ! Je serais heureuse de trouver quelqu'un à qui servir de mère.

MAXIMILIEN.

Mais il me semble que vous êtes toute portée... Votre belle-fille ?...

MADAME MARÉCHAL.

Fernande ?... Oui... Mais c'est un fils que je voudrais. L'amour d'un fils doit être plus tendre. Pauvre Fernande ! je ne puis pas lui en vouloir : sa froideur pour moi, c'est sa fidélité à une tombe.

MAXIMILIEN.

Je croyais qu'elle avait perdu sa mère au berceau.

MADAME MARÉCHAL.

Oh ! pas du tout ! Elle avait trois ans, et, chez nous autres femmes, la sensibilité est si précoce !

MAXIMILIEN.

Mademoiselle Fernande aura usé la sienne en herbe.

MADAME MARÉCHAL.

Elle ne vous paraît pas très-expansive ?

MAXIMILIEN.

Non... Oh ! non !

MADAME MARÉCHAL.

Mon Dieu ! c'est une petite sauvage qui s'est élevée toute seule. Elle a peut-être un peu de fierté ; mais comment en serait-il autrement dans sa position de riche héritière ?

MAXIMILIEN.

Permettez, madame ; il n'y a pas besoin d'être riche pour être fier, et c'est une vertu ; mais ce n'est pas de la fierté qu'a mademoiselle Fernande, c'est de la hauteur

MADAME MARÉCHAL.

Auriez-vous à vous plaindre ?...

MAXIMILIEN.

A me plaindre, non, parce que cela m'est parfaitement égal ; mais, franchement, mademoiselle Fernande déploie envers moi un luxe d'indifférence bien inutile. Je me tiens à ma place, et n'ai pas la moindre envie de m'y faire remettre. Elle prodigue sa froideur.

MADAME MARÉCHAL.

Peut-être est-ce dans votre intérêt ; elle craint peut-être...

MAXIMILIEN.

Quoi ?

MADAME MARÉCHAL.

Vous êtes jeune, elle est belle...

MAXIMILIEN.

Et elle a lu des romans où le pauvre secrétaire s'éprend de la fille du baron? Mais elle peut se rassurer, je ne cours aucun danger. Il y a entre nous un fleuve de glace.

MADAME MARÉCHAL.

Et ce fleuve, c'est?...

MAXIMILIEN.

Sa dot!... dont elle ne manquerait pas de me croire amoureux. Les jeunes filles riches... brrr! Le frôlement de leur robe ressemble à un froissement de billets de banque; et je ne lis qu'une chose dans leurs beaux yeux: « La loi punit le contrefacteur. »

MADAME MARÉCHAL.

J'aime à vous voir dans ces idées-là; je vous avais bien jugé. Il faut le dire, hélas! on ne trouve plus cette fermeté de sentiments que chez les hommes élevés à l'école de l'adversité.

MAXIMILIEN.

Mais non, madame! c'est le seul maître qui m'ait manqué, grâce à mon cher protecteur.

MADAME MARÉCHAL.

Ne rougissez pas d'avoir connu la misère, monsieur Maximilien; pas devant moi, du moins.

MAXIMILIEN.

Ni devant vous, madame, ni devant personne. Mais, en vérité, si je l'ai connue, c'est à l'âge où on ne la comprend pas, et je ne m'en souviens plus. Il ne me reste de mon enfance qu'une impression désagréable, celle du froid; et encore, comme je voyais des engelures aux mains de tous mes petits camarades, j'aurais été humilié de n'en pas avoir (souriant): j'en avais.

MADAME MARÉCHAL.

Il sied bien à un homme de plaisanter de ses épreuves: la gaieté est la forme la plus virile du courage.

MAXIMILIEN, à part.

Elle y tient, la bonne dame.

MADAME MARÉCHAL.

Si j'avais un fils, je le voudrais souriant dans sa force, comme vous... et je vous prierais d'être son ami... son Mentor plutôt, car il serait encore bien jeune.

MAXIMILIEN, à part.

Elle se sera mariée tard.

MADAME MARÉCHAL.

Aimez-moi un peu, monsieur Maximilien.

MAXIMILIEN.

Madame, certainement...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FERNANDE, ouvre la porte et fait mine de se retirer.

MADAME MARECHAL.

Entrez, ma chère, vous n'êtes pas de trop. M. Maximilien a la complaisance de me faire la lecture... Si les beaux vers ne vous effrayent pas, mettez-vous à votre métier et écoutez.

FERNANDE.

Volontiers, madame. (Elle déploie son métier à tapisserie et s'installe.

MAXIMILIEN, à part, désignant madame Maréchal.

Comme elle me regarde!... Est-ce que par hasard?... Fi donc!

MADAME MARÉCHAL, allant à Fernande

Il est très-joli, ce carreau; tâchez de ne pas le perdre, comme vous avez perdu le dernier.

FERNANDE, travaillant.

Je le retrouverai sans doute.

MADAME MARÉCHAL.

Un jour que personne n'en aura besoin, n'est-ce pas?

FERNANDE.

Probablement.

MADAME MARÉCHAL.

Vous ne m'ôterez pas de la tête que vous l'avez dit perdu pour ne pas le montrer à madame Mathéus.

FERNANDE.

Pourquoi ne l'aurais-je pas montré?

MADAME MARÉCHAL.

Parce qu'il y avait trois fautes, je pense.

FERNANDE.

Qu'est-ce que vous lisiez?

MADAME MARÉCHAL.

Jocelyn. Voulez-vous reprendre, monsieur Maximilien?

MAXIMILIEN, à part.

Elle a une singulière façon de regarder les gens. (Lisant.)

La liane et la ronce entravaient chaque pas;
L'herbe que je foulais ne me connaissait pas;
Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées,
Les rejetait partout de ses vagues plombées.
Rien ne se reflétait...

MADAME MARÉCHAL, à Fernande.

Que cherchez-vous donc? Je ne sais pas écouter quand on remue autour de moi.

FERNANDE.

Je ne trouve pas mon peloton bleu.

MADAME MARÉCHAL.

Vous perdez tout.

MAXIMILIEN, se levant.

Voulez-vous me permettre, mademoiselle?

FERNANDE, sèchement.

Ne vous dérangez pas, monsieur; je l'ai.

MAXIMILIEN, ramassant le peloton; à part.

Tiens! moi aussi. (Il le met sur la cheminée.) Pimbêche!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARÉCHAL, un manuscrit à la main.

MARÉCHAL.

Ah! je vous cherchais, monsieur Gérard. — Bonjour, Fernande. (Elle lui tend son front sans quitter son ouvrage; il l'embrasse.) Voici de la besogne, mon jeune ami.

MAXIMILIEN.

Tant mieux, monsieur. Je me plaignais de mon inutilité.

MARÉCHAL.

Dorénavant vous ne chômerez plus, soyez tranquille.

FERNANDE.

Qu'y a-t-il donc?

MARÉCHAL.

Ce qu'il y a?... N'as-tu pas remarqué, depuis trois jours, que j'ai l'air sombre et préoccupé?

FERNANDE.

Non.

MARÉCHAL.

Cela m'étonne! Je croyais l'avoir... et on l'aurait à moins. Je viens d'écrire un discours qui sera un coup de canon.

FERNANDE, se levant et allant à son père.

Un discours? Tu vas parler?

MARÉCHAL.

Il le faut.

FERNANDE.

Ah ! père, la parole est d'argent, mais le silence est d'or.

MARÉCHAL.

Il y a des circonstances, ma fille, il y a des positions où le silence est une défection, pour ne pas dire une complicité... N'est-ce pas, Aglaé ?

MADAME MARÉCHAL.

Sans doute; votre père doit des gages à son parti, à ses hautes amitiés et, j'ose le dire, à son alliance avec une la Vertpillière.

FERNANDE.

C'est vous, madame, qui le poussez ?

MADAME MARÉCHAL.

Êtes-vous fâchée de le voir sortir de son obscurité ?

FERNANDE.

Hélas ! Sa vie tranquille ne tenait pas ma vanité en souffrance..., son nom sans éclat me suffisait, à moi qui l'aime. (A Maréchal.) Quelle ambition te prend ? Je ne vivrai pas le jour où tu monteras à cette maudite tribune.

MARÉCHAL.

Ce n'est pas l'ambition, ma fille, c'est le devoir ! Ne cherche pas à m'ébranler; ce serait en vain. L'honneur parle, il doit être écouté. (Fernande retourne à sa tapisserie.) Mon cher Gérard, vous allez me faire le plaisir de recopier mon griffonnage de votre plus belle main, car je ne m'y reconnaîtrais pas moi-même.

FERNANDE.

Ah ! tu liras ?

MAXIMILIEN.

Je vais me mettre tout de suite à l'ouvrage.

MARÉCHAL.

Parcourez un peu d'abord, pour voir si vous me déchiffrez. (A Fernande.) Oui, je lirai ; c'est moins inquiétant, hein? petite défiante! je lirai mon premier discours ; pour le second, nous verrons. (Lui donnant une petite tape sur la joue.) Nous prenons donc ce père pour une ganache? (Fernande lui baise la main. — Maximilien s'assied dans un coin et parcourt le manuscrit.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne Pfeffers.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA BARONNE, elle a une tapisserie roulée dans son manchon.

MADAME MARÉCHAL.

Ah! baronne!...

LA BARONNE.

Ce n'est pas votre jour, madame; mais je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans frapper, bien que j'espère toujours vous voir chez moi demain soir.

MARÉCHAL.

Nous irions plutôt sur la tête!

LA BARONNE.

Vous allez bien, monsieur l'orateur?

MARÉCHAL.

Prêt au combat, madame.

LA BARONNE.

Au triomphe. — J'avais aussi un petit service à vous demander, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Je regrette qu'il soit petit.

LA BARONNE.

Nous sommes toutes deux patronnesses de l'Œuvre des petits Chinois; j'ai placé tous mes billets et on m'en demande encore. Pouvez-vous m'en céder une dizaine?

MARÉCHAL.

On se dispute moins les siens que les vôtres, chère baronne.

MADAME MARÉCHAL, à part.

Brutal! (Haut.) Je vais voir ce qui m'en reste.

LA BARONNE.

Il faut vous déranger? Vous me les enverrez.

MADAME MARÉCHAL.

Non, j'aime mieux vous les donner tout de suite, c'est plus sûr : on me les enlèverait peut-être.

MARÉCHAL, bas.

Tu les as encore tous.

MADAME MARÉCHAL, de même.

Vous ne dites jamais que des maladresses. (Elle sort.)

LA BARONNE, s'approchant du métier de Fernande.

Ah! vous êtes aussi de la Société des tabernacles, mademoiselle?

FERNANDE.

Non, madame.

LA BARONNE.

Comment! ce que vous faites là n'est pas un carreau pour le tapis des fidèles?

FERNANDE.

C'est tout ce qu'on voudra.

LA BARONNE.

C'est pourtant l'encadrement réglementaire; voyez plutôt. (Elle déroule la tapisserie qu'elle a dans son manchon.)

FERNANDE, à part.

Tiens !

MARÉCHAL.

C'est votre ouvrage ?... Ah ! charmant !

FERNANDE.

Il est très-joli ! Cela a dû vous coûter... beaucoup n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

Mon Dieu, non.

MADAME MARÉCHAL, revenant.

Il ne m'en reste que neuf ; les voici.

MARÉCHAL, lui montrant la tapisserie de la baronne.

Regardez donc, ma chère.

MADAME MARÉCHAL, à Fernande.

Ah ! vous l'avez retrouvé ?

MARÉCHAL.

Que dites-vous ?

MADAME MARÉCHAL.

Eh bien, oui, c'est le carreau que Fernande croyait perdu.

MARÉCHAL.

Vous rêvez, ma chère.

MADAME MARÉCHAL.

Il est bien reconnaissable... Voici les trois fautes. N'est-ce pas, Fernande ?

FERNANDE.

C'est pourtant vrai.

LA BARONNE, à part.

Aïe !

MAXIMILIEN, à part.

Bon !

MARÉCHAL, à part.

Sapristi ! quel pataqu'est-ce !

LA BARONNE, menaçant Fernande du doigt.

Ah! malicieuse, vous aviez reconnu votre ouvrage, et vous vous moquiez de moi, en me demandant s'il m'avait coûté beaucoup de temps!

FERNANDE.

Je voulais vous faire avouer que vos bonnes œuvres ne vous laissent pas le loisir de tricoter.

MARÉCHAL, à part.

Cette enfant a de l'esprit quand il le faut.

MADAME MARÉCHAL.

Mettez-moi au courant, de grâce!

LA BARONNE.

Quelle est la femme du monde qui fait sa tapisserie elle-même et ne se coiffe qu'avec ses cheveux? Ce sont des supercheries si générales et si bien admises, que, quand notre fausse natte se détache devant nos amis, nous la rattachons en riant (elle roule son carreau); et c'est ce que je fais.

MARÉCHAL, à part.

Charmante! adorable! on n'a pas plus de grâce!

LA BARONNE.

Ce qui m'étonne dans cette aventure, ce n'est pas que ma tapisserie ne soit pas mon ouvrage, puisque je l'achète; c'est qu'elle soit le vôtre, mademoiselle.

MARÉCHAL.

Au fait, oui, comment a-t-elle pu vous être vendue?

MADAME MARÉCHAL, à Fernande.

J'ai toujours soupçonné la fidélité de votre femme de chambre.

FERNANDE.

Pauvre Jeannette! elle est incapable...

MADAME MARÉCHAL.

Ce n'est pas la première fois que vos petits ouvrages se perdent; il est probable qu'elle en fait commerce.

LA BARONNE.

Et que la pauvre vieille à qui nous les achetons est une recéleuse. Encore une déception de la charité!

MARÉCHAL.

C'est très-grave. Faites venir Jeannette, que je l'interroge.

FERNANDE.

Non, mon père; je vous expliquerai plus tard ce grand mystère.

MADAME MARÉCHAL.

Pourquoi pas tout de suite?

MARÉCHAL.

Faites venir Jeannette.

FERNANDE, *très-rouge.*

Eh bien, puisqu'on m'y oblige, c'est moi qui donne ces bagatelles à la vieille Hardouin.

MAXIMILIEN, *à part.*

Tiens, tiens!

MADAME MARÉCHAL.

Ce n'est pas la peine de rougir comme vous faites.

LA BARONNE.

Aussi, madame, pourquoi la force-t-on à montrer sa belle âme?

FERNANDE.

Ces choses-là sont ridicules quand elles ne sont pas secrètes.

MADAME MARÉCHAL.

C'est de la charité romanesque.

MARÉCHAL.

N'as-tu pas assez d'argent pour faire l'aumône?

FERNANDE, avec impatience et les larmes aux yeux.

Tous les pauvres n'acceptent pas l'aumône. Cette vieille femme est fière, elle est habituée à vivre de son aiguille, sa vue baisse, et je viens en aide à ses yeux, voilà tout. Il n'y a rien là de romanesque, et, en vérité, je ne comprends pas qu'on me tourmente pour si peu de chose.

MARÉCHAL.

Allons, calme-toi; il n'y a pas grand mal.

MAXIMILIEN, à demi-voix.

Je crois bien.

MARÉCHAL.

Plait-il?

MAXIMILIEN.

Je lis parfaitement; je vais me mettre à la besogne. (Il sort.

LA BARONNE.

C'est votre secrétaire? Il est distingué. — Adieu, chère madame; je vous quitte très-mortifiée de la petite contrariété dont j'ai été la cause pour mademoiselle Fernande. Je vais porter à Saint-Thomas-d'Aquin mon brandon de discorde, et soyez tranquille, mademoiselle, je ne révélerai pas votre part de collaboration.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte d'Outreville!

SCÈNE V.

LA BARONNE, appuyée à la cheminée; MADAME MARÉCHAL, MARÉCHAL, LE COMTE, FERNANDE.

MARÉCHAL.

Bonjour, monsieur le comte.

LE COMTE, sans voir la baronne.

Comment se portent ces dames? Leurs visages répondent pour elles. Mon cousin m'a donné rendez-vous ici...

MARÉCHAL.

Condorier?

LE COMTE.

Mais je vois que, dans mon empressement, j'ai devancé l'heure.

MADAME MARÉCHAL.

Vous êtes trop gracieux, monsieur le comte.

LA BARONNE.

Adieu, chère madame.

LE COMTE.

Oh! pardon, madame la baronne! je ne vous avais pas aperçue.

LA BARONNE.

Je pensais que vous ne me reconnaissiez pas.

LE COMTE, s'approchant de la cheminée.

Pouvez-vous croire qu'après vous avoir vue une fois?...

LA BARONNE.

Je le crois d'autant mieux qu'à Saint-Thomas-d'Aquin vous n'êtes pas à vingt chaises de moi et que vous ne me saluez pas.

LE COMTE.

Si j'avais pu penser que vous me fissiez l'honneur de me reconnaître...

LA BARONNE.

Oh! les honneurs que je puis vous faire ne vous touchent guère. Je vous ai fait celui de vous inviter à venir chez moi, et vous n'y avez pas paru. Je vous fais donc peur?

LE COMTE.

Oh! non.

LA BARONNE.

Eh bien, tâchez de mériter votre pardon.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le marquis d'Auberive!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LA BARONNE, au marquis.

Pour le coup, je me sauve; j'aurais trop de reproches à vous faire, marquis.

LE MARQUIS.

Et pourquoi donc, belle dame?

LA BARONNE.

Votre cousin vous le dira. — A demain, n'est-ce pas, chère madame? et vous aussi, chère belle. (Elle sort.)

LE COMTE, à part.

Elle m'a reconnu!

MARÉCHAL.

Quelle grâce! quelle aisance! Elle est partout chez elle.

FERNANDE.

Oui, c'est nous qui avions l'air d'être en visite.

LE MARQUIS.

Ce que j'admire surtout en elle, c'est le tact. Elle a compris que j'avais à vous parler de choses sérieuses, et elle a levé le siége. Allez donc voir, ma chère Fernande, si elle est bien partie.

FERNANDE.

Et ne revenez pas nous le dire.

LE MARQUIS.

C'est inutile, en effet. (Fernande sort.)

SCÈNE VII.

MADAME MARÉCHAL, MARÉCHAL, LE MARQUIS, LE COMTE.

MADAME MARÉCHAL.

Suis-je aussi de trop?

LE MARQUIS.

Au contraire; je compte sur vous pour m'aider à plaider ma cause. Mais asseyons-nous. (Ils s'asseyent.) Madame, vous n'avez jamais partagé la répugnance de l'ami Maréchal à marier Fernande avec un gentilhomme.

MADAME MARÉCHAL.

Je n'ai pas les mêmes motifs que lui de redouter une alliance aristocratique; pour moi, ce n'est pas sortir de ma sphère, c'est y rentrer.

MARÉCHAL.

Mon Dieu, mon cher ami, cette répugnance dont vous parlez n'était pas une véritable répugnance, c'était plutôt... comment dirai-je? une modestie peut-être exagérée.

LE MARQUIS.

Je l'aurais comprise jusqu'à certain point, il y a huit jours; mais, aujourd'hui, il n'est pas un gentilhomme qui ne tînt votre alliance à honneur; et la preuve, c'est que je viens vous demander la main de ma pupille pour M. le comte d'Outreville, ici présent, unique héritier de mes biens et de mon nom.

MARÉCHAL.

Est-il possible? Quoi! monsieur le marquis, vous consentiriez?...

MADAME MARÉCHAL, bas, à son mari.

De la dignité, monsieur! (Haut.) Nous sommes très-touchés, monsieur le marquis, de la demande que vous voulez bien

nous faire; mais nous devons avant tout consulter le cœur de notre chère Fernande.

MARÉCHAL.

Ah! c'est vrai.

LE MARQUIS.

Rien de plus juste, madame; mais ne pourrait-on pas le consulter tout de suite? Verriez-vous un inconvénient à ce que mon cousin plaidât lui-même sa cause auprès de Fernande?

MARÉCHAL.

Aucun, marquis, aucun.

MADAME MARÉCHAL, bas.

Vous vous jetez à leur tête.

LE MARQUIS.

Et vous, madame?

MADAME MARÉCHAL.

Je trouve tout cela bien irrégulier.

LE MARQUIS.

Je le sais; mais l'étiquette ne peut-elle pas avoir un peu pitié de l'impatience de ce jeune homme? (Bas, au comte.) Parlez donc!

LE COMTE, froidement.

Je vous en supplie, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Puisque tout le monde le veut...

MARÉCH L.

Allons donc! Envoyez-nous Fernande, ma chère. (Bas.) Et prépare-la un peu.

MADAME MARÉCHAL.

Encore une fois, tout cela est bien rapide... Enfin! je me rends. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MARÉCHAL, LE MARQUIS, LE COMTE.

MARÉCHAL.

Maintenant que ma femme n'est plus là, laissez-moi vous dire sans façon, mon cher marquis, combien je suis heureux et fier de votre alliance!

LE COMTE.

C'est à moi seul, monsieur, de m'en féliciter.

MARÉCHAL.

Je ne comptais donner que huit cent mille francs à ma fille, je lui donne le million tout rond.

LE COMTE.

Je vous en prie, monsieur, ne parlons pas de ces vilenies.

LE MARQUIS.

Parlons-en, au contraire! Mon cousin n'a qu'une dizaine de mille livres de rente pour le moment; mais j'en ai soixante-dix que je lui laisserai... le plus tard possible.

MARÉCHAL.

Palsambleu! J'en ai encore cent à lui offrir le jour de mes obsèques.

LE MARQUIS.

Mes petits... vos petits-enfants, veux-je dire... seront à leur aise.

MARÉCHAL.

Pourquoi vous reprendre, mon cher Condorier? Dites nos petits-enfants! Ne porteront-ils pas votre nom? Ventre-saint-gris! marquis, nous voilà parents... alliés du moins... par les femmes.

LE MARQUIS, étourdiment.

Nous l'étions déjà... par nos opinions.

MARÉCHAL.

Mais à quoi s'amusent-elles là-bas? Je parie que madame Maréchal nous fait attendre par dignité.

LE MARQUIS.

Allez les relancer; je vous rejoindrai.

MARÉCHAL.

J'y vais. (Regardant le comte de la porte.) Qu'il est beau!

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Ah çà! mon cher, vous allez à l'autel comme un chien qu'on fouette. Je ne veux pas votre malheur, moi! Si la future vous déplaît, il faut le dire.

LE COMTE.

Ce n'est pas qu'elle me déplaise, mais...

LE MARQUIS.

Dites, dites, ne vous gênez pas! Je ne suis pas en peine d'héritier. *Uno avulso non deficit alter*, pour parler votre langue. Je me raccrocherai à une autre branche... A celle des Valtravers. Je suis brouillé avec eux; mais le rapatriage sera facile... *Aureus*, parbleu!

LE COMTE.

Mon cousin, au nom du ciel, ne vous emportez pas!

LE MARQUIS.

Je ne m'emporte pas, monsieur, je vous mets à votre aise. Il est clair que ce mariage ne vous inspire pas d'enthousiasme.

LE COMTE.

Mais si, mon cousin! il m'en inspire.

LE MARQUIS.

Ah! vous ne trouvez pas Fernande assez bien faite! Faites-en donc autant!

LE COMTE.

Mais si j'ai le malheur de lui déplaire, malgré ma bonne volonté!

LE MARQUIS.

J'en serai fâché pour vous; mais j'appellerai un Valtravers. Vous êtes prévenu.

LE COMTE.

Quelle situation, mon Dieu! (Fernande paraît à la porte de gauche.)

LE MARQUIS, bas.

La voici! Je vous laisse.

LE COMTE, bas.

Je ne sais par où commencer.

LE MARQUIS, bas.

C'est bien difficile! « Mademoiselle, j'ai l'aveu de vos parents, mais je ne veux vous tenir que de vous-même. » (A Fernande.) Vous pensiez trouver votre belle-mère ici, mon enfant; mais elle nous a abandonnés, ainsi que votre père, et je vais leur en demander raison. (Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, FERNANDE.

LE COMTE, à part.

La tête est belle; mais quelle différence avec la divine Pfeffers! Et, si elle me refuse, je suis ruiné! (Haut.) Mademoiselle, vous a-t-on dit dans quel but...?

FERNANDE.

Oui, monsieur

LE COMTE.

J'ai l'aveu de vos parents, mais je ne veux vous tenir que de vous-même. C'est là, je crois, un sentiment que vous ne sauriez désapprouver.

FERNANDE.

Il est à la fois délicat et prudent; car je ne suis pas de celles qu'on marie sans les consulter. Nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre, monsieur; pour faire connaissance, voulez-vous que nous nous parlions avec une entière franchise?

LE COMTE.

Bien volontiers, mademoiselle; la franchise est ma principale qualité.

FERNANDE.

Tant mieux! C'est celle que j'estime par-dessus toutes. Eh bien, pourquoi voulez-vous m'épouser?

LE COMTE.

Mais parce que je n'ai pu vous voir sans...

FERNANDE.

Pardon! vous oubliez déjà notre traité. Nous nous sommes vus trois fois, nous avons échangé trois mots, et je n'ai pas la vanité de croire que cela ait suffi à vous tourner la tête.

LE COMTE.

Vous ne vous rendez pas justice, mademoiselle.

FERNANDE.

Que les hommes ont de peine à être sincères! J'ajouterai, pour vous mettre à votre aise, que, si vous m'épousiez par amour, je croirais de ma loyauté de vous refuser, car il y aurait entre nous une inégalité de sentiments qui ferait votre malheur, pour peu que vous ayez de délicatesse dans l'âme.

LE COMTE.

Alors... S'il n'y a pas précisément chez moi ce qu'en langage

mondain on appelle de l'amour, croyez bien qu'il y a du moins tous les sentiments que l'époux doit à l'épouse.

FERNANDE.

A la bonne heure ! mais ces sentiments-là ne sont pas assez violents pour pousser un gentilhomme à une mésalliance. Vous avez donc un motif particulier. Je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement honorable, et, si je tiens à le connaître, c'est uniquement pour ne pas laisser l'ombre d'une arrière-pensée dans l'estime que je veux faire de mon mari. — Vous hésitez à répondre?

LE COMTE.

Non, mademoiselle. Je vous épouse par déférence aux désirs de mon cousin... déférence qui m'est bien douce, je vous assure.

FERNANDE.

J'aurais dû le deviner : du moment qu'il ne s'oppose pas à cette mésalliance, c'est qu'il l'ordonne !

LE COMTE.

Il a pour vous une affection...

FERNANDE.

Il est seul au monde; je suis sa pupille, et son cœur se rattache à ce lien, si faible qu'il soit. Allez, monsieur le comte, allez lui annoncer qu'il sera fait comme il le désire.

LE COMTE.

Que de reconnaissance, mademoiselle !

FERNANDE.

Vous ne m'en devez pas, monsieur; j'accepte un nom honorable, honorablement offert... et je vous promets de le porter dignement.

LE COMTE.

Et moi, de mon côté, je vous assure que malgré... Mais vous avez raison, je vais réjouir mon cousin de cette heureuse nouvelle. (Il sort.)

FERNANDE, après un silence.

Autant lui qu'un autre, après tout! Sortir de cette maison, voilà l'important. — Pauvre père!

SCÈNE XI.

FERNANDE, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN, le manuscrit à la main.

Pardon, mademoiselle; je croyais trouver monsieur votre père ici.

FERNANDE, allant s'asseoir à son métier.

Il est, je crois, dans le grand salon; mais je doute que vous puissiez lui parler : il est en affaires.

MAXIMILIEN, à part.

Ma foi! tant pis, je laisserai le mot en blanc. — Singulière fille! (Il pose son manuscrit sur la cheminée, y prend le peloton de laine, et venant à Fernande.) Voici votre peloton bleu, mademoiselle. — Qu'est-ce que je vous ai fait? pourquoi me traitez-vous si durement? Tant que j'ai pu vous prendre pour une banalité de salon, je me croyais fort au-dessus de vos mépris et ne m'en souciais guère; mais celle qui prête ses yeux à la vieille Hardouin ne méprise la pauvreté de personne, et je viens vous demander loyalement en quoi j'ai démérité de votre estime.

FERNANDE, sans lever les yeux de son ouvrage.

Je suis fâchée, monsieur, que ma manière d'être vous choque; elle est la même avec vous qu'avec vos prédécesseurs, et cela n'a pas nui à leur carrière.

MAXIMILIEN.

Voilà tout ce que vous avez à me répondre?

FERNANDE.

Pas autre chose.

MAXIMILIEN.

En vérité, mademoiselle, je serais le dernier des hommes, que vous ne me traiteriez pas autrement.

FERNANDE, se levant.

Adieu, monsieur.

MAXIMILIEN, se mettant entre elle et la porte.

Non, mademoiselle, non! Vous ne me quitterez pas ainsi. Je lis un immense mépris dans vos yeux. L'explication que je vous demandais, je l'exige maintenant.

FERNANDE, avec hauteur.

Vous savez bien que je ne puis vous la donner.

MAXIMILIEN.

Je vous jure que je ne sais rien, que je ne comprends rien, sinon que je suis atteint dans mon honneur. Répondez-moi, je vous en supplie! Qui m'a calomnié? de quoi suis-je accusé?

FERNANDE.

De rien, monsieur; brisons là, je vous prie.

MAXIMILIEN.

Voyons, mademoiselle, vous êtes bonne, vous faites l'aumône avec votre cœur; ayez pitié de mon angoisse. Il s'agit de ce que j'ai de plus cher.

FERNANDE.

Qu'attendez-vous de cette comédie? Espérez-vous me faire dire ce que je rougis de savoir? Laissez-moi passer.

MAXIMILIEN.

Mais vous ne me dites pas un mot qui ne soit un coup de couteau! Je vous conjure à genoux!...

FERNANDE.

Gardez cela pour...

MAXIMILIEN.

Pour qui?

FERNANDE.

Pour votre carrière. (Elle passe.)

MAXIMILIEN.

Ah! je comprends!... (Fernande s'arrête sur la porte.) Il y a eu ici des misérables... et vous me jugez d'après eux! Ma justification ne sera pas longue, et c'est à vous plutôt qu'à moi de baisser les yeux devant votre soupçon. Allez, je vous plains... je vous plains plus que vous ne m'outragez, pauvre jeune fille qui avez perdu la sainte ignorance du mal.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARÉCHAL, LE MARQUIS.

MARÉCHAL.

Eh bien, monsieur Gérard, voilà comme vous travaillez?

MAXIMILIEN.

Je priais mademoiselle de se charger auprès de vous, monsieur, d'une communication qui me coûte un peu : ma démission.

MARÉCHAL.

Comment! votre démission? Mais je ne l'accepte pas. Vous me laissez là juste au moment où j'ai besoin de vous!

LE MARQUIS.

Cela ne se fait pas, mon cher.

MAXIMILIEN.

Je me suis mal expliqué, monsieur. Je ne suis pas homme à reconnaître vos bontés, en vous mettant dans l'embarras. Je voulais seulement vous prier de me chercher un successeur. Je resterai jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé.

MARÉCHAL.

C'est très-contrariant! je m'habituais à vous, moi. Je déteste les nouveaux visages.

LE MARQUIS.

Quelle lubie vous passe par la tête ?

MARÉCHAL.

Est-ce qu'on vous offre une meilleure place ?

MAXIMILIEN.

Non, monsieur; si je quitte votre service, c'est pour rentrer au mien. Je suis habitué à ne relever que de mon travail, et je me sens incapable d'aucune autre sujétion.

MARÉCHAL.

Votre travail!... sapristi! vous m'avez avoué qu'avant d'être à moi vous faisiez des travaux de librairie, à trente francs la feuille, petit texte.

MAXIMILIEN.

Petit texte, oui, monsieur.

MARÉCHAL.

Et vous voulez recommencer ce métier de meurt-de-faim ?

FERNANDE, à part.

Je lui ai ôté son pain!

MARÉCHAL.

Mais c'est absurde!

MAXIMILIEN.

Rappelez-vous la fable du Loup et du Chien.

MARÉCHAL.

Est-ce qu'on vous traite ici comme un chien ? Vous manque-t-on d'égards ?

MAXIMILIEN.

Au contraire, monsieur; mais, par un travers de mon esprit, dont je ne suis pas maître, tous les soins qu'on prend pour me faire oublier l'infériorité de ma position ne servent qu'à me la rappeler. C'est injuste et ridicule, je le sais. Je n'accuse que moi; mais je souffre et je m'en vais. (Fernande sort par la gauche.)

LE MARQUIS, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

MARÉCHAL.

Vous êtes un orgueilleux, que voulez-vous que je vous dise! Je ne peux pas vous retenir de force.

LE MARQUIS, bas, à Maréchal.

Laissez-moi lui parler.

MARÉCHAL.

Parlez-lui. (Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, MAXIMILIEN.

LE MARQUIS.

Ah çà! mon cher, que se passe-t-il?

MAXIMILIEN.

Vous auriez dû me prévenir, monsieur le marquis, que j'entrais ici pour être le patito de madame Maréchal.

LE MARQUIS.

Ah! c'est là que le bât vous blesse? Vous avez donné dans l'œil à la bonne dame? Rassurez-vous : elle ne vous obligera pas à lui laisser votre manteau. C'est une personne romanesque mais platonique. Son héros n'est pas forcé de participer au roman; elle en fait tous les frais. Elle se persuade qu'elle est aimée, elle se livre des combats terribles, et, en fin de compte, elle triomphe de son danger imaginaire en exilant le séducteur dans un bon emploi. Vous voyez que vous pouvez rester.

MAXIMILIEN.

Monsieur le marquis, c'est une circonstance atténuante pour madame Maréchal, mais non pour le malheureux qui exploite les ridicules de cette dame. Si je rencontrais un de mes pré-

décesseurs, je ne le saluerais pas, même après cette explication.

LE MARQUIS.

Vous êtes fier.

MAXIMILIEN.

M'en blâmez-vous ?

LE MARQUIS.

Non, certes !

MAXIMILIEN.

En consentant à rester encore quelques jours dans cette position intolérable, je crois rendre tout ce que je dois à vous, monsieur le marquis, et à M. Maréchal ; ne m'en demandez pas davantage.

LE MARQUIS.

Je n'ai rien à répliquer.

MAXIMILIEN.

Je retourne dans la bibliothèque, que je ne quitterai plus jusqu'à l'arrivée de mon successeur. (Il sort.)

LE MARQUIS.

Ce petit bâtard mériterait d'être gentilhomme. (Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La bibliothèque de Maréchal. — Une seule porte, au fond. — A gauche du public, un petit bureau à casier, tournant le dos aux personnages. — Vers le milieu, un peu à droite, un fauteuil et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARÉCHAL, **seul, debout, au milieu, derrière le fauteuil, comme à la tribune; sur le guéridon, à côté de lui, est un verre d'eau; il boit.**

« Et, messieurs, soyez-en bien convaincus, la seule base solide dans l'ordre politique, comme dans l'ordre moral, c'est la foi! Ce qu'il faut enseigner au peuple, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce sont les droits de Dieu; car les vérités dangereuses ne sont pas des vérités. L'institution divine de l'autorité, voilà le premier et le dernier mot de l'instruction primaire! » (**Descendant en scène son manuscrit à la main.**) La! je possède imperturbablement ma première partie. Ce n'est pas sans peine; j'ai la mémoire rétive comme tous les diables. C'est une faculté subalterne, la mémoire. — Décidément, je réciterai. Il est superbe, mon discours. Je voudrais bien savoir qui l'a fait, pour lui commander le suivant. Je ne sais pas s'il produira sur la Chambre le même effet que sur moi; mais il me semble irréfutable; il m'affermit dans mes convictions, il m'enlève. Oh! la belle chose que l'éloquence! J'étais né pour être orateur; j'ai la voix et le geste, les dons qui ne s'acquièrent pas : le reste (**regardant le manuscrit**) s'acquiert. — Ce petit animal de Gérard ne finit pas de déjeuner. Je voudrais bien avoir la suite de mon discours... Je n'ai pas trop de temps pour l'apprendre d'ici à

demain. Ne mangez plus à ma table, si cela vous humilie, mon bon ami, mais ne me volez pas une heure après chaque repas : mon temps est précieux. — Son grand amour d'indépendance, c'est le besoin de digérer en fumant, voilà tout. Il n'y a plus de société possible avec le cigare. Tout se tient : les mauvaises manières engendrent les mauvaises mœurs ; et regardez-y de près, messieurs, vous reconnaîtrez que le chemin des révolutions est jonché du débris des convenances. — Ne voilà-t-il pas que j'improvise, maintenant ?

SCÈNE II.

MARÉCHAL, MAXIMILIEN.

MARÉCHAL.

Eh bien, jeune homme, déjeune-t-on mieux au restaurant que chez moi ? On y déjeune au moins plus longuement, sans reproche.

MAXIMILIEN.

Je n'ai plus que quelques pages de votre discours à copier, monsieur ; j'aurai fini dans une heure.

MARÉCHAL.

Donnez-moi toujours ce qu'il y a de fait, que je l'étudie.

MAXIMILIEN, prenant des feuilles dans le tiroir du bureau.

Voilà, monsieur. Je me suis permis de rétablir quelques mots nécessaires à la construction grammaticale, qui étaient évidemment restés au bout de votre plume.

MARÉCHAL.

Je griffonne si rapidement.

MAXIMILIEN.

D'autres étaient illisibles ; je les ai restitués d'après le sens de la phrase : ainsi, *prolégomènes, synthétique, logomachie.*

MARÉCHAL.

Je vois avec plaisir que les secrets de la langue vous sont familiers.

MAXIMILIEN.

Ce ne sont là des secrets pour personne.

MARÉCHAL.

Pour personne! — Vous êtes un homme de mérite, mon cher Gérard; entre nous, que vous semble de mon discours, la, franchement?

MAXIMILIEN.

Il me trouble beaucoup, monsieur; il m'irrite.

MARÉCHAL.

Il vous irrite?

MAXIMILIEN.

Comme tous les raisonnements auxquels on ne trouve rien à répondre, et contre lesquels proteste pourtant le sentiment intime.

MARÉCHAL.

Vous avouez qu'il n'y a rien à répondre? Ça me suffit.

MAXIMILIEN.

C'est surtout la seconde partie qui est d'une grande force.

MARÉCHAL.

Ah! oui.

MAXIMILIEN.

J'avoue que j'ai besoin de rassembler mes idées pour les défendre d'une attaque aussi vive.

MARÉCHAL.

Vous me charmez. Je crois que je produirai une grande sensation. Je vais achever de l'apprendre par cœur; car un discours lu est toujours froid. Vous m'apporterez la fin dans ma chambre, je vous prie; et, si vous le voulez bien, nous ferons une répétition générale, où vous simulerez des inter-

ruptions, pour habituer ma mémoire au tumulte des assemblées.

MAXIMILIEN.

Je suis à vos ordres. (Maréchal sort.)

SCÈNE III.

MAXIMILIEN, seul.

C'est vrai que je suis troublé et irrité. Troublé, c'est tout simple ; je sens branler sous moi l'échafaudage de mes idées... Mais irrité ! contre qui ? Contre la vérité ? C'est trop bête ! Et c'est ainsi pourtant ! Ma raison prend un chemin où je me refuse à la suivre. Il me semble qu'elle passe à l'ennemi. — L'ennemi ! Est-ce que j'ai de la haine pour quelqu'un ? Non ; pas même pour cette jeune fille. — Quel singulier produit de la civilisation, ce front pur, ces yeux limpides et cette âme fanée ! Dire que j'étais sur le point de la prendre pour un ange avec sa vieille Hardouin ! Ah ! mademoiselle, vous choyez la pauvreté qui s'agenouille et se lamente ; celle qui se tient silencieuse et debout, vous l'insultez ! Vos pauvres sont vos joujoux de charité ! Décidément, je la déteste.

SCÈNE IV.

MAXIMILIEN, MADAME MARÉCHAL, un livre à la main.

MAXIMILIEN, à part.

A l'autre, maintenant !

MADAME MARÉCHAL.

Je rapporte *Jocelyn*. (Maximilien s'incline, s'assied devant le bureau et se met à écrire. — Madame Maréchal replace le livre dans la bibliothèque. — Un silence.)

MADAME MARÉCHAL.

On ne vous a pas vu depuis hier, monsieur Maximilien. C'est par mon mari que je sais que vous nous quittez.

MAXIMILIEN.

Oui, madame.

MADAME MARÉCHAL

Le vrai motif de votre détermination est-il bien celui que vous avez donné à M. Maréchal?

MAXIMILIEN.

Sans doute.

MADAME MARÉCHAL.

Tant mieux! Je craignais que ma belle-fille ne vous eût blessé en quelque façon.

MAXIMILIEN.

Non, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Alors, vous ne nous quittez pas fâché? vous n'oublierez pas tout à fait que cette maison a été la vôtre pendant quelques jours? Le secrétaire nous quitte, mais l'ami reviendra?

MAXIMILIEN.

Certainement, madame.

MADAME MARÉCHAL.

J'avais besoin de cette promesse; car vous m'avez inspiré une véritable amitié, monsieur Maximilien.

MAXIMILIEN.

Vous êtes trop bonne, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Ce n'est pas une protestation banale, soyez-en sûr. J'espère que vous me mettrez un jour à l'épreuve.

MAXIMILIEN.

Jamais!

MADAME MARÉCHAL.

Pourquoi jamais? Votre fierté refuse-t-elle de devoir quelque chose à une affection presque maternelle?

MAXIMILIEN.

Eh! madame, laissons là cette maternité impossible.

MADAME MARÉCHAL, baissant les yeux.

Ne puis-je être au moins votre sœur aînée?

MAXIMILIEN.

Non, madame, pas plus ma sœur que ma mère.

MADAME MARÉCHAL, d'une voix faible.

Quoi donc alors?

MAXIMILIEN.

Rien. (Un silence.)

MADAME MARÉCHAL.

Oui, vous avez raison; tout nous sépare. J'étais folle de vous demander de revenir; ne me revoyez plus. Je comprends votre départ à présent. Vous êtes un honnête homme, je vous remercie.

MAXIMILIEN, à part.

Il n'y a pas de quoi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERNANDE.

MAXIMILIEN, à part.

Encore! (Il se remet à écrire.)

FERNANDE, à madame Maréchal

Je viens chercher un livre.

MADAME MARÉCHAL.

Quel livre?

FERNANDE.

Je n'en sais rien. Je suis désœuvrée, et je voudrais lire. Conseillez-moi, monsieur Maximilien... quelque chose qui puisse m'intéresser. (Maximilien se lève et va à la bibliothèque.)

FERNANDE, à part.

J'espérais le trouver seul. (Maximilien lui donne un livre en s'inclinant et retourne à son bureau.)

FERNANDE, ouvrant le livre.

Le *Dictionnaire de la noblesse*. Est-ce une épigramme? Je ne la mérite pas. Je n'ai pas plus de prétentions nobiliaires que vous. (Donnant le livre à madame Maréchal.) Tenez, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Si j'ai des prétentions, ma chère, elles sont fondées.

FERNANDE.

Je n'en doute pas. — Donnez-moi autre chose, monsieur Maximilien... ce que vous donneriez à votre sœur.

MAXIMILIEN, à part, se levant.

Elle aussi!... Trop de parentes.

MADAME MARÉCHAL, à part.

Comme elle lui fait des grâces!

UN DOMESTIQUE.

M. le comte d'Outreville demande si ces dames sont visibles.

MAXIMILIEN, à part.

On va me laisser tranquille. (Il s'assied à son bureau.)

FERNANDE.

Voulez-vous l'aller recevoir, madame?

MADAME MARÉCHAL.

Il demande à nous voir toutes les deux.

FERNANDE.

Je suis mal en train, vous m'excuserez.

MADAME MARÉCHAL, à part.

On dirait qu'elle veut rester seule avec Maximilien. (Au domestique.) Faites entrer M. le comte ici. (Le domestique sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, mesdames, de me présenter de si bonne heure. Cette lettre de M. d'Auberive vous expliquera l'irrégularité de ma conduite.

MAXIMILIEN, à part.

Ce jeune comte a l'air franc... comme un jeton.

MADAME MARÉCHAL, lisant la lettre.

Votre cousin me prie, monsieur le comte, de vous guider dans l'emplette de la corbeille.

LE COMTE.

Il s'occupe lui-même de la publication des bans.

FERNANDE.

Déjà?

LE COMTE.

Il ne veut pas vous laisser le temps de la réflexion, mademoiselle.

FERNANDE.

Ce n'est pas poli pour vous, monsieur

LE COMTE.

Il rend justice à mon peu de mérite.

MAXIMILIEN, à part.

Elle épouse ce parchemin? Elle est complète.

MADAME MARÉCHAL.

M. d'Auberive fait les mariages, comme Bonaparte faisait la guerre. Je vais mettre un châle et un chapeau, et je suis à vous. (A part.) Je ne suis pas fâchée que Maximilien sache la nouvelle. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

MAXIMILIEN, FERNANDE, LE COMTE.

MAXIMILIEN, à part.

Vais-je assister à leurs idylles comme un king-charles?

LE COMTE.

Permettez-moi, mademoiselle, de mettre à profit ces trop courts instants... (Maximilien tousse.) Nous ne sommes pas seuls!

FERNANDE.

Le secrétaire de mon père, M. Gérard.

LE COMTE.

Je serais enchanté de faire sa connaissance; veuillez donc me le présenter.

FERNANDE, à Maximilien.

Monsieur Maximilien, je vous présente M. le comte d'Outreville, mon fiancé.

LE COMTE, à part.

C'est moi qu'elle présente?

MAXIMILIEN.

Monsieur...

LE COMTE.

Charmé, monsieur... (A part.) Il me déplaît. (Un silence. — A Fernande.) On m'a dit que M. Maréchal ne recevait pas. Serait-il indisposé?

FERNANDE.

Il s'est enfermé pour travailler; n'est-ce pas, monsieur Maximilien ?

MAXIMILIEN, à son bureau.

Oui, mademoiselle. (Un silence.)

LE COMTE.

J'ai passé dimanche dernier une délicieuse matinée. J'ai entendu à la Madeleine une messe en musique exécutée par les chanteurs de vos premiers théâtres. L'orgue était tenu par un très-bon virtuose.

FERNANDE.

Vous aimez la musique ?

LE COMTE.

Oh ! certainement. J'ai remarqué aussi avec plaisir que l'église était chauffée.

FERNANDE.

Oui, notre piété aime ses aises.

LE COMTE.

Et qu'on a raison de les lui donner ! Aussi l'église était pleine... A Paris ! C'est un spectacle consolant que cette recrudescence de la dévotion publique.

FERNANDE.

Qu'en pensez-vous, monsieur Maximilien?

MAXIMILIEN.

Je suis bien aise que monsieur soit consolé. Quant à moi, je n'avais pas besoin de consolation ; je suis philosophe.

LE COMTE.

Voulez-vous dire par là que vous n'êtes pas chrétien ?

MAXIMILIEN.

Si fait, monsieur, je le suis ! A telles enseignes que je pratique le pardon des offenses.

FERNANDE.

Le pardon ou le dédain?

MAXIMILIEN.

Tous les deux.

FERNANDE.

Sans faire de différence entre le repentir et l'endurcissement?

MAXIMILIEN.

Je n'y regarde pas de si près.

FERNANDE.

Vous êtes injuste, monsieur.

MAXIMILIEN.

C'est possible, mademoiselle; vous en savez plus long que moi sur toutes choses.

FERNANDE, se levant, troublée.

Ma belle-mère tarde bien; je vais la presser un peu. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, MAXIMILIEN.

LE COMTE, à part.

On dirait qu'il y a de la pique entre eux. (Haut.) Voilà longtemps, monsieur, que vous êtes dans la maison?

MAXIMILIEN.

Non, monsieur, et je n'y reste pas.

LE COMTE.

Je le regrette, monsieur, puisque j'y entre moi-même.

MAXIMILIEN.

Trop aimable.

LE COMTE.

J'espère que ce n'est pas moi qui vous en chasse?

MAXIMILIEN.

Comment serait-ce vous ?

LE COMTE.

Oh ! vous savez : cela se dit quand quelqu'un sort au moment qu'on entre.

MAXIMILIEN.

Pardon, monsieur, je viens de terminer un travail qu'attend M. Maréchal et que je vais lui porter. (Il salue et sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, seul.

Hum ! est-ce que mon mariage interromprait un petit roman ? Je suis plus défiant que je n'en ai l'air, moi ! Ce monsieur qui n'a pas besoin d'être consolé, qui pratique le pardon des injures, qui quitte sa place au moment où mademoiselle Fernande se marie... Elle est sortie rouge comme une cerise sur un mot... probablement à double entente. Hum ! je n'aime pas tout ça, moi ! J'en parlerai au marquis. (Un domestique introduit la baronne.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, à part.

Ciel ! la baronne !

LA BARONNE.

Vous, monsieur le comte ! et seul ! Pourquoi m'a-t-on introduite ici ?

LE COMTE.

Ces dames étaient là à l'instant et vont revenir

LA BARONNE.

A la bonne heure ! Quant à M. Maréchal, il est invisible.

LE COMTE.

Il travaille, m'a-t-on dit.

LA BARONNE.

A quoi, mon Dieu?

LE COMTE.

Probablement à son discours.

LA BARONNE.

Je le croyais fait. C'est justement à ce sujet que je viens. J'espère que madame Maréchal m'aidera à forcer la consigne qui dérobe son époux aux regards des mortels.

LE COMTE.

Je n'en doute pas.

LA BARONNE.

Ni moi non plus. (A part.) Il est d'une candeur... inestimable. (Haut et s'asseyant.) Voilà trois fois en très-peu de jours que le ciel vous met sur mon chemin : cela ne ressemble-t-il pas à une volonté de nous faire lier connaissance?

LE COMTE, debout.

On le dirait.

LA BARONNE.

Peut-être doit-il résulter de notre rencontre quelque chose d'heureux pour notre cause. J'en ai comme un pressentiment; et vous?

LE COMTE.

Ce serait bien glorieux pour moi, madame.

LA BARONNE.

Vous avez sur le front le signe des appelés.

LE COMTE.

Vous êtes trop bonne.

LA BARONNE.

Le ciel emploie volontiers les mains pures. Le célibat est une grande vertu, vous le savez.

LE COMTE.

Hélas! je vais me marier.

LA BARONNE.

Vous marier?

LE COMTE.

Oui, madame; j'épouse mademoiselle Fernande.

LA BARONNE.

On peut aussi faire son salut dans le mariage. Mes compliments, monsieur le comte; votre future est charmante et justifie bien la violence de votre passion.

LE COMTE.

La violence?

LA BARONNE.

Dame! il n'y a qu'une passion violente qui puisse excuser...

LE COMTE.

Mais le rôle politique de M. Maréchal n'est-il pas une noblesse? Je ne crois pas déroger en m'alliant à notre champion.

LA BARONNE, à part.

Ah! M. d'Auberive! C'est bon à savoir. (Haut.) Alors, c'est un mariage de convenance que vous faites?

LE COMTE.

Oui, madame, mon cousin le désire beaucoup.

LA BARONNE.

C'est parfait. Je ne sais pas, d'ailleurs, de quoi je me mêle, et vous devez me trouver fort indiscrète. Ne vous en prenez qu'à une sympathie peut-être inconsidérée; mais, quand je vous ai vu, il m'a semblé que c'était un ami qui me venait. (Lui tendant la main.) Me suis-je trompée?

LE COMTE.

Oh! madame. (Il porte sa main vers ses lèvres.)

LA BARONNE, retirant sa main avec un sourire.

Non... ce n'est pas une galanterie banale que je vous deman-

dais... Cette petite main de femme est digne d'être serrée virilement, vous lui rendrez un jour cette justice. — Vous regardez mon bracelet?

LE COMTE.

Votre...? Oui...

LA BARONNE, le détachant et le lui donnant.

Il est d'un travail assez curieux...

LE COMTE.

Très-curieux.

LA BARONNE.

Le médaillon surtout. Il contient des cheveux de mon mari.

LE COMTE.

Quoi! ces cheveux blancs?

LA BARONNE.

Oh! ma vie a été austère, monsieur le comte. A l'âge de dix-sept ans, j'épousais un vieillard pour accomplir les dernières volontés de ma bienfaitrice.

LE COMTE.

Votre bienfaitrice?

LA BARONNE.

Orpheline au berceau, sans fortune, j'avais été recueillie par une parente éloignée, la douairière de Pfeffers, créature angélique, qui m'éleva comme sa fille. Quand elle sentit approcher sa fin, elle appela près d'elle son fils le baron Pfeffers, alors sexagénaire, et nous prenant à chacun une main dans ses mains défaillantes : « Ma mort, nous dit-elle, va vous enlever votre unique amie; promettez-moi d'unir vos deux solitudes, et je mourrai tranquille. O mon fils! je confie son enfance à votre vieillesse, et votre vieillesse à son enfance. Ce n'est pas un mari que je te donne, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, c'est un père! »

LE COMTE, très-ému.

Et, en effet, il fut un père pour vous?

LA BARONNE.

Le père le plus respectueux. Mais je ne sais pourquoi je m'abandonne à ces souvenirs... Rendez-moi mon bracelet.

LE COMTE, à part.

C'est un ange!

LA BARONNE.

Mon Dieu! qu'on est maladroite d'une seule main! Venez à mon secours, monsieur le comte! (Elle tend son bras nu au comte. — Le comte essaye de rattacher le bracelet.) Vous n'êtes pas plus adroit que moi. Voyons si nous en viendrons à bout avec trois mains. (Elle aide le comte. Leurs yeux se rencontrent; le comte éperdu se détourne. — A part.) Pauvre garçon! qu'on vienne maintenant lui faire des histoires sur mon compte, on sera bien reçu! (Haut.) Accompagnerez-vous votre future chez moi ce soir?

LE COMTE.

Ma future?

LA BARONNE.

Je le veux. Je n'ai jamais été heureuse; mais j'aime le bonheur des autres. Ce doit être charmant l'éclosion d'un amour pur dans une jeune âme. Mademoiselle Fernande doit vous adorer.

LE COMTE.

Si elle aime quelqu'un...

LA BARONNE.

Ce n'est pas vous? qui donc?

LE COMTE, revenant à lui.

Personne. Je voulais dire qu'elle m'épouse pour se marier.

LA BARONNE, à part.

Il y a quelqu'un... Je saurai qui. (Haut.) Et à quand le mariage?

LE COMTE, tristement.

Le premier ban sera publié demain, et je vais tout à l'heure acheter la corbeille.

LA BARONNE, à part.

On a vu manquer des mariages plus avancés. (Haut.) Il ne me reste plus qu'à vous féliciter.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME MARÉCHAL, en grande toilette de ville.

MADAME MARÉCHAL.

Que d'excuses, chère baronne! On vient seulement de m'avertir que vous étiez là.

LA BARONNE.

En fort bonne compagnie, comme vous voyez, madame. Mais vous alliez sortir, je ne veux pas vous arrêter.

MADAME MARÉCHAL.

Oh! je vous en prie, rien ne presse.

LA BARONNE.

Je dois vous avouer que ma visite n'est pas à votre adresse. J'ai une petite communication à faire à M. Maréchal. Soyez seulement assez bonne pour m'ouvrir le sanctuaire où il se retire.

MADAME MARÉCHAL.

Comment! toutes les portes ne sont pas tombées devant vous?

LA BARONNE.

Le domestique m'a allégué sa consigne, et je n'ai pas insisté.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

MADAME MARÉCHAL.

Que fait donc mon mari, monsieur Gérard, qu'il défend sa porte?

LA BARONNE, à part.

Le secrétaire! si c'était lui?

MAXIMILIEN.

Je crois, madame, qu'il apprend son discours par cœur.

LA BARONNE.

Il compte donc le réciter?

MAXIMILIEN.

Oui, madame.

LA BARONNE, à madame Maréchal.

Alors, je n'ai presque plus rien à lui dire, et il me suffira d'entre-bâiller sa porte. A propos, vous n'avez pas oublié votre promesse pour ce soir?

MADAME MARÉCHAL.

On n'oublie pas ces choses-là.

LA BARONNE.

Si M. Gérard n'a rien de mieux à faire, je serais charmée de le recevoir aussi.

MAXIMILIEN.

Moi, madame?

LE COMTE, à part.

Elle a bien besoin d'inviter ce petit monsieur.

LA BARONNE.

A votre âge, monsieur, on aime à voir de près les hommes illustres. Il y en a quelques-uns dans mon salon.

MAXIMILIEN.

Je vous suis très-reconnaissant, madame.

LA BARONNE.

Vous viendrez, n'est-ce pas? (A madame Maréchal.) Veuillez m montrer le chemin, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Je passe donc la première. (Elle sort.)

LA BARONNE, bas, au comte, en lui montrant Maximilien.

Il est très-bien, ce jeune homme !

LE COMTE.

Je ne l'ai pas remarqué.

LA BARONNE, à part.

C'est lui. (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

MAXIMILIEN, seul.

Oh ! non, je n'irai pas passer ma soirée chez cette baronne. Je la passerai avec mon vieux Giboyer. (Prenant son chapeau sur le bureau.) J'ai besoin de me soulager le cœur. Les deux mots d'excuses de cette patricienne m'ont plus blessé que son insulte. Elle a cru faire les choses grandement, et qu'une demi-réparation était bien assez pour un pauvre diable comme moi ! Allons chez Giboyer.

SCÈNE XIV.

MAXIMILIEN, FERNANDE.

FERNANDE.

J'ai à vous parler, monsieur.

MAXIMILIEN, sur la porte.

A moi, mademoiselle ?

FRRNANDE.

Ne vous y attendiez-vous pas ? N'avez-vous pas compris dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis depuis ce matin, mon profond regret de ce qui s'est passé hier ?

MAXIMILIEN.

Vous regrettez ?... C'est trop d'honneur pour moi.

FERNANDE.

Ce n'est pas assez, je le sais. Il y a des offenses qui exigent une réparation aussi complète d'une femme que d'un homme. Je vous ai calomnié dans ma pensée, et je vous en demande pardon. Cela vous suffit-il ?

MAXIMILIEN, descendant en scène

Je vous remercie.

FERNANDE.

Eh bien, remerciez-moi en restant auprès de mon père.

MAXIMILIEN.

Pour cela, mademoiselle, c'est impossible.

FERNANDE.

Vous ne voulez donc pas que je me croie pardonnée ?

MAXIMILIEN.

Ah! vous l'êtes du plus profond de mon cœur.

FERNANDE.

Alors, ne me laissez pas le remords de vous avoir ôté votre position.

MAXIMILIEN.

Ne vous inquiétez pas de moi, mademoiselle. Je ne suis pas embarrassé de gagner ma vie ; elle n'est pas chère. Vous m'avez rendu un grand service en m'ouvrant les yeux sur les dangers que mon honneur courait ici. Les apparences sont contre moi, je m'en rends bien compte, et l'exemple de mes devanciers m'accuse. Si je restais, le monde me condamnerait comme eux, et ce serait justice.

FERNANDE.

Justice ?

MAXIMILIEN.

Ma foi, oui. Je ne vaudrais pas beaucoup plus qu'eux, si je me résignais à être méprisé comme eux, à tort ou à raison.

FERNANDE.

Mais le témoignage de votre conscience ?

MAXIMILIEN, souriant.

Je la connais; elle est tracassière et me chercherait noise, sous prétexte qu'on n'a le droit de braver l'opinion que pour l'accomplissement d'un devoir. Or, ce n'en est pas un d'étaler de la confiture sur son pain.

FERNANDE.

Vous avez raison ; vous êtes un honnête homme.

MAXIMILIEN.

Eh ! mademoiselle, l'honnêteté, c'est l'orthographe.

FERNANDE.

Peu de gens la mettent comme vous.

MAXIMILIEN.

Vous êtes bien sceptique pour votre âge.

FERNANDE, baissant les yeux.

Vous me l'avez déjà dit... deux fois.

MAXIMILIEN.

Oh ! mademoiselle, je ne voulais pas faire allusion... je n'entendais pas... pardon !...

FERNANDE, après un silence.

Il ne faut pas me juger comme une autre, monsieur. Mon enfance n'a pas été couvée par une mère ; elle a grandi seule avec le sentiment de l'abandon et l'instinct sauvage. A l'époque où l'enfant commence à s'appuyer sur le père, une étrangère survint entre le mien et moi, je compris que mon protecteur se livrait, et je le sentis menacé... dans quoi ? je n'en savais rien ; mais ma tendresse jalouse devint une clairvoyance.. Vous aviez raison de me plaindre, monsieur; j'ai vécu dans une souffrance au-dessus de mon âge, une souffrance d'homme et non de jeune fille. Il s'est livré dans ma tête des combats

qui ont, pour ainsi dire, changé le sexe de mon esprit. A la place des délicatesses féminines, il s'est développé en moi un sentiment d'honneur viril ; c'est par là seulement que je vaux, et je vous donne une grande preuve de mon estime en vous expliquant mes droits étranges à la vôtre.

MAXIMILIEN.

Dites à mon respect, mademoiselle.

FERNANDE.

Nos routes se sont rencontrées un instant, et vont se séparer probablement pour toujours ; mais je me souviendrai de cette rencontre, et j'espère que vous ne l'oublierez pas.

MAXIMILIEN.

Non, certes... et mes humbles vœux vous suivront dans l'éclat de votre nouvelle existence. Puisse-t-elle tenir ce que vous vous en promettez !

FERNANDE, avec un sourire triste.

Je n'ai pas été gâtée, et ne suis pas bien exigeante.

MAXIMILIEN.

Votre rêve pourtant me semble assez aristocratique.

FERNANDE.

Me croyez vous éprise d'un titre ?

MAXIMILIEN.

Dame ! ce ne peut pas être de la personne qui... Pardon, mademoiselle, je m'oublie... j'abuse du hasard qui m'a jeté si avant dans votre confidence.

FERNANDE, avec effort.

Comment ne comprenez-vous pas, après cette confidence, que la maison paternelle m'est devenue intolérable, et que j'accepte la première main qui s'offre à m'en tirer ?

MAXIMILIEN.

Quoi ! c'est pour cela seulement ?... C'est le bon Dieu qui

m'a mis sur votre chemin ; ne prenez pas de parti désespéré, mademoiselle ; les choses ne sont pas aussi graves que vous le supposez. Je sais positivement, je sais par le marquis d'Auberive que les torts de votre belle-mère ne sont que des enfantillages romanesques.

FERNANDE.

Plût au ciel ! mais...

MAXIMILIEN.

Mais quoi ? qu'avez-vous surpris ? Des lettres, des aveux ? c'est possible ; mais je vous certifie que c'est tout.

FERNANDE.

Et que pourrait-elle davantage ?

MAXIMILIEN, la regarde avec étonnement, et, après un silence, s'inclinant, très-bas.

C'est vrai.

FERNANDE.

Vous voyez bien que j'ai encore plus raison que vous de partir. Et je suis reconnaissante à M. d'Outreville de m'emmener. — Je les entends qui rentrent ; reprenons chacun notre chemin. Adieu, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

MAXIMILIEN, seul.

O chasteté ! (Il reste un instant immobile, tourné vers la porte par où Fernande est sortie ; puis il va à son bureau, s'assied, trempe sa plum dans l'encrier.) Tiens ! je suis bête ! ma besogne est finie. (Se levant.) M. Maréchal n'a plus besoin de moi jusqu'à ce soir ; je suis libre. (Il prend son chapeau.) Que vais-je faire de ma journée ? C'est singulier comme je m'ennuie ! Bah ! je vais me promener sur les boulevards. (Il s'assied.) Dieu ! que je m'ennuie !

SCÈNE XVI.

MAXIMILIEN, GIBOYER.

GIBOYER.

Bonjour, l'enfant.

MAXIMILIEN.

Toi, mon vieil ami? Ah! que tu viens à propos! Que fais-tu aujourd'hui? J'ai congé, allons à Viroflay.

GIBOYER.

Le 15 janvier!

MAXIMILIEN.

Tiens, c'est vrai.

GIBOYER.

Tu bourgeonnes trop tôt. Calme ces ébullitions printanières et écoute-moi de tes deux oreilles. — Maximilien, nous sommes riches.

MAXIMILIEN, avec joie.

Riches?

GIBOYER.

Je viens de faire un héritage d'un parent que je ne connaissais pas.

MAXIMILIEN.

Un héritage?

GIBOYER.

Douze mille livres de rente.

MAXIMILIEN, tristement.

Voilà tout?

GIBOYER.

Comment voilà tout? Monsieur tutoie des millionnaires?

MAXIMILIEN.

Non, mais tu avais l'air d'annoncer le Pactole.

GIBOYER.

Je le croyais. . Mille francs par mois me paraissaient assez mythologiques.

MAXIMILIEN.

Ce n'est pas la richesse, mon pauvre ami.

GIBOYER.

En tout cas, c'est l'indépendance. Tu n'es plus fait pour être au service de personne, l'enfant. Donne ta démission à M. Maréchal.

MAXIMILIEN.

Elle est donnée.

GIBOYER.

Bah!

MAXIMILIEN.

Je n'ai pas attendu tes millions pour m'ennuyer d'être chez les autres.

GIBOYER.

Tout est pour le mieux! Tu vas reprendre ton tour du monde.

MAXIMILIEN.

Quitter Paris?

GIBOYER.

Qui t'y retient?

MAXIMILIEN.

Mais... toi.

GIBOYER.

Tu te figureras que je suis toujours à Lyon. Ce n'est pas pour mon plaisir que je me sépare de toi. Quand on veut que le vin de Bordeaux vieillisse vite, on l'expédie sur mer. C'est une dépense d'argent, mais une économie de temps. Dans un an, j'aurai du Maximilien retour des Indes.

MAXIMILIEN.

Tu veux m'expédier aux Indes?

GIBOYER.

Pas tout à fait; en Amérique.

MAXIMILIEN.

Pourquoi faire?

GIBOYER.

Tiens, parbleu! pour y étudier la démocratie.

MAXIMILIEN.

Merci!... C'est trop loin.

GIBOYER.

C'est plus loin que Viroflay; mais tu adorais les voyages.

MAXIMILIEN.

Il paraît que je ne les aime plus.

GIBOYER.

Ah!... qu'aimes-tu donc?

MAXIMILIEN.

J'aime... Mais que n'y vas-tu toi-même, en Amérique, pour te guérir une bonne fois de tes chimères?

GIBOYER.

Mes chimères?... Ne sont-elles plus les tiennes? Voilà du nouveau! Qu'est-ce qu'il y a là-dessous?

MAXIMILIEN, avec impatience.

Rien. Que veux-tu qu'il y ait?

GIBOYER, le prenant par le bras.

Regarde-moi donc en face!

MAXIMILIEN, se dégageant vivement.

Eh! laisse-moi!... N'est-on pas maître de croire autre chose que ce que tu enseignes? (Il remonte la scène.)

GIBOYER.

Ah!... Et peut-on savoir ce que tu crois?

MAXIMILIEN.

Je crois que la seule base solide dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral, c'est la foi, la!

GIBOYER.

Tu es légitimiste à présent?

MAXIMILIEN.

On n'est pas légitimiste pour ça.

GIBOYER.

Ne jouons pas sur les mots. Je ne connais qu'une façon d'introduire la foi dans le domaine de la politique, c'est de professer que tout pouvoir vient de Dieu, et par conséquent ne doit de comptes qu'à Dieu. C'est une opinion considérable, je ne dis pas le contraire; mais, quand on la professe, à quelque parti qu'on croie appartenir, on est légitimiste.

MAXIMILIEN.

Eh bien, mettons que je le suis.

GIBOYER.

Tu l'es?

MAXIMILIEN.

Pourquoi pas?

GIBOYER.

Ma vie se déroberait sous moi pour la seconde fois? (Allant à Maximilien.) Qui t'a volé à moi, cruel enfant? Par où m'échappes-tu? Qui t'a perverti? Il y a une femme là-dessous! Les femmes seules font de ces conversions-là! Tu n'es pas légitimiste, tu es amoureux!

MAXIMILIEN.

Moi!

GIBOYER.

Il y a ici quelque sirène qui s'est amusée à te catéchiser.

MAXIMILIEN, passant à gauche.

Madame Maréchal, une sirène! Mon seul catéchisme est un discours de son mari que j'ai médité en le copiant.

GIBOYER.

Le discours de Maréchal! Un ramas de sophismes et de vieilles déclamations!

MAXIMILIEN.

Qu'en sais-tu?

GIBOYER.

Parbleu! c'est moi qui l'ai fait!

MAXIMILIEN.

Toi?

GIBOYER, après une hésitation.

Eh bien, oui, moi! Par conséquent, tu vois ce qu'en vaut l'aune.

MAXIMILIEN.

Ah! tu fais ce métier-là? C'était avant ton héritage, sans doute?

GIBOYER.

Méprise-moi, marche sur moi, je ne compte plus; mais rends-moi la droiture de ton esprit, qui est le fondement de mon édifice, ma réhabilitation à mes propres yeux, ma résurrection! J'ai déshonoré en ma personne un soldat de la vérité, je ne suis plus digne de la servir; mais je lui dois un remplaçant, et je me suis promis que ce serait toi. Ne déserte pas, mon cher enfant!

MAXIMILIEN.

Ta vérité n'est plus la mienne! Celle que je reconnais et que je veux servir, c'est celle qui t'a dicté ton discours. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne t'ait pas désabusé toi-même de tes utopies.

GIBOYER.

Ah! la pire des utopies est celle qui veut faire rebrousser chemin à l'humanité.

MAXIMILIEN.

Quand elle s'est trompée de route!

GIBOYER.

Les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les arrêter.

MAXIMILIEN.

Des phrases !

GIBOYER.

Des faits !... Demande à la Restauration.

MAXIMILIEN.

En somme, vous n'avez rien à mettre à la place de ce que vous avez détruit.

GIBOYER.

Nous n'avons rien? Et où as-tu vu dans l'histoire qu'une société en ait remplacé une autre, sans apporter au monde un dogme supérieur? — L'antiquité n'admettait l'égalité ni devant la loi humaine ni devant la loi divine; le moyen âge l'a proclamée au ciel, 89 l'a proclamée sur la terre.

MAXIMILIEN, *passant à droite.*

Tu as raison; là, es-tu content?

GIBOYER, *le suivant.*

Ne fuis pas la discussion, mon enfant; j'ai tant besoin de te persuader! Ce n'est pas une opinion que je défends, c'est ma vie!

MAXIMILIEN.

Ta vie! — Voyons, est-ce qu'il y a une société possible sans hiérarchie?

GIBOYER.

Non, cent fois non.

MAXIMILIEN.

Alors que fais-tu de l'égalité?

GIBOYER.

Ah!... la confusion des langues!... L'égalité n'est pas un niveau.

MAXIMILIEN.

Quoi donc alors ?

GIBOYER.

Ce grand mot ne peut avoir qu'un sens, le même ici-bas que là-haut : à chacun selon ses œuvres ! Est-ce là, je te le demande, un principe incompatible avec une hiérarchie ?

MAXIMILIEN.

Il est inapplicable.

GIBOYER.

Il est appliqué... en partie du moins, et on peut déjà juger de sa solidité. L'administration, la magistrature, l'armée, pour ne pas parler du clergé, ne sont-elles pas de véritables hiérarchies du mérite ? Eh bien, ont-elles bougé depuis soixante ans ? Nos révolutions ont-elles songé à y porter la main ? Elles sont tellement solides, qu'elles ont soutenu tout le reste. Et c'est ce problème à moitié résolu qu'on ose proclamer insoluble ? Au lieu d'achever l'édifice dans ses parties provisoires, on le déclare atteint et convaincu de caducité, et on aime mieux se confier à des ruines ? Et ceux qui font cela se disent ennemis des utopies ? — J'ai écrit là-dessus un livre que je te ferai lire.

MAXIMILIEN.

Non.

GIBOYER.

Non ?

MAXIMILIEN.

A quoi bon ? S'il ne me convainc pas, c'est du temps perdu.

GIBOYER.

Mais s'il doit te convaincre ?

MAXIMILIEN.

Qui te dit que je veuille être convaincu ?

GIBOYER.

Il y a une autre femme ici que madame Maréchal!

MAXIMILIEN.

Tu es fou! Il n'y a ici qu'une héritière.

GIBOYER.

Ah! tout s'explique!

MAXIMILIEN, indigné.

Si j'étais tenté de l'aimer, je me mépriserais, car je ne veux rien vendre de moi, ni mon cœur, ni ma plume.

GIBOYER.

Ni ta plume?... Ingrat! quand c'est pour toi seul

MAXIMILIEN.

Pour moi? De quel droit me rends-tu des services déshonorés? Qui t'a dit que je ne préférais pas la misère? Est-ce là ce que tu appelles ton héritage? Tu peux le garder, je n'y toucherai pas! (Giboyer tombe dans un fauteuil, le visage dans ses mains.) Pardon, mon vieil ami, tu n'as pas su ce que tu faisais.

GIBOYER.

J'ai su que je me dévouais à toi, qu'il fallait sauver ta jeunesse des épreuves où la mienne avait succombé, et j'ai léché la boue sur ton chemin; mais ce n'était pas à toi de me le reprocher. Va! ma plume n'est pas la première chose que je vends pour toi... j'avais déjà vendu ma liberté!

MAXIMILIEN.

Ta liberté?

GIBOYER.

Pendant deux ans, pour payer ta pension au collége, j'ai fait les mois de prison d'un journal à tant par an... Mais qu'importe! je suis un chenapan, et tu ne veux rien de moi. Ah!

Dieu me frappe trop rudement! Je ne suis pourtant pas un méchant homme. Il y a de tristes destinées. Ce sont des devoirs trop lourds qui m'ont perdu. J'ai commencé pour mon père... j'ai fini...

MAXIMILIEN, fléchissant le genou.

Pour ton fils! (Giboyer l'attire violemment dans ses bras.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon chez la baronne. Deux portes ouvertes au fond, donnant sur un second salon où l'on voit quelques personnes âgées jouant au whist ou causant ; une porte latérale, ouverte aussi, donnant sur un salon d'attente, par où on arrive du dehors. Une table à thé, au fond ; un canapé à droite, oblique ; un fauteuil et une chaise à gauche ; un canapé au mur ; un fauteuil auprès de la table, à gauche, au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FERNANDE, sortant du grand salon.

LA BARONNE

Vous le voyez, mademoiselle, je ne mentais pas en disant que mon salon n'est pas gai.

FERNANDE.

Il est très-intéressant, madame ; vous avez une réunion de célébrités de tous les régimes.

LA BARONNE.

Réunion... dites union ! Mais ces célébrités ne composent pas un bouquet de la première fraîcheur, je l'avoue. Aussi suis-je résolue à le raviver par l'introduction de quelques jeunes femmes bien pensantes, et j'en attends ce soir même deux ou trois aussi courageuses que vous.

FERNANDE.

Courage facile, madame.

6.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de Vrillière. (Le vicomte va saluer la baronne, qui lui donne la main.)

LA BARONNE.

Votre mère va mieux, puisque vous voilà?

LE VICOMTE.

Tout à fait rétablie, grâce au ciel!

LA BARONNE.

Allez donc bien vite rassurer cette bonne madame de la Vieuxtour. Il n'y a pas un instant qu'elle me demandait des nouvelles.

LE VICOMTE.

Excellente femme! (Il salue et entre dans le salon du fond.)

LA BARONNE.

Ce quadragénaire est le baby de notre cénacle... Le besoin de quelques jeunes gens se fait aussi sentir; mais c'est bien délicat : je ne veux pas l'ombre de la coquetterie chez moi. Je crains bien d'en être réduite à de petits messieurs sans conséquence, comme le secrétaire de votre père, par exemple.

FERNANDE.

Vous n'avez pas eu la main heureuse pour votre coup d'essai. M. Gérard n'est rien moins qu'un petit monsieur sans conséquence; c'est, au contraire, un homme du premier mérite, à ce qu'on dit du moins.

LA BARONNE.

Je ne conteste pas; j'entendais sans conséquence auprès des femmes. Une femme d'un certain monde ne peut pas faire attention à un homme de rien, n'est-il pas vrai?

FERNANDE.

Vous allez me trouver bien plébéienne, madame, de croire qu'un homme d'honneur n'est pas un homme de rien.

LA BARONNE, à part.

Est-ce assez clair ? (Haut.) Par un homme de rien, j'entends un homme sans naissance. Au surplus, M. Gérard est charmant; il a une distinction naturelle bien rare, même chez nous. S'il entrait dans un salon en même temps que tel gentilhomme, a les entendre annoncer tous les deux, c'est assurément à lui qu'on appliquerait le grand nom. Il n'est évidemment pas fait pour être secrétaire.

FERNANDE.

Aussi ne l'est-il plus.

LA BARONNE.

Ah ! depuis quand ?

FERNANDE.

Depuis hier.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le chevalier de Germoise. (Le chevalier va saluer la baronne, qui lui tend la main.)

LA BARONNE.

Vous arrivez des derniers.

LE CHEVALIER.

Heureux que vous le remarquiez, madame !

LA BARONNE.

M. d'Auberive commençait à s'impatienter.

LE CHEVALIER.

Son boston n'aime pas à attendre. Je vais m'offrir à ses coups... (Il salue et entre dans le salon.)

LA BARONNE.

Et pourquoi n'est-il plus secrétaire ?

FERNANDE.

Pour la raison que vous disiez : il n'est pas fait pour l'être.

LA BARONNE, à part.

Elle baisse les yeux. (Haut.) Je ne sais pourquoi je m'intéresse à lui. A-t-il une autre position ?

FERNANDE.

Non, madame, pas que je sache; et vous seriez bien bonne, puisqu'il vous intéresse, de vous employer en sa faveur. Vous êtes toute-puissante.

LA BARONNE.

C'est beaucoup dire; mais j'aurai du malheur si je ne réussis pas à vous être agréable.

FERNANDE.

Ah! je vous en serai bien reconnaissante, madame.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Couturier de la Haute-Sarthe.

LA BARONNE.

Pardon! voici un grand personnage à qui j'ai deux mots à dire... (Reconduisant Fernande.) Et puis, si je vous confisque ainsi à mon profit, je me brouillerai avec M. d'Outreville.

FERNANDE.

Croyez-vous?

LA BARONNE, arrivée au fond.

Je m'occuperai de ce pauvre jeune homme.

FERNANDE.

Merci! (Elles se serrent la main. Fernande rentre dans le salon.)

LA BARONNE, à part.

Et d'une! — Maintenant coupons court à la gloire de M. Maréchal.

SCÈNE II.

M. COUTURIER, LA BARONNE.

LA BARONNE, à M. Couturier.

Comment se porte Votre Seigneurie?

M. COUTURIER.

Et Votre Grâce?

LA BARONNE.

Un peu abasourdie.

M. COUTURIER.

Et de quoi ? (Ils s'asseyent à gauche sur un fauteuil et une chaise.)

LA BARONNE.

De la chose la plus étrange, la plus merveilleuse, la plus surprenante, la plus... Voir madame de Sévigné pour le reste de la litanie. Je vous la donne en dix, je vous la donne en cent.

M. COUTURIER.

Donnez-la-moi en un.

LA BARONNE.

J'ai eu cette après-midi la visite de ce pauvre M. d'Aigremont.

M. COUTURIER.

Pourquoi ce pauvre ? Est-ce qu'il est malade ?

LA BARONNE.

Pis que cela ! vous allez voir ! L'entretien est venu naturellement sur la politique, sur notre plan de campagne, sur Maréchal, sur le discours.

M. COUTURIER.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Ne regrette-t-il pas qu'on ne l'en ait pas chargé lui-même !

M. COUTURIER.

Lui, un protestant ? Il est fou.

LA BARONNE.

Il l'est, je me le suis dit tout de suite. C'est d'autant plus inquiétant qu'il raisonne sa folie.

M. COUTURIER

Comment cela ?

LA BARONNE.

Il dit que les dissidences religieuses, comme les dissidences politiques, doivent s'effacer devant l'ennemi commun, que toutes les Églises doivent se donner la main pour combattre la Révolution, qu'un protestant plaidant notre cause aurait plus de poids, que ce serait un grand exemple, que... Je ne sais plus, moi ! des extravagances !

M. COUTURIER.

Permettez ! .. tout cela n'est pas si extravagant, madame; c'est, au contraire, d'une profondeur, d'une portée de vues qui m'étonne chez M. d'Aigremont.

LA BARONNE, *naïvement.*

Vrai ?

M. COUTURIER.

Cette idée-là n'est pas de lui, il faut qu'on la lui ait suggérée. Je m'étonne qu'un esprit aussi élevé que le vôtre n'en ait pas été frappé comme moi !

LA BARONNE.

Je ne suis qu'une femme et je m'humilie devant votre haute raison.

M. COUTURIER.

Notre discours prononcé par un protestant, ce serait déjà un premier triomphe !

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu !

M. COUTURIER.

Pourquoi cette exclamation ?

LA BARONNE.

J'espère que vous n'allez pas le retirer à mon pauvre Maréchal ?

M. COUTURIER.

Non, sans doute; mais il se prononcera plus d'un discours sur la question,

LA BARONNE, vivement.

Donnez les autres à qui vous voudrez; c'est le premier qui porte coup. L'attache du grelot est l'opération capitale.

M. COUTURIER.

C'est vrai.

LA BARONNE.

N'est-ce pas?...

M. COUTURIER.

Tellement vrai, que toute autre considération pâlit devant celle-là.

LA BARONNE.

Qu'entendez-vous?...

M. COUTURIER.

Chère baronne, au nom de notre cause, je vous supplie d'abandonner votre protégé.

LA BARONNE.

Hélas! vous me prenez par où je suis sans défense. Je ne sais rien refuser au nom que vous invoquez. Mais y a-t-il vraiment un intérêt assez transcendant pour que nous nous décidions à affliger cet excellent homme? C'est horriblement dur, mon ami.

M. COUTURIER, se levant.

Quelle faute de n'avoir pas songé plus tôt à d'Aigremont! Mais aussi comment supposer qu'il accepterait? Nous voilà engagés avec Maréchal maintenant.

LA BARONNE, se levant.

C'est notre créature, de plus, et, à ce titre, il a bien quelques droits sur nous.

M. COUTURIER, finement.

Pardon, le contraire serait plus juste.

LA BARONNE.

J'ai donc fait encore une maladresse!... Pauvre Maréchal! Je sais bien ce qu'on pourrait lui dire : on pourrait lui

faire comprendre que ce n'est pas une question de personnes; que vous-même, à sa place, vous n'hésiteriez pas à vous effacer devant l'intérêt général.

M. COUTURIER.

Et là où je n'hésiterais pas, il serait plaisant que M. Maréchal hésitât, vous me l'avouerez.

LA BARONNE.

C'est égal, je ne saurais vous dire combien cette espèce d'exécution m'est pénible; mais enfin mon amitié pour Maréchal est obligée de se rendre à vos arguments.

M. COUTURIER.

Je n'attendais pas moins de votre patriotisme.

LA BARONNE.

Tous les membres du comité ne seront pas aussi désintéressés que moi, je vous en avertis. Vous trouverez de la résistance chez M. d'Auberive.

M. COUTURIER.

Oui, il est fort attaché à Maréchal.

LA BARONNE.

D'autant plus qu'il fait épouser mademoiselle Fernande à un sien cousin que vous verrez ici.

M. COUTURIER.

Vraiment! Ce fils des preux consent à croiser sa race avec nous?

LA BARONNE.

Il conjecture probablement que la petite personne a du sang bleu dans les veines... Mais cela ne nous regarde pas. Vous comprenez quel prix il attache à colorer la mésalliance par une quasi-noblesse de position.

M. COUTURIER.

Merci du renseignement. Je vais de ce pas recueillir toutes les autres adhésions; elles forceront la sienne.

LA BARONNE, regardant à gauche.

Madame Maréchal! Mon Dieu! que tout cela est douloureux!

M. COUTURIER.

Préparez-la doucement; moi, je vais faire mon devoir, comme je l'ai toujours fait, sans hésitation et sans faiblesse.

LA BARONNE.

Ame antique! (M. Couturier sort par une des portes du fond. Madame Maréchal entre par l'autre.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, MADAME MARÉCHAL.

LA BARONNE, à part.

Et de deux!... A l'autre maintenant! (Haut.) Vous ne songez pas à la retraite, j'espère?

MADAME MARÉCHAL.

Pardonnez-moi, je suis fatiguée. Il n'a pas fallu moins que le plaisir de venir chez vous, pour me décider à sortir ce soir. Je ne sais pas ce qu'est devenu M. Maréchal.

LA BARONNE.

Il a été chercher un peu de solitude dans la bibliothèque, respectons ses méditations. J'ai justement un renseignement confidentiel à vous demander. (L'amenant au canapé.) Vous m'accorderez bien cinq minutes de votre fatigue, ma chère amie? (Elles s'asseyent.)

MADAME MARÉCHAL.

Vous me la feriez oublier, chère baronne.

LA BARONNE.

Pourquoi M. Gérard quitte-t-il votre mari?

MADAME MARÉCHAL.

C'est un jeune homme très-fier à qui toute dépendance est insupportable.

LA BARONNE.

Oui, c'est le motif officiel ; mais je vous demande, moi, le motif vrai. J'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir sur le compte de ce jeune homme avant de m'employer pour lui.

MADAME MARÉCHAL.

Protégeons-le, chère baronne, il en est digne! C'est le cœur le plus délicat, le plus loyal, le plus sûr qu'on puisse imaginer.

LA BARONNE.

Vous me charmez. Je ne sais pas... mais je craignais que ce ne fût un intrigant. J'aime mieux croire à la sincérité de son amour.

MADAME MARÉCHAL, baissant les yeux.

Son amour! Pour qui?

LA BARONNE.

Mais... pour Fernande.

MADAME MARÉCHAL, vivement.

Pour Fernande! Pauvre garçon! Il est à mille lieues d'y penser.

LA BARONNE.

En vérité? Êtes-vous bien sûre?

MADAME MARÉCHAL, inquiète.

Mais qui vous fait croire?...

LA BARONNE.

Oh! mon Dieu, rien; n'en parlons plus; je me serai trompée.

MADAME MARÉCHAL.

Une femme de votre tact ne se trompe pas sans de fortes apparences. Qu'avez-vous cru remarquer?

LA BARONNE.

Que vous dirai-je? Je m'étais sottement imaginée que le mariage de Fernande n'était pas étranger au départ du jeune

homme. Parlait-il de vous quitter avant la demande d'Outreville?

MADAME MARÉCHAL, frappée.

Non... et c'est le jour même qu'il a donné sa démission... Mais non, il n'a appris le mariage que ce matin.

LA BARONNE.

Vous voyez bien! Et à moins de supposer que Fernande ne le lui ait annoncé hier, ce qui est impossible...

MADAME MARÉCHAL, très-émue.

Pourquoi impossible?

LA BARONNE.

Dame! il faudrait admettre que ce garçon ne lui est pas indifférent, ce que je ne veux pas croire. — Ce n'est pas l'embarras; elle vient de me le recommander avec une chaleur un peu surprenante de la part d'une personne ordinairement si mesurée.

MADAME MARÉCHAL.

Vraiment?

LA BARONNE.

C'est une petite tête résolue.

MADAME MARÉCHAL.

Je la connais! Et ce Gérard... M'aurait-on jouée à ce point?

LA BARONNE.

Ne nous hâtons pas pourtant...

MADAME MARÉCHAL.

Mille détails me reviennent à présent : l'air offensé de ce monsieur, l'attitude suppliante de Fernande... Elle cherchait à être seule avec lui... (Se tournant vers le salon.) Et, tenez, regardez-les causer tous les deux! Ont-ils assez oublié qu'ils ne sont pas seuls?... Ce niais d'Outreville qui ne s'aperçoit de rien!

LA BARONNE.

Je n'en jurerais pas... Il les observe d'un air inquiet,

comme s'ils étaient en train de le dérober. — Hum! tout cela pourrait mal finir : le mariage n'est pas encore fait, prenez garde!

MADAME MARÉCHAL.

Vous me consternez!

LA BARONNE.

Vous n'avez pas de temps à perdre, si vous tenez à l'alliance du comte. Je ne peux pas croire à la duplicité de Fernande : elle est entraînée à son insu : rappelez-la à elle-même, en lui faisant brusquement mesurer l'abîme qui la sépare de ce garçon.

MADAME MARÉCHAL.

Oui, mais le moyen?

LA BARONNE.

Remettez publiquement le petit bonhomme à sa place.

MADAME MARÉCHAL.

A quelle occasion?

LA BARONNE.

L'occasion? Mais ici, ce soir même, on peut la trouver... Nous la chercherons. Un amour humilié ne dure pas longtemps.

MADAME MARÉCHAL.

Vous avez raison; merci, chère baronne! Fernande sera sauvée... (à part) et moi, je serai vengée! (Haut, apercevant Maximilien qui sort du salon.) Voici ce petit fourbe; rentrons... Je ne serais pas maîtresse de moi.

LA BARONNE.

Oui, n'ayons pas l'air de conspirer. (Elles sortent par le fond, à gauche, tandis que Maximilien entre par le fond, à droite.)

SCÈNE IV.

MAXIMILIEN, seul.

Je ne voulais pas venir... pourquoi suis-je venu? Oh! qu'elle est belle! Quelle âme adorable! Je me sens envahi par un

amour insensé, et je ne m'appartiens déjà plus assez pour me défendre! — Eh bien, pourquoi lutter contre moi-même? pourquoi me cramponner à ma raison qui m'échappe? Livrons-nous plutôt aux enivrements de l'abîme! Le sort en est jeté! Je l'aime! je l'aime! je l'aime! — Ah! la bonne résolution! que c'est amusant d'être au monde! Je reprends intérêt à toutes choses...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Boyergi!

MAXIMILIEN, sur la porte du salon.

Même à voir le successeur de Déodat!

SCÈNE V.

GIBOYER, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN.

Toi!

GIBOYER, à part, avec un geste de colère.

Va te promener!

MAXIMILIEN.

C'est toi qui signes Boyergi?

GIBOYER, durement.

Comment es-tu là?

MAXIMILIEN.

Tu veux donc continuer cet horrible métier? Pauvre père!

GIBOYER.

D'abord, tu m'as promis d'oublier que je suis ton père!

MAXIMILIEN.

Je t'ai promis de ne pas le dire; mais de l'oublier!... T'ai-je promis d'être un ingrat?

GIBOYER.

Ah!... Je ne te demande qu'une preuve de reconnaissance,

c'est de me laisser achever mon œuvre. Je n'ai pas besoin de ton respect.

MAXIMILIEN.

Mais j'ai besoin de te respecter, moi! Quelle lutte impie veux-tu établir entre ma tendresse et mon honneur! Lequel des deux souhaites-tu qui emporte l'autre?

GIBOYER, assis sur le canapé.

Je ne peux pourtant pas te laisser user par la misère!

MAXIMILIEN.

Penses-tu que j'accepterai encore tes bienfaits, sachant ce qu'ils te coûtent? Ne m'as-tu pas mis en état de gagner ma vie et la tienne? Avons-nous tant de besoins, toi et moi? Nous connaissons la pauvreté; reprenons-en gaiement le chemin, bras dessus bras dessous. Ne sera-ce pas charmant de vivre tous deux de notre travail dans une mansarde?

GIBOYER.

Charmant pour moi, oui!

MAXIMILIEN.

Et pour moi donc! Je sais qui tu es maintenant. Je suis fier de toi : j'ai lu ton livre!

GIBOYER.

T'a-t-il convaincu?

MAXIMILIEN.

Certes! (Lui mettant la main sur le front.) Et je ne veux plus que tu avilisses le grand esprit qu'il y a là. — Mon vieil ami, comme tu dois souffrir à vilipender tes belles idées dans ce journal d'écrevisses! Quitte-le, je t'en supplie! (Souriant.) Je te l'ordonne! J'ai bien aussi quelques droits sur toi peut-être? Tu as assez léché la boue sur mon chemin, comme tu dis; essuie-toi la bouche pour m'embrasser. (Il l'embrasse sur la joue.)

GIBOYER.

Brave enfant!

MAXIMILIEN.

Tu m'obéiras?

GIBOYER.

Il le faut bien. N'es-tu pas mon maître?

MAXIMILIEN.

Tout me réussit aujourd'hui. Vive le bon Dieu!

GIBOYER.

Tout! Quoi donc encore?

MAXIMILIEN.

Rien.

GIBOYER.

Tu as des secrets pour ton vieux camarade

MAXIMILIEN.

Nous écrirons ta démission en rentrant chez toi, et je la porterai demain de bonne heure, pour que MM. les membres du comité aient un pied de nez à leur réveil. Quelle joie de leur souffler leur boxeur! Tu ne te doutes pas de ce qu'on entend ici. C'est une vraie conspiration contre nos idées.

GIBOYER.

Tout simplement. La grande chouannerie des salons, avec ramifications dans les salles à manger et les boudoirs.

MAXIMILIEN.

Tu plaisantes: mais ne t'y fie pas! Ce parti-là s'appelle légion.

GIBOYER.

Légion de colonels sans régiment, état-major sans troupes. Ils prennent pour leur armée les curieux qui les regardent caracoler; ils passent des revues de spectateurs; mais, le jour d'une levée sérieuse, ils battraient le rappel dans le désert.

MAXIMILIEN.

A ce compte, ils ne sont pas bien redoutables.

GIBOYER.

Ils le sont beaucoup pour les gouvernements qu'ils soutiennent. Ces gaillards-là ne savent verser que les voitures qu'ils conduisent, mais qu'ils les versent bien! (Deux domestiques apportent le thé.)

MAXIMILIEN, regardant vers le salon.

Chut !... on vient !... Le marquis d'Auberive ! Avec qui est-il ?

GIBOYER.

Avec l'éminent Couturier de la Haute-Sarthe... Un libéral repenti !

MAXIMILIEN.

Ils ont l'air de s'adorer.

GIBOYER.

Je crois bien! Tous frères et amis! — Tiens, je m'étais amusé à lâcher dans mon article de ce matin quelques brocards contre ce même Couturier; le marquis a biffé le passage en me disant ce mot simple et profond : « Pas encore! »

MAXIMILIEN.

Eh bien, le marquis ne te biffera plus rien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MARQUIS, M. COUTURIER, puis successivement LA BARONNE ET FERNANDE, LE CHEVALIER DE GERMOISE ET UNE DAME, MADAME MARÉCHAL, LE VICOMTE DE VRILLIÈRE ET MADAME DE LA VIEUXTOUR.

LE MARQUIS, à M. Couturier, sur le devant de la scène, à gauche.

Puisque le comité est unanime pour M. d'Aigremont, je n'ai qu'à m'incliner devant sa décision, si pénible qu'elle me soit.

M. COUTURIER.

Il ne l'a prise qu'à son corps défendant, monsieur le mar-

quis, et devant un intérêt majeur que vous reconnaissez vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas non, mon cher; mais j'aimerais qu'un autre se chargeât de porter le coup à ce pauvre Maréchal.

M. COUTURIER.

Nous pensions qu'il lui serait moins dur de votre main; mais, s'il vous en coûtait trop, je m'en chargerais.

LE MARQUIS.

Je vous remercie. (Il s'assied à gauche. — M. Couturier se perd dans les groupes.)

LE CHEVALIER, à une dame.

Ce petit Gérard est vraiment mieux que le comte d'Outreville; mais est-ce bien sûr que mademoiselle Fernande ait une préférence pour le secrétaire? La baronne en a une peur qui ressemble à une certitude... (Il conduit la dame à un fauteuil.)

MADAME MARÉCHAL, assise sur le canapé, au comte qui lui apporte du thé.

Bouillant, s'il vous plaît; je l'aime bouillant.

MADAME DE LA VIEUXTOUR, derrière le canapé, au vicomte de Vrillière.

Pauvre dame! elle aime tout ce qui brûle les doigts.

LE VICOMTE DE VRILLIÈRE.

Ma foi! ces ambitions bourgeoises méritent bien d'être un peu échaudées.

MADAME DE LA VIEUXTOUR.

Après cela, la baronne se trompe peut-être.

LE VICOMTE DE VRILLIÈRE.

Hum! le jeune homme est charmant.

MADAME DE LA VIEUXTOUR.

Pas autant qu'un titre de comtesse. (Pendant ce dialogue, elle est remontée au milieu de la scène, et s'adressant à toute l'assistance.) Le père

Vernier a été admirable ce matin. — Y étiez-vous, monsieur de Vrillière?

LE VICOMTE DE VRILLIÈRE.

Je n'ai pas pu entrer.

GIBOYER, à part.

On refusait du monde.

MADAME DE LA VIEUXTOUR.

Vous avez perdu. Il a eu sur la charité des pensées si touchantes, si nouvelles!

GIBOYER, à part.

A-t-il dit qu'il ne faut pas la faire?

MADAME MARÉCHAL.

J'ai été bien choquée de la toilette de madame Dervieux. L'avez-vous remarquée?

LA BARONNE.

Non.

MADAME MARÉCHAL.

Figurez-vous qu'elle avait une robe de satin chamois avec des ornements de velours cerise tout autour, le par-dessus pareil, garni d'hermine, un chapeau de tulle blanc bouillonné, couvert de petites plumes cerise. — On vient à l'église pour se recueillir, et non pour se montrer, n'est-il pas vrai?

LE MARQUIS, de l'autre bout de la scène.

Et je vois avec plaisir, madame, que vous étiez recueillie.

MADAME MARÉCHAL.

Sans doute; j'avais une robe carmélite.

MADAME DE LA VIEUXTOUR.

Qui vous seyait à ravir.

LA BARONNE, allant à Giboyer, derrière le canapé.

Vous ne prenez pas de thé, monsieur?

GIBOYER.

Mille grâces, madame, je le crains.

LA BARONNE, à l'oreille de madame Maréchal, lui montrant de l'autre côté Maximilien qui cause debout avec Fernande assise

C'est le moment. (Elle remonte vers le fond.)

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur Gérard!... débarrassez-moi de ma tasse.

LE COMTE, se précipitant pour la prendre sur un signe de la baronne.

Madame... (Maximilien, qui s'est avancé sur l'interpellation de madame Maréchal, s'arrête en voyant le mouvement du comte.)

MADAME MARÉCHAL.

Laissez, monsieur le comte... ce jeune homme est là.

FERNANDE, à part.

C'est trop fort. (Elle se lève et va vivement à la table du fond. Gérard fait un pas en arrière.)

GIBOYER, à part.

On le sonne!

MADAME MARÉCHAL, tendant toujours sa tasse.

Monsieur Gérard?

FERNANDE, de la table.

Monsieur Gérard! voulez-vous me permettre de vous servir?

MAXIMILIEN.

Mademoiselle, j'ai déjà refusé.

FERNANDE, allant à lui avec une tasse de thé.

Vous ne refuserez pas de ma main. (Maximilien s'incline et prend la tasse. — Étonnement général. Grand silence.)

GIBOYER, à part.

Voilà son secret! — Ça jette un froid. (A madame Maréchal.) Comme cette tasse vous embarrasse! A défaut du neveu, souffrez, madame, que l'oncle soit votre valet. (Il prend la tasse des mains de madame Maréchal stupéfaite et la reporte à la table.)

LA BARONNE, à madame Maréchal.

Pauvre amie! qui pouvait prévoir?...

MADAME MARÉCHAL.

Et son père qui n'est pas là! (Elles rentrent dans le salon; les invités les suivent peu à peu.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE COMTE D'OUTREVILLE.

LE COMTE.

Eh bien, mon cousin, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Je dis que Fernande a délicatement réparé une impertinence de sa belle-mère, voilà tout.

LE COMTE.

Voilà tout? Mais elle aime ce jeune homme, monsieur, elle l'aime!

LE MARQUIS.

Vous êtes fou!

LE COMTE.

C'est possible; mais je vous déclare que je renonce à ce mariage-là.

LE MARQUIS.

Vous renoncez?...

LE COMTE.

Bourgeoise et compromise, c'est trop!

LE MARQUIS.

Très-compromise, en effet, si vous rompez; car cette rupture donnerait une signification grave à un incident insignifiant par lui-même.

LE COMTE.

J'en suis bien fâché; mais...

LE MARQUIS.

Considérez, monsieur, que Fernande est ma pupille, pour ainsi dire ma fille; que c'est moi qui ai arrangé ce mariage, et qu'ainsi je suis en quelque sorte responsable des suites.

LE COMTE.

Pas tant que moi, mon cousin; par conséquent, vous trouverez bon que je sois juge de la question.

LE MARQUIS.

Ainsi, vous refusez d'épouser?

LE COMTE.

Oui!

LE MARQUIS.

C'est bien, monsieur! vous m'en rendrez raison.

LE COMTE.

Me battre... avec mon second père!

LE MARQUIS.

Je vous déshérite pour vous mettre à votre aise.

LE COMTE.

Mais vos cheveux blancs, monsieur...

LE MARQUIS.

Ne vous occupez pas de ça : je suis de première force à l'épée.

LE COMTE.

Pourtant, si elle aime ce jeune homme?

LE MARQUIS.

Quand elle l'aimerait, ce que je nie, c'est un vaillant cœur chez qui rien ne prévaudra sur la foi jurée. Allons nous asseoir à ses côtés pour la protéger par notre présence contre les charitables insinuations de toutes ces dévotes. Soyez chevalier français une fois dans votre vie.

MARÉCHAL, entrant.

Ah! marquis!

LE MARQUIS, au comte.

Allez sans moi, monsieur; je vous rejoins. (Le comte sort.)

SCÈNE VIII.

MARÉCHAL, LE MARQUIS.

MARÉCHAL.

Que vous disait le comte? Est-ce que l'étourderie de ma fille?... Car ce n'est qu'une étourderie.

LE MARQUIS.

Nous en sommes convaincus, le comte et moi.

MARÉCHAL.

Ah! je respire!... Ma femme m'avait mis la mort dans l'âme. Ainsi le mariage tient toujours?

LE MARQUIS.

Plus que jamais; car il est devenu indispensable à Fernande. Vous comprenez qu'une rupture, après cette sotte échauffourée, la compromettrait sans ressource!

MARÉCHAL.

C'est vrai!

LE MARQUIS.

Par conséquent, s'il survenait un événement qui rendît votre position plus difficile envers votre gendre, ce ne serait pas une raison pour revenir à vos répugnances contre une alliance aristocratique.

MARÉCHAL.

Sans doute: mais quel événement?...

LE MARQUIS.

Si, pour une cause ou une autre, vous perdiez momentanément la supériorité morale que vous donne votre rôle politique...

MARÉCHAL.

Mais comment pourrais-je la perdre?

LE MARQUIS.

Monsieur... de la Haute-Sarthe a quelque chose à vous dire.

MARÉCHAL.

Quoi? Vous me faites trembler.

LE MARQUIS.

Il vous le dira.

MARÉCHAL.

Au nom du ciel, marquis, expliquez-vous. J'ai du courage.

LE MARQUIS.

Eh bien, le comité a décidé... malgré moi, mon pauvre ami!... mais j'étais seul de mon bord.

MARÉCHAL.

Qu'a-t-il décidé?

LE MARQUIS.

Qu'on vous retirait le discours.

MARÉCHAL.

Mais c'est une infamie! mais je le sais par cœur!

LE MARQUIS.

Hélas! il faut l'oublier!

MARÉCHAL.

Jamais! En quoi ai-je mérité cet affront?

LE MARQUIS.

On est désolé de vous le faire, on vous en demande pardon; mais l'intérêt de la cause passe avant tout. On a trouvé un protestant de bonne volonté.

MARÉCHAL.

Un protestant? Mais c'est absurde! Mon discours n'aura plus le sens commun.

LE MARQUIS, voyant entrer Giboyer.

Tenez, mon cher, voici l'auteur de votre discours.

MARÉCHAL.

M. de Boyergi?

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qu'il en pense. Moi, je vais chaperonner votre fille. (Il sort.)

SCÈNE IX.

GIBOYER, MARÉCHAL.

MARÉCHAL.

Qu'en pensez-vous, monsieur de Boyergi?

GIBOYER.

De quoi, monsieur?

MARÉCHAL.

Du choix qu'on fait d'un protestant pour débiter mon... votre... le discours?

GIBOYER.

Ces messieurs le regardent comme un hommage éclatant rendu à la vérité; moi, je pense qu'il fournira un bel exorde à la réponse. (D'un ton oratoire.) Eh quoi! messieurs, c'est un protestant que vous venez d'entendre? Mais, s'il est sincère, la première chose qu'il ait à faire en sortant d'ici, c'est d'abjurer!

MARÉCHAL.

C'est vrai! Je vous demande un peu qu'est-ce que c'est qu'un protestant qui ne proteste pas?

GIBOYER.

Ce que c'est, messieurs? C'est le plus grave symptôme d'indifférence religieuse qu'ait encore donné notre époque! Vous êtes plus avant que nous-mêmes dans la religion philosophique.

Le choix de votre orateur est un aveu : le moyen âge est mort, et c'est vous qui posez la dernière pierre de son tombeau. Que parlez-vous de le ressusciter ?

MARÉCHAL.

Bravo ! bravo ! je donnerais cent mille francs de ma poche pour qu'on jetât cela au nez de l'intrigant qui m'a supplanté.

GIBOYER.

Le fait est que ces messieurs se sont cruellement joués de vous !

MARÉCHAL.

C'est une indignité !

GIBOYER.

Une mystification. Ils vous traitent comme un Cassandre.

MARÉCHAL.

Je leur ferai voir si j'en suis un.

GIBOYER.

Ils vous couvrent d'un ridicule à n'oser plus vous montrer.

MARÉCHAL.

Ils ne le porteront pas en paradis.

GIBOYER.

Malheureusement, vous ne pouvez rien contre eux.

MARÉCHAL.

On ne sait pas !

GIBOYER, à demi-voix.

Il y aurait bien une belle vengeance à tirer.

MARÉCHAL.

Laquelle ?

GIBOYER.

Ce serait de répondre.

MARÉCHAL.

Moi?

GIBOYER.

De les foudroyer.

MARÉCHAL.

Ah! si je le pouvais!

GIBOYER.

Il ne vous manque qu'un foudre... On peut vous le procurer.

MARÉCHAL.

Qui? vous?

GIBOYER.

Non, je ne suis pas de force. Je ne connais qu'un homme capable de rétorquer mon discours; c'est mon neveu.

MARÉCHAL.

Le petit Gérard?

GIBOYER.

Lui-même.

MARÉCHAL.

Mais il le trouvait sans réplique?

GIBOYER.

Il a réfléchi depuis et il me l'a démoli à moi pièce par pièce. Vous le dirai-je? Il a si bien retourné mes idées, que j'abandonne le parti et vais donner demain ma démission de rédacteur en chef.

MARÉCHAL.

Bah! Maximilien vous a converti à ce point? Mais alors il me ferait un discours...

GIBOYER, *faisant claquer un baiser sur ses doigts.*

Oh!

MARÉCHAL.

Il lui suffirait d'une nuit pour cela?

GIBOYER.

Facilement.

MARÉCHAL.

Et je pourrais lire demain ?

GIBOYER.

Quelle surprise pour ces messieurs?

MARÉCHAL.

Votre neveu est-il discret ?

GIBOYER.

Comme moi-même.

MARÉCHAL.

Qu'il ne parle de rien! ni à ma femme, ni à ma fille, ni à personne! et qu'il m'apporte son manuscrit demain matin.

GIBOYER.

C'est convenu.

MARÉCHAL.

Quelle revanche ! (Il entre dans le salon par la porte de droite.)

GIBOYER.

Voilà une recrue dont la démocratie ne sera pas fière... Mais, bah! il faut avant tout tâcher d'assurer le bonheur de Maximilien.

SCÈNE X.

GIBOYER, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN, sortant du salon par la porte de gauche.

Viens-tu ?

GIBOYER.

Tu as l'air d'un homme ivre.

MAXIMILIEN.

Je le suis.

GIBOYER.

Pour te dégriser, tu vas passer la nuit à écrire la réfutation du discours de Maréchal. Je te fournirai l'exorde.

MAXIMILIEN.

A quel propos ?

GIBOYER.

J'ai un député à qui il ne manque que la parole.

MAXIMILIEN.

Ce n'est pas moi qui la lui donnerai. Je me soucie bien de la politique à présent !

GIBOYER.

Quoi ! tu ne détestes pas ces opinions devant lesquelles le mérite et l'honneur sont une dot insuffisante ?

MAXIMILIEN.

C'est vrai.

GIBOYER.

Ces opinions qui te séparent de Fernande ?

MAXIMILIEN.

Je les exècre !

GIBOYER.

Tu ne te sens pas monter la rage au cœur devant ce stupide obstacle ?

MAXIMILIEN.

Oui !

GIBOYER.

Tu n'éprouves pas le besoin de te ruer dessus et de le mordre ?

MAXIMILIEN.

Tu as raison ! Dussé-je m'y briser les dents, je les imprimerai dans la pierre ! Jetons au destin la protestation du désespoir, la poignée de poussière du vaincu ! Allons !

GIBOYER.

Va prendre ton paletot. (A part.) Moi, je n'en porte jamais... c'est trop chaud ! (Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MARÉCHAL, assise au milieu de la scène et brodant; FERNANDE, allant et venant en silence.

MADAME MARÉCHAL.

Vous êtes bien agitée, mademoiselle.

FERNANDE.

Et vous bien calme, madame.

MADAME MARÉCHAL.

Je n'ai pas de raison de ne pas l'être.

FERNANDE.

Quand peut-être en ce moment mon père est à la tribune!

MADAME MARÉCHAL.

Ah! c'est là ce qui vous occupe?

FERNANDE.

Et quoi donc, madame? J'admire votre tranquillité.

MADAME MARÉCHAL.

Le discours de votre père est magnifique, et je suis sûre que ce sera un triomphe.

FERNANDE.

Ah! je n'en demande pas tant.

MADAME MARÉCHAL.

Je le crois; il arbore un drapeau qui n'est pas le vôtre.

FERNANDE.

Je n'ai pas de drapeau, madame; je ne me mêle pas de politique.

MADAME MARÉCHAL.

Vous m'étonnez : je vous aurais crue républicaine au fond du cœur.

FERNANDE.

Pourquoi?

MADAME MARÉCHAL.

C'est une opinion qui rapproche les distances.

FERNANDE.

Je ne vous comprends pas.

MADAME MARÉCHAL.

Vous faites encore l'ingénue après l'éclat d'hier?

FERNANDE.

L'éclat?... Il n'y a que vous, madame, pour interpréter à mal une action si simple. Je suis sûre que tous les gens de cœur m'ont approuvée, à commencer par M. d'Outreville, qui est le plus intéressé dans la question.

MADAME MARÉCHAL.

Si vous croyez l'avoir enchanté par votre petite manifestation!... J'en suis encore à comprendre comment il n'a pas repris sa parole.

FERNANDE.

Si je le soupçonnais d'y avoir songé un instant, c'est moi qui reprendrais la mienne.

MADAME MARÉCHAL.

Vous êtes sévère!

FERNANDE.

Je n'admets pas qu'il doute de ma probité.

UN DOMESTIQUE.

Madame reçoit-elle ?

MADAME MARÉCHAL.

Qui?

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne Pfeffers!

FERNANDE, à part.

Encore?

MADAME MARÉCHAL.

Qu'elle entre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA BARONNE.

MADAME MARÉCHAL, montrant un siége à la baronne.

Savez-vous, chère baronne, que vous nous gâtez?

LA BARONNE, debout.

Hélas! madame, je viens aujourd'hui bien à contre-cœur, chargée d'une mission qui ne vous surprendra certainement pas, mais dont le pénible devoir appartenait plutôt à M. d'Auberive qu'à moi. M. d'Outreville en a jugé autrement, et malgré ma répugnance à me mêler de choses aussi délicates, il a fallu me rendre à ses instances.

MADAME MARÉCHAL.

Il reprend sa parole? (A Fernande.) La! que vous disais-je? Voilà le fruit de vos excentricités! Après la scène d'hier, cette rupture est un désastre pour vous!

LA BARONNE.

N'exagérons pas, madame : la situation de mademoiselle Fernande reste intacte. M. d'Outreville, en vrai gentilhomme, a reculé devant une rupture tant qu'elle pouvait donner lieu à des interprétations fâcheuses pour sa fiancée; mais le discours de M. Maréchal a levé tous ses scrupules.

FERNANDE.

Mon père a parlé?

LA BARONNE.

Oui, mademoiselle... C'est en sortant de la Chambre que M. d'Outreville est accouru chez moi, indigné de cette volte-face inqualifiable.

FERNANDE.

Volte-face!

LA BARONNE.

Comment voulez-vous appeler cela? J'admets que M. Maréchal se soit trouvé froissé, qu'il ait refusé de comprendre les raisons de haute convenance qui ont déterminé le comité à faire choix d'un autre orateur...

MADAME MARÉCHAL.

Un autre orateur! Que voulez-vous dire?

LA BARONNE.

Ne savez-vous pas qu'on lui a retiré le discours pour le donner à M. d'Aigremont?

MADAME MARÉCHAL.

Mais nous sommes bafoués, madame!

FERNANDE.

Vous disiez cependant que mon père a parlé.

LA BARONNE.

Hélas! oui. Il s'est levé après M. d'Aigremont, à la grande surprise de nos amis, et, à leur plus grande indignation, il a lu une réponse furibonde aux nobles paroles qu'on venait d'entendre.

MADAME MARÉCHAL.

Quelle horreur! Nous voilà au ban de l'opinion!

LA BARONNE.

Je le crains, madame. M. d'Outreville a quitté la séance; il est venu chez moi; vous savez le reste.

FERNANDE.

Dites-lui, madame, qu'il n'avait pas besoin de redemander sa parole : mon père la lui a rendue.

LA BARONNE.

Cette réponse est digne de vous, mademoiselle. Adieu, madame. Je prends part, croyez-le bien, à la douleur que vous cause la conduite de M. Maréchal. (A part.) Dans un mois, je porterai d'azur à trois besants d'or. (Entre Maréchal.)

FERNANDE, lui sautant au cou.

Mon père ! (Maréchal salue gracieusement la baronne, qui sort sans le regarder.)

SCÈNE III.

MADAME MARÉCHAL, MARÉCHAL, FERNANDE.

MARÉCHAL, à Fernande.

D'où vient à la baronne cet air de princesse offensée?

MADAME MARÉCHAL.

Vous le demandez?...

MARÉCHAL.

Ah ! vous savez déjà?... Eh bien, tant mieux !

MADAME MARÉCHAL.

Apostat ! (Fernande se met à sa tapisserie.)

MARÉCHAL.

Tout beau, madame Maréchal ! S'il y a eu apostasie de ma part, c'est le jour où j'ai abandonné les principes de mes pères, et non le jour où j'y reviens. Je suis un roturier, moi, un pur roturier, si vous ne le savez pas !

MADAME MARÉCHAL.

Ah ! si j'avais pu en douter...

MARÉCHAL.

Mon nom n'est pas même un nom, c'est un sobriquet ; j'ai

eu parmi mes aïeux un maréchal, pas un maréchal de France, entendez-vous? un maréchal ferrant. Libre à vous d'en rougir; moi, j'en suis fier.

MADAME MARÉCHAL.

Juste ciel! A quoi me suis-je exposée en me mésalliant!

MARÉCHAL.

Laissez-moi donc tranquille avec votre mésalliance! Vous êtes de la Vertpillière comme je suis de Saint-Cloud.

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur!

MARÉCHAL.

Votre nom est Robillard; votre arrière-grand-père était procureur.

MADAME MARÉCHAL.

Monsieur! monsieur! respectez au moins ma famille.

MARÉCHAL.

Eh! madame, elle n'est pas respectable... Je ne vous en estime que plus d'ailleurs; je n'ai pas de préjugés, moi. Je méprise la noblesse; la seule distinction que j'admette entre les hommes, c'est la fortune.

MADAME MARÉCHAL.

Si vous méprisez la noblesse, elle vous le rend bien. M. le comte d'Outreville nous a déjà signifié par la baronne qu'il n'épousait pas la fille d'un démagogue.

MARÉCHAL.

Vraiment? Il ne me fait plus l'honneur d'empocher mes écus, ce gentillâtre râpé? M. le comte d'Argencourt me casse aux gages? Il me destitue de son alliance? Comme ça se trouve! J'allais lui donner ma démission.

MADAME MARÉCHAL.

Ah! monsieur, votre langage s'abaisse avec vos sentiments; vous devenez commun.

MARÉCHAL.

Je parle à la bonne franquette, comme il sied à un homme libre. Loin de moi l'afféterie des cours. (Fredonnant.)

Je suis du peuple ainsi que mes amours...

Soit dit sans vous offenser, mademoiselle Robillard.

MADAME MARÉCHAL.

Vous êtes un révolutionnaire, un cannibale, voilà ce que vous êtes !

MARÉCHAL.

Tenez, vous me faites sourire ! C'est tout l'effet que doivent produire sur la véritable force les emportements de la faiblesse.

MADAME MARÉCHAL.

Je vous cède la place, monsieur.

MARÉCHAL.

Rentrez dans le gynécée ; et tenez-vous-y dorénavant. (Elle sort indignée.)

SCÈNE IV.

MARÉCHAL, FERNANDE.

MARÉCHAL, allant s'asseoir auprès du métier de Fernande

Tu ne me dis rien, fillette ? Est-ce que tu regrettes le d'Outreville ? Est-ce que tu l'aimais ?

FERNANDE.

Non, mon père ; c'était un mariage de convenance.

MARÉCHAL.

Il n'est pas beau, ce monsieur. Je ne sais pas comment j'ai pu songer à donner une belle fille comme toi à ce noble efflanqué. Sois tranquille, les partis ne te manqueront pas avec ta fortune et... la gloire de ton père.

FERNANDE.

Tu as donc eu un grand succès?

MARÉCHAL, modeste.

Énorme, mon enfant! tel qu'on n'en a pas vu depuis dix ans. Ah! ces messieurs du comité doivent se mordre les doigts de m'avoir retiré leur discours! Je l'ai pulvérisé! Tu liras *le Moniteur* demain matin. — Tu n'es pas légitimiste, toi, j'espère?

FERNANDE.

Je ne suis rien; mais je m'étonnais que tu le fusses, car tu n'avais aucune raison de l'être.

MARÉCHAL, se levant.

Je ne l'étais pas au fond... Je m'étais sottement laissé endoctriner par ta belle-mère et ce diable de marquis: j'avais cru à une alliance possible entre l'ancienne aristocratie et la nouvelle; mais le bandeau est tombé de mes yeux.

FERNANDE, lui prenant le bras tendrement.

Quoi qu'il en soit, je suis bien heureuse de ton succès, et bien heureuse surtout que ce soit fini.

MARÉCHAL.

Fini? Ce n'est que le commencement! Tous les orateurs de l'autre parti se sont inscrits pour demain. Ils vont me livrer un rude assaut; mais ils ne savent pas à qui ils ont affaire! Ce sera mon tour après-demain; mes amis comptent sur moi; je ne leur ferai pas défaut.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Boyergi!

MARÉCHAL.

Faites entrer. — Laisse-nous, Fernande. Nous avons à causer. (Il l'embrasse au front; elle sort.)

SCÈNE V.

GIBOYER, MARÉCHAL.

MARÉCHAL.

Eh bien, mon cher Boyergi, vous venez chercher mes remerciments?

GIBOYER.

Je vous apporte mes félicitations.

MARÉCHAL.

Je les accepte, parbleu ! Mais il en revient une bonne part à votre neveu, entendez-vous? Il a admirablement rendu mes idées, beaucoup mieux que je ne l'aurais fait moi-même, je ne me le dissimule pas.

GIBOYER.

Vous êtes trop modeste.

MARÉCHAL.

Non, mon cher, je ne suis que juste. Ce jeune homme ira loin, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez m'en croire; je m'y connais. Je veux me l'attacher et me charger de sa fortune.

GIBOYER.

Je vous remercie beaucoup, mais j'ai d'autres desseins sur lui; je l'emmène en Amérique.

MARÉCHAL.

Vous l'emmenez?

GIBOYER.

Oui; j'ai accepté la direction d'un grand journal à Philadelphie, et j'ai besoin du concours de Maximilien.

MARÉCHAL.

Mais, sapristi ! moi aussi, j'en ai besoin ; j'en ai plus besoin que vous! J'ai une grande position à soutenir, une grande cause à défendre.

GIBOYER.

Vous êtes bien de taille à suffire à la tâche.

MARÉCHAL.

Je n'en sais rien! Ce jeune homme m'est très-utile; je ne m'en défends pas.

GIBOYER.

Utile, soit; mais indispensable, non.

MARÉCHAL.

Pardonnez-moi! Je suis habitué à sa manière de travailler; il est habitué à la mienne; il me complète, c'est mon bras droit, c'est lui qui tient ma plume. Je suis content de son style et n'en veux pas changer. — Et puis je l'aime, ce garçon! Je veux le former sous mes yeux, à mon école. Où trouvera-t-il un apprentissage pareil à celui qu'il ferait chez moi?

GIBOYER.

La question n'est pas là.

MARÉCHAL.

Où est-elle? S'agit-il d'appointements? Vous les fixerez vous-même. Que gagnerait-il en Amérique? Je lui donne le double.

GIBOYER.

Mon Dieu, monsieur...

MARÉCHAL.

Il veut son indépendance? Il l'aura! Personne ne saura qu'il m'appartient... j'aime autant ça! Voyons, si vous lui portez le moindre intérêt, vous devez accepter mes offres. Elles sont belles!

GIBOYER.

Si belles, que je ne puis excuser mon refus qu'en vous disant toute la vérite. J'emmène Maximilien avec moi surtout pour le dépayser, pour l'arracher à un amour sans issue.

MARÉCHAL.

Il est amoureux? Parbleu, le beau malheur! Nous l'avons tous été, et nous voilà!

GIBOYER.

Ce n'est pas une amourette, monsieur; c'est une passion.

MARÉCHAL.

Quoi? Une jeune fille qu'il ne peut pas épouser?

GIBOYER.

Précisément.

MARÉCHAL.

Que le diable emporte les jeunes gens! (A part.) Et ma réponse... après-demain. (Haut.) — Quand partez-vous?

GIBOYER.

Demain soir.

MARÉCHAL.

Donnez-moi au moins huit jours.

GIBOYER.

Pas un seul, monsieur; je suis attendu.

MARÉCHAL.

Sapristi! N'y aurait-il pas moyen d'arranger ce maudit mariage?

GIBOYER.

C'est tellement impossible, que nous ne le désirons même pas.

MARÉCHAL.

La famille a donc des prétentions par-dessus les maisons? Car enfin votre neveu est charmant de sa personne; il a un avenir magnifique, un présent très-acceptable, puisque je lui donne... Oui, j'irai jusqu'à vingt mille francs. Que diable! c'est une position superbe! Qu'est-ce donc qu'il leur faut, à ces imbéciles-là?

GIBOYER.

Si je vous disais le nom de la jeune personne, vous n'insisteriez pas.

MARÉCHAL.

C'est donc une Montmorency ?

GIBOYER.

Mieux que cela monsieur ! Pour en finir d'un mot, c'est mademoiselle Fernande.

MARÉCHAL, très-pincé.

Ma fille ?... Mon secrétaire se permet de lever les yeux sur ma fille ?

GIBOYER.

Non, monsieur, puisqu'il part pour l'Amérique.

MARÉCHAL.

Bon voyage ! Elle n'est pas pour ses beaux yeux, mon cher monsieur.

GIBOYER, s'inclinant comme pour prendre congé.

Je le sais. Puisse-t-elle être heureuse avec M. le comte d'Outreville !

MARÉCHAL.

D'Outreville ? Ah bien, oui !... (Ramenant Giboyer en scène.) Encore une obligation que je vous ai ! Tout est rompu, grâce à l'attitude que vous m'avez fait prendre.

GIBOYER, à part.

Je m'en doutais bien.

MARÉCHAL, arpentant la scène avec agitation.

Ma pauvre enfant ! Un mariage annoncé partout ! la corbeille achetée, les bans publiés ! Comment la marierai-je à présent ? Et tout cela par votre faute, monsieur.

GIBOYER, immobile et froid.

Cette rupture ne vous préoccupait guère, quand je suis arrivé.

MARÉCHAL.

Hélas ! je comptais sur ma gloire pour en réparer l'effet. Ma gloire ! autre crève-cœur ! Vous me livrez sans défense

aux ennemis que vous m'avez faits! Je suis la bête noire d'un parti puissant et rancunier! Les quolibets vont pleuvoir sur mon silence. Je n'ai plus qu'à me retirer de la scène politique, à aller planter mes choux. Le désastre est complet! Le père est encore plus compromis que la fille! (Il s'assied à droite.)

GIBOYER.

Bah! une riche héritière n'est jamais assez compromise pour ne pas trouver un mari.

MARÉCHAL, abattu.

Oui, quelque gandin sans fortune qui la prendra pour son argent et qui la rendra malheureuse.

GIBOYER.

C'est vrai, vous avez raison... je ne songeais pas à ça. Un jeune homme désintéressé qui l'épouserait pour elle-même... c'est l'oiseau rare. Et puis, en supposant que vous mettiez la main dessus, voilà mademoiselle votre fille tirée d'embarras; mais vous, non.

MARÉCHAL.

Parbleu!

GIBOYER.

A moins que votre gendre ne fût de force à remplacer mon neveu auprès de vous; et cela ne se trouve pas non plus dans le pas d'un cheval.

MARÉCHAL.

A qui le dites-vous!

GIBOYER.

D'ailleurs, c'est bien assez d'un homme dans le secret de votre travail.

MARÉCHAL.

C'est déjà trop.

GIBOYER.

Comment sortir de cette impasse?

MARÉCHAL, se frappant le front.

Mais que nous sommes bêtes! Ça va tout seul. (Il va sonner à la cheminée.)

GIBOYER, à part.

Avec un peu d'aide.

MARÉCHAL, à part, redescendant en scène.

Ça me fera le plus grand honneur. D'ailleurs, je ne peux pas faire autrement. (Au domestique qui est entré.) — Priez mademoiselle de venir me parler.

GIBOYER.

Vous avez une idée?

MARÉCHAL.

Ce ne sont jamais les idées qui me manquent, mon cher, c'est le style. Je vais vous étonner.

GIBOYER.

Que méditez-vous donc?

MARÉCHAL.

Ne cherchez pas : vous ne trouveriez jamais. Ils sont rares, les hommes qui conforment leurs actes à leurs paroles; j'en suis un. Je suis tout d'une pièce, moi, carré par la base : ce que je pense, je le dis; ce que je dis, je le fais.

GIBOYER, à part.

C'est étonnant comme je suis roué, quand il ne s'agit pas de moi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FERNANDE.

MARÉCHAL.

Ma fille...

GIBOYER, à part.

La voilà!

MARÉCHAL.

Je te présente M. de Boyergi, oncle de Maximilien. — Sais-tu ce qu'il vient de m'apprendre? Le départ de son neveu pour l'Amérique.

FERNANDE.

Il part? Il ne m'en avait rien dit.

GIBOYER.

C'est une résolution de ce matin, mademoiselle.

FERNANDE.

Ne viendra-t-il pas nous faire ses adieux?

GIBOYER.

Il a très-peu de temps à lui; il m'a chargé de vous présenter ses devoirs.

FERNANDE.

Il nous croit donc bien peu de ses amis? Dites-lui, monsieur, que j'aurais été heureuse de lui serrer la main, et que je lui souhaite tout le bonheur dont il est digne.

MARÉCHAL.

Il s'agit bien de bonheur pour lui! Sais-tu la cause de cette résolution désespérée? Monsieur ne voulait pas me la dire; mais on ne me cache rien, à moi. Ce pauvre jeune homme s'en va pour t'oublier.

FERNANDE.

M'oublier?... (A Giboyer.) Croyez bien, monsieur, que je ne suis coupable d'aucune coquetterie. Le hasard seul a fait naître entre nous une espèce d'intimité que je regrette profondément, puisqu'il devait en sortir pour M. Gérard autre chose que de l'amitié.

MARÉCHAL.

C'est bel et bon, mais le mal est fait. Eh bien, ça me désole. Je fais le plus grand cas de ce jeune homme, moi. C'est un garçon d'un rare mérite et d'une élévation de sentiments plus rare encore.

FERNANDE.

Tu ne lui rends pas plus justice que moi.

MARÉCHAL.

Il est pauvre, tant mieux! Bref, il ne dépend que de toi qu'il soit mon gendre. (A Giboyer.) Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein? (A Fernande.) Eh bien, acceptes-tu?

FERNANDE.

Oui, mon père.

GIBOYER.

Ah! mademoiselle, merci! je cours lui apprendre...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Gérard.

GIBOYER.

Ah! les amoureux!... Il voulait partir sans vous revoir!

MARÉCHAL, bas.

Chut! laissez-moi faire! (Il s'assied sur le fauteuil au milieu de la scène; Fernande debout derrière lui.) — Qu'il entre!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, MAXIMILIEN.

GIBOYER, à Maximilien, qui s'arrête un peu confus en le voyant.

Eh bien, oui, c'est moi.

MAXIMILIEN, à Maréchal.

Je vois, monsieur, que je n'ai plus à vous annoncer mon départ. Je viens prendre congé de vous et de... votre famille.

MARÉCHAL, jouant la sévérité.

Ma famille, monsieur, applaudit d'autant plus à votre résolution, qu'elle en connaît la véritable cause.

MAXIMILIEN, à Giboyer.

Que signifie?...

GIBOYER, joyeux.

J'ai tout avoué.

MAXIMILIEN.

De quel droit livres-tu mon secret?

MARÉCHAL.

Ce n'est pas sa faute : je le lui ai extirpé, si j'ose m'exprimer ainsi. Ah! mon gaillard, vous vous permettez d'aimer ma fille! Vous n'êtes pas gêné.

MAXIMILIEN.

Monsieur...

MARÉCHAL, se levant.

Eh bien, moi... je vous la donne.

MAXIMILIEN.

Ah! monsieur, cette raillerie...

GIBOYER.

Il ne raille pas!

MAXIMILIEN, très-ému.

Quoi! monsieur, vous consentez?... Et vous, mademoiselle.. malgré ma pauvreté?...

MARÉCHAL.

Votre mérite est une fortune.

MAXIMILIEN.

Malgré ma naissance?

GIBOYER, anéanti, à part.

Je l'avais oubliée!

MARÉCHAL.

Qu'est-ce qu'elle a donc de particulier, votre naissance?

MAXIMILIEN.

Ne le savez-vous pas? Je ne porte que le nom de ma mère

MARÉCHAL.

Quoi? comment? Père inconnu!... (A Giboyer.) Et vous n'en disiez rien?

GIBOYER.

Hélas ! je n'y songeais plus !

MARÉCHAL.

Vous n'y songiez plus, saprelotte ! il fallait y songer. Ce n'est pas un détail indifférent. Si je brave les préjugés... je les respecte ! et pour le monde...

GIBOYER.

Pour le monde, mon neveu est un orphelin, et personne ne s'avisera de vérifier son état civil.

MARÉCHAL.

Au fait, c'est vrai. Personne n'ira vérifier... Et puis c'est un énorme avantage d'épouser un orphelin. On n'épouse que son mari, pas de famille !

MAXIMILIEN.

Pardon, monsieur, j'ai mon père.

GIBOYER, *vivement.*

Peu importe ! il n'a aucun droit sur lui, ne l'ayant pas reconnu.

MAXIMILIEN.

S'il n'a pas de droits devant la loi, il en a dans son cœur. Tu m'entends ?

MARÉCHAL, *à Giboyer.*

Qu'est-ce que c'est que ce père ? Comment s'appelle-t-il ?

MAXIMILIEN.

Giboyer.

MARÉCHAL.

Giboyer ? L'auteur des biographies, le pamphlétaire ?

GIBOYER, *courbant la tête.*

Oui.

MARÉCHAL, *à Maximilien.*

Mais, mon cher ami, à un pareil père vous ne devez rien, ni devant Dieu ni devant les hommes. Vous êtes trop heureux qu'il ne vous ait pas empêtré de son nom ..

MAXIMILIEN, *avec éclat.*

C'est pour cela qu'il ne m'a pas reconnu, et non pour se soustraire aux devoirs de la paternité. Il les a accomplis avec une abnégation surhumaine. Il m'a fait litière de son corps et de son âme. Qu'on le juge comme on voudra, je suis sa vertu, et ce n'est pas à moi de le renier! Il ne m'a pas reconnu, mais, moi, je le reconnais; car il s'est légitimé par le dévouement.

GIBOYER, *d'une voix tremblante.*

S'il t'entendait, il serait trop payé! mais laisse-le achever sa tâche! puisqu'il a consacré sa vie à aplanir la tienne, ne lui inflige pas cette douleur, la seule qu'il n'ait jamais prévue, de devenir obstacle lui-même; ne lui refuse pas l'amère volupté du dernier sacrifice. *(A Maréchal, d'une voix ferme.)* Je vous le promets en son nom, monsieur, il disparaîtra, il s'en ira... bien loin.

MAXIMILIEN.

Où il ira, j'irai : c'est mon devoir, c'est ma joie. Je ne le séparerai pas du seul homme qui puisse entourer sa vieillesse de respect et s'agenouiller à son lit de mort.

MARÉCHAL.

Ces sentiments-là vous honorent; mais ils sont absurdes, n'est-il pas vrai, monsieur de Boyergi? *(Il passe au milieu.)*

GIBOYER.

Oui.

MARÉCHAL.

Vous pleurez? Eh! mon Dieu, croyez-vous que, moi-même je ne suis pas ému? Je le suis! Je rends justice à ce brave monsieur Giboyer, et je lui serrerais bien volontiers la main... dans un coin; mais je ne peux en faire ma société, quand le diable y serait. *(Passant à gauche.)* Ne me demandez pas l'impossible.

MAXIMILIEN.

Je ne demande rien, monsieur.

MARÉCHAL, à part.

C'est souvent une manière de tout obtenir; je la connais. (Haut.) Je vous déclare que je suis au bout de mes concessions. Choisissez entre votre père, puisque père il y a... et ma fille.

MAXIMILIEN.

Mais, monsieur, je n'ai pas même le droit de délibérer.

GIBOYER.

Je t'en supplie, ne t'inquiète pas de lui. Tu ne connais pas ces dévouements farouches qui se repaissent d'eux-mêmes. Va, le plus doux compagnon que tu puisses donner à sa vieillesse, c'est la pensée que tu es heureux.

MAXIMILIEN.

Plus il me pardonnerait mon ingratitude, moins je me la pardonnerais, moi! — Non!

GIBOYER, tristement.

N'en parlons plus.

MARÉCHAL, avec humeur.

N'en parlons plus. Allez en Amérique, et grand bien vous fasse! Vous n'aimez pas ma fille, voilà tout.

MAXIMILIEN, tombant dans le fauteuil du milieu avec un sanglot.

Je ne l'aime pas!

MARÉCHAL, de la porte.

Viens, Fernande. (Fernande, qui a suivi toute la scène du fond du théâtre, s'avance lentement vers Maximilien et, lui prenant la tête entre ses mains, lui donne un baiser au front. Puis elle se redresse et regarde son père. Es-tu folle? Me voilà bien maintenant! Vous triomphez, monsieur, vous êtes maître de la situation; il ne vous reste plus qu'à amener M. Giboyer chez moi et qu'à l'installer dans ma robe de chambre.

FERNANDE, à Giboyer

Je serai heureuse. monsieur, que vous m'appeliez votre fille.

MARÉCHAL.

Quoi ! c'est lui ?

FERNANDE.

Tu ne l'avais pas deviné? (Elle tend ses mains à Giboyer, qui les couvre de baisers.)

MARÉCHAL.

Mais alors, il n'y a rien de changé dans une situation... que j'acceptais. Ce que je vous demande, monsieur de Boyergi, c'est de n'y rien changer.

GIBOYER.

Je n'en ai pas envie.

MARÉCHAL, à part.

J'aurai deux secrétaires au lieu d'un.

GIBOYER, à part.

C'est égal, je partirai pour l'Amérique après le mariage.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le marquis d'Auberive.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

MARÉCHAL.

Arrivez, monsieur le marquis, et soyez le premier à apprendre le mariage de votre pupille.

LE MARQUIS, regardant Gérard et Fernande.

Avec M. Gérard ? Je m'y oppose.

MARÉCHAL.

Oh! oh! vous vous y opposez! Et de quel droit? Je suis le père de ma fille, peut-être ?

LE MARQUIS.

C'est vrai; mais savez-vous qui est monsieur?

FERNANDE.

Je l'aime!

LE MARQUIS, à part.

Patatras!... Non! (Haut.) Ventre-saint-gris! je m'étais habitué à l'idée que vous épouseriez quelqu'un des miens, ma chère Fernande, et, à mon âge, on ne change plus ses habitudes. — Jeune homme, vous êtes orphelin... par destination du père de famille; je n'ai pas d'enfants; je vous ai donné les soins requis par le Code : je vous adopte.

MARÉCHAL.

Hein?

GIBOYER.

Je vous remercie du fond du cœur, monsieur le marquis.

MAXIMILIEN.

Moi aussi, je vous remercie bien; mais je ne suis pas accoutumé à avoir beaucoup de pères; j'en ai trouvé un bon, et je m'y tiens.

LE MARQUIS.

Prenez garde! C'est de la grandeur d'âme aux dépens de Fernande.

FERNANDE.

Cette noblesse-là me suffit.

LE MARQUIS, à Maréchal.

Il me semble qu'on pourrait vous consulter un peu.

MARÉCHAL.

Ce ne serait que convenable, et j'avoue que je serais en-

chanté que mon gendre... Ah! mais non! ah! mais non! je suis démocrate.

GIBOYER, à part.

C'est qu'il le croit!

LE MARQUIS.

Allons, puisque vous perdez tous l'esprit... (A part.) J'adopterai mon petit-fils!

FIN

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

GABRIELLE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 13 décembre 1849.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18.

L'Aventurière, comédie en quatre actes, en vers.
Un Beau Mariage, comédie en cinq actes, en prose.
Ceinture dorée, comédie en trois actes, en prose.
La Chasse au roman, comédie en trois actes, en prose.
La Ciguë, comédie en deux actes, en vers.
La Contagion, comédie en cinq actes, en prose.
Diane, drame en cinq actes, en vers.
Les Effrontés, comédie en cinq actes, en prose.
Le Fils de Giboyer, comédie en cinq actes, en prose.
Gabrielle, comédie en cinq actes, en vers.
Le Gendre de M. Poirier, com. en quatre actes, en prose.
L'Habit vert, proverbe en un acte, en prose.
L'Homme de bien, comédie en trois actes, en vers.
La Jeunesse, comédie en cinq actes, en vers.
Les Lionnes pauvres, comédie en cinq actes, en prose.
Lions et Renards, comédie en cinq actes, en prose.
Maître Guérin, comédie en cinq actes, en prose.
Le Mariage d'Olympe, comédie en trois actes, en prose.
Les Méprises de l'Amour, comédie en cinq actes, en vers.
Paul Forestier, comédie en quatre actes, en vers.
Philiberte, comédie en trois actes, en vers.
La Pierre de touche, comédie en cinq actes, en prose.
Le Post-Scriptum, comédie en un acte.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

GABRIELLE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

Guillaume Victor

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

PERSONNAGES

JULIEN CHABRIÈRE.	MM.	RÉGNIER.
TAMPONET.		SAMSON.
STÉPHANE DARIAU.		MAILLART.
GABRIELLE, femme de Julien.	Mmes	NATHALIE.
ADRIENNE, femme de Tamponet.		ALLAN-DESPRÉAUX.
CAMILLE, fille de Julien et de Gabrielle (6 ans).		CÉLINE MONTALANT.

La scène est à Lucienne, de nos jours.

GABRIELLE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée donnant sur un jardin. Porte au fond, et portes latérales au second plan. Une console au premier plan, à droite; une cheminée avec une glace sans tain, au premier plan à gauche; une table ronde sur le devant, à droite; un canapé sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, travaillant à droite, GABRIELLE, assise sur le canapé, tenant à la main un livre qu'elle ne lit pas.

JULIEN.

Article dix-neuf cent... Où diable est donc mon code?

Il cherche parmi ses papiers.

Me voilà bien! mon code est perdu... c'est commode!
Je n'ai qu'à me croiser les bras jusqu'à ce soir!

GABRIELLE.

Que cherchez-vous?

JULIEN.

Mon code.

GABRIELLE, indiquant la console.

Il est dans ce tiroir

JULIEN.

C'est donc un parti pris dont tu ne peux démordre,

De me déranger tout pour y mettre de l'ordre?
Ma mère avait aussi cette démangeaison,
De serrer mes effets lorsque j'étais garçon;
Et je n'ai pu jamais obtenir de sa grâce
Qu'elle laissât un peu mon pêle-mêle en place.

GABRIELLE.

N'apportez pas ici vos vilains livres gras,
Et chez vous, je vous jure, on n'y touchera pas.

JULIEN, *se levant.*

Ceci, ma chère enfant, prête à la parabole.
e livre gras fait honte à ton salon frivole;
on meuble est peu flatté de frayer avec lui,
Et le reléguerait volontiers à l'étui.
Regarde-le pourtant ce livre qu'on rudoie:
C'est parce qu'il est gras que ton meuble est de soie.

GABRIELLE, *se levant.*

Le sens de l'apologue?

JULIEN.

Il est un peu lointain.
Je suis sentencieux comme un Turc, ce matin!

Il l'embrasse.

Embrasse-moi, ma chère. A tout prendre le livre
Est encor trop heureux s'il peut te faire vivre.

GABRIELLE.

Est-ce un reproche?

JULIEN.

Non. — Sans doute je voudrais
Te voir prendre une part à tous mes intérêts,
T'inquiéter un peu comment vont mes affaires,
Et si pour ton bonheur mes efforts sont prospères; —

Mais ce n'est pas ta faute, et le mal n'est pas grand,
En somme, que cela te soit indifférent.

GABRIELLE.

Mais avouez qu'aussi vous ne m'en parlez guères.

JULIEN.

Que veux-tu? je t'ai vue à ces détails vulgaires
Bâiller de si bon cœur, que j'ai fait le serment
De ne t'induire plus en pareil bâillement.

GABRIELLE.

J'ai toujours eu l'esprit si rempli de paresse!
Mais j'avais tort. Il faut que cela m'intéresse,
Puisque le seul travail que nos faibles cerveaux
Puissent faire ici-bas, est d'aimer vos travaux;
Et que nous ne comptons dans notre vie oisive
Pour tout événement que ce qui vous arrive.
Entretenez-moi donc de tous vos intérêts,
Et si je bâille un peu, j'écoute à cela près.

Elle se rassied.

JULIEN.

Je la saisis au vol cette bonne pensée!
Elle va sur-le-champ être récompensée.

Il s'assied près d'elle.

Sache que nous marchons, que nos roulons plutôt
Sur le rude chemin de fortune au grand trot:
J'ai quinze mille francs chez Lassusse; dix mille
Chez Blanche, hypothéqués sur sa maison de ville;
Ma réputation prend un rapide essor;
Un ministre — et celui de la justice encor!
Sur le seul bruit que fait ma petite éloquence,
D'un gros procès qu'il a m'a donné la défense;

Et cela met un homme en posture au Palais,
Tu comprends.

GABRIELLE.

Oui, très-bien.

JULIEN.

Mes gains ne sont pas laids,
Je fais, bon an mal an, vingt mille francs; je gage
Que j'en vais faire trente et même davantage.
Or, nous en dépensons douze mille environ,
N'est-ce pas?

GABRIELLE.

Oui.

JULIEN.

Mettons quinze pour compte rond:
C'est au bout de dix ans, en bonne arithmétique,
Cinquante mille écus pour notre fille unique...
Mais, ma foi! si tout va de si belle façon,
Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon;
Car je n'ai pas compté l'intérêt de la rente
Qui se capitalise, et que chaque an augmente.
Tu me suis?

GABRIELLE, distraite.

Oui, très-bien.

JULIEN.

Au bout de nos dix ans
Nous aurons de côté deux cent dix mille francs,
Et si... Pantagruel répondit à Panurge:
« Quand le printemps fleurit, il faut que je me purge. »
Je vois que tu comprends mes calculs.

GABRIELLE.

Oui, très-bien.

JULIEN.

Merci ! Nous reprendrons plus tard cet entretien.

Il se lève et se dirige vers son travail.

C'est plaisir de causer avec sa ménagère...

Se retournant vers sa femme.

On vous aime pourtant, pauvre tête légère !

Il s'assied à sa table et travaille.

GABRIELLE, *à part.*

Hélas ! il croit m'aimer... Quelle dérision !
Quand il ne va songeant qu'à son ambition !
Il m'aime ! il dit qu'il m'aime ! — O nature immortelle,
Pénétrantes senteurs de la feuille nouvelle !
Tranquillité des champs au soleil prosternés !
Est-ce là cet amour dont vous m'entretenez ?
Heureuse... s'il en est une entre mes compagnes,
Celle qui peut marcher à travers les campagnes,
Appuyant tout son cœur sur un bras bien-aimé,
Selon le rêve ardent qu'elle s'était formé !
Nous partirions le soir, à cette heure sereine
Où l'ombre et le silence ont apaisé la plaine ;
Nous irions... Quel bonheur ! moi pendue à son bras,
Lui sur mon pas plus lent ralentissant son pas,
Et tous deux regardant tomber la nuit immense
Nous nous enivrerions d'amour et de silence !

JULIEN.

Gabrielle !

GABRIELLE.

Plaît-il ?

JULIEN, *la prenant dans ses bras.*

Hors chez nous, où voit-on
Chemise de mari n'avoir pas un bouton ?

GABRIELLE.

Ah ! — Mettez une épingle.

JULIEN.

Il faut que je te gronde.
Ton linge est dans l'état le plus piteux du monde.

GABRIELLE.

Bien. — Je ferai venir une femme demain.

JULIEN, à part.

Ma mère m'aurait tout rapiécé de sa main.

SCÈNE II.

JULIEN, CAMILLE, GABRIELLE.

CAMILLE.

Maman, la blanchisseuse est là.

GABRIELLE.

Dis à ta bonne
De recevoir le linge.

JULIEN.

Eh ! reçois-le en personne,
Que diable ! Daigne au moins gouverner ta maison !
Ce n'est pas exiger beaucoup de ta raison.

Dès le premier mot de Julien, Camille est allée s'asseoir sur le canapé.

GABRIELLE.

Bien. J'y vais.

JULIEN.

A propos, notre tante Adrienne

Ne passe-t-elle pas ce dimanche à Lucienne?
Veille aux provisions, car l'oncle Tamponet,
Malgré sa poésie, est gourmand et gourmet.
Fais-lui faire, tu sais, ce machin au fromage...

GABRIELLE.

Ne vous mêlez donc pas des choses du ménage.

JULIEN.

J'imite l'empereur.

GABRIELLE.

En quoi, mon pauvre ami?

JULIEN.

Je fais la faction du soldat endormi.

Gabrielle baisse la tête et sort; Camille la suit.

SCÈNE III.

JULIEN, CAMILLE.

JULIEN.

Camille, où t'en vas-tu si vite?

CAMILLE.

Petit père,
Je vais dans le jardin jouer avec la terre.

JULIEN.

As-tu fait ta lecture?

CAMILLE.

Oui... C'est-à-dire, non!
C'est dimanche aujourd'hui.

JULIEN.

Respect au droit canon.
Mais on peut embrasser son père le dimanche?

CAMILLE.

Oh ! oui.

Elle court à lui et l'embrasse sur les deux joues.

JULIEN, la prenant dans ses bras.

Te voilà belle avec ta robe blanche !

CAMILLE.

C'est ma bonne qui m'a coiffée, et pas maman,
Parce qu'elle lisait dans un livre.

JULIEN, à part.

Un roman !

CAMILLE.

Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire?

JULIEN.

Ma foi, je serais bien en peine de le dire,
Car elle a constamment ouvert devant les yeux
Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poëte ait jamais tiré de sa cervelle...
Un enfant rose et blanc qui grandit autour d'elle !
— Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal.
Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure,
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture !
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement;
Et la seule chimère à laquelle je tienne.
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne,
O cher trésor ! — Elle est si belle, qu'on rirait
Si j'osais avouer qu'elle est tout mon portrait !
— M'aimes-tu bien au moins?

CAMILLE.

Oui, bien! bien!

JULIEN.

Va, cher ange,
Ton père t'aime aussi diablement en échange!

SCÈNE IV.

GABRIELLE, JULIEN, CAMILLE.

Julien, en voyant sa femme, pose vivement sa fille par terre.

GABRIELLE.

Vous pleurez?

JULIEN.

Moi! non pas.

GABRIELLE.

Ce n'est pas un affront;
Tu pleures.

JULIEN.

C'est que j'ai dans l'œil un moucheron.

GABRIELLE.

Et pourquoi rougis-tu de ta bonté, pauvre homme?
Nous ne sommes pas gens de Sparte ni de Rome
Pour faire à la nature un si farouche accueil.

JULIEN.

Mais j'ai tout bonnement une mouche dans l'œil,
Te dis-je. Si c'était faiblesse paternelle,

A Camille.

Je l'avoûrais. — Allez jouer, mademoiselle.

Camille sort.

SCÈNE V.

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE.

Ces larmes m'auraient plu sortant de votre cœur.
Certes, voilà matière à votre esprit moqueur ;
Mais dussiez-vous encor me trouver romanesque,
Sortant de votre cœur ces pleurs me gagnaient presque.

JULIEN.

A part.

Alors j'avoue... Ah ! bah ! c'est trop tard maintenant.

Haut.

Ce procédé de mouche est fort impertinent.

SCÈNE VI.

GABRIELLE, ADRIENNE, TAMPONET, JULIEN.

TAMPONET.

C'est nous !

ADRIENNE.

Bonjour, Julien.

TAMPONET.

Et bonjour, Gabrielle.

GABRIELLE.

Chère petite tante !

ADRIENNE.

Embrasse-moi, ma belle

JULIEN.

Mon oncle, vous plaît-il nous embrasser aussi ?
Je suis prêt.

TAMPONET.

Non, merci, mon cher neveu.

JULIEN.

Merci !

TAMPONET.

Parbleu ! vous habitez un beau coin de la terre,
Mes amis ! Ces coteaux boisés, cette rivière,
Cet aqueduc géant découpant l'horizon,
Ces prés verts, ce ciel bleu, cette blanche maison,
Ces lointains vaporeux, pleins d'ombre et de mystère...
Ah ! je n'étais pas né pour me faire notaire.

JULIEN.

Eh ! qui diable ici-bas est né pour son métier,
Mon cher oncle, excepté toutefois le rentier ?

TAMPONET.

J'avais, j'ai des instincts de peintre et de poëte.
J'aurais dû manier la lyre ou la palette !
Figurez-vous, mon cher, qu'au seul aspect des cieux
Il me vient quelquefois des larmes dans les yeux !
Et voulez-vous savoir une de mes idées ?
Les étoiles des nuits longuement regardées
Me semblent le séjour d'où les âmes des morts
Contemplent tristement la terre où gît le corps.

JULIEN. [1]

« L'idée est poétique.

1. Les vers marqués de guillemets peuvent être supprimés à la représentation.

TAMPONET.

« Elle n'est pas commune.
« Tenez, une autre encore : je disais que la lune
« Est au soleil — en tant que reflet au rayon —
« Ce que la rêverie est à la passion. »
Est-ce ingénieux?

JULIEN.

Oui!... mais votre fantaisie
Plus que pour la peinture est pour la poésie?

TAMPONET.

Pas du tout, mon ami! j'adore les tableaux,
Et j'ose me flatter d'en avoir d'assez beaux.
Hier, justement, j'ai fait une rencontre unique;
J'ai payé trente francs une toile authentique...
Devinez de qui?

GABRIELLE.

Non.

TAMPONET.

De Pierre Cabassol.

GABRIELLE.

Se peut-il?

TAMPONET.

C'est signé.

JULIEN.

Trente francs! c'est un vol.

TAMPONET.

Oui, c'est si bon marché qu'à peine osais-je y croire.
Mais c'est de mon Lehmann surtout que je fais gloire!

ADRIENNE.

Pas signé celui-là.

TAMPONET.

Par malheur! il vaudrait
Quatre ou cinq mille francs, ce qui m'arrangerait.

JULIEN.

Moins fortuné que vous, moi, pour toute peinture,
Je n'ai qu'un Meissonier, mais avec signature.

TAMPONET.

On estime beaucoup ce peintre; quant à moi,
Je ne fais pas grand cas de ses tableaux.

JULIEN.

Pourquoi?

TAMPONET.

C'est à peine de quoi porter un bout de cadre;
Et franchement, encor qu'on ne soit pas un ladre,
Il est dur de payer très-cher, comme excellents,
De tout petits tableaux qui ne sont pas meublants.

ADRIENNE, bas à Gabrielle.

Détourne le propos.

GABRIELLE.

Pour parler d'autre chose,
Mon oncle, comment va mademoiselle Rose?

TAMPONET.

Ma pupille? son mal est à peu près guéri;
Mais pour finir la cure il lui faut un mari.

JULIEN.

Doux mal dont le remède à trouver est facile,
Quand on apporte en dot ce qu'a votre pupille.

TAMPONET.

Oui, trois cent mille francs sont un joli denier

A trouver sous les fleurs dans le fond du panier;
Mais l'argent ne fait pas le bonheur.

JULIEN.

Non, il l'aide.

ADRIENNE.

Surtout s'il ne vient pas avec femme trop laide.

GABRIELLE.

Vous restez à coucher, j'espère?

TAMPONET.

Assurément;
Je n'ai jamais compris la campagne autrement.
Quand sur terre le soir descend tranquille et triste,
La nature assoupie appartient à l'artiste.

JULIEN.

O poëte! — Venez faire un tour de jardin.

TAMPONET.

Volontiers; j'ai besoin de m'aiguiser la faim.

Julien et Tamponet sortent.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, ADRIENNE.

GABRIELLE.

Quel homme!

ADRIENNE.

N'est-ce pas? Eh bien! ma pauvre amie,
Sur ses désagréments je me suis endormie :
L'habitude me berce, et j'ai presque oublié
Qu'avec lui mon destin est digne de pitié.

Je me suis résignée à toutes ses manies;
Je ne me roidis plus contre ses tyrannies,
Et finirais, je crois, par trouver cet époux
Un époux accompli, s'il n'était pas jaloux.

GABRIELLE.

Il l'est encore?

ADRIENNE.

Hélas! tous les jours davantage :
Cette fureur ne fait que croître avec mon âge.
Julien est-il jaloux?

GABRIELLE.

Oh non! — Pauvre Julien!
Ce n'est pas un mortel à s'émouvoir de rien :
Il a l'âme logée en trop paisible assiette
Pour qu'un brimborion comme moi l'inquiète.
Pourvu que son métier lui rende de l'argent,
Il a pour tout le reste un dédain indulgent,
Et ne s'informe pas si je me trouve heureuse,
Ni, quand j'ai les yeux creux, quel ennui me les creuse.

ADRIENNE.

Quel ennui! — Pauvre femme, as-tu donc des ennuis?

GABRIELLE.

J'en ai. — Si tu savais dans quel vide je suis,
Dans quel désœuvrement et quelle solitude!
Tout me manque à la fois, tout, jusqu'à l'habitude,
Ce triste bonheur fait de paresse et d'oubli
Où j'ai cru quelque temps mon cœur enseveli.
Ah! pourquoi sommes-nous venus à la campagne!
C'est le réveil des cieux et des champs qui me gagne;
C'est le tiède printemps, c'est la verte saison

Qui m'ont mis cette séve au cœur, — ou ce poison!
Je sens dans ma poitrine une fureur de vivre,
Une rébellion qui m'effraie et m'enivre;
Je voudrais... je ne sais, hélas! ce que je veux;
Mais rien de ce que j'ai ne satisfait mes vœux.
Le détail journalier de ma maison m'écœure;
La lecture ne peut me distraire : je pleure,
Et j'éprouve un dégoût dont rien ne me défend,
Pas même — et j'en rougis — pas même mon enfant!

ADRIENNE.

C'est que tu n'aimes plus ton mari.

GABRIELLE.

Moi, ma tante!

ADRIENNE.

Si tu l'aimais toujours, tu serais plus contente.

GABRIELLE.

Je t'assure...

ADRIENNE.

Voyons, prends-moi pour confesseur;
Ne suis-je pas un peu ta mère, un peu ta sœur?
Tu ne peux pas avoir d'ennui qui ne soit nôtre.
Tu n'aimes plus Julien.

GABRIELLE.

Je n'en aime pas d'autre
Au moins.

ADRIENNE.

Pauvre Julien! Que lui reproches-tu?
Ne te conduit-il pas dans le chemin battu
Et ne te fait-il pas la voiture assez douce
Pour ne sentir jamais ni cahot ni secousse?

GABRIELLE.

Oh! sans doute, il m'assure un train de vie égal
Et me donne en effet tout le bonheur légal...
C'est un homme d'esprit, sans contredit, un homme
Laborieux, loyal, noblement économe;
Il est bon, il me traite avec grande douceur,
Et je serais heureuse à n'être que sa sœur...
Mais que m'importe encor cette paix de ma vie,
Si de quelque tendresse elle n'est pas suivie?
C'est bien sa faute, va, si mon cœur est changé!
Si tu pouvais savoir les mécomptes que j'ai;
Contre quels plats calculs, quelles vérités plates
Mes rêves ont heurté leurs ailes délicates;
En quelle crudité de sentiments bourgeois
Se sont changés les doux entretiens d'autrefois!
Plus de projets à deux, de mutuelle extase!
Sa vie est un damier dont j'occupe une case,
Rien de plus. Je complète un état de maison
Et lui sers seulement à n'être plus garçon.
Est-ce là que devaient aboutir ses promesses
De transports éternels et de saintes tendresses,
Lorsque nous bâtissions un riant avenir
Dont je suis maintenant seule à me souvenir!

ADRIENNE.

N'accuse pas Julien, n'accuse que la vie
De ton illusion si promptement ravie!
Va, c'est notre malheur à toutes d'ignorer
Que de son rêve d'or nul ne peut s'emparer;
Nous n'épuiserions pas en de vaines poursuites
L'humble part de bonheur où nous sommes réduites
Si quelque expérience eût su nous prévenir

Que l'amour nous promet plus qu'il ne peut tenir.
Mais nous croyons en lui ; notre foi nous abuse :
C'est lui qui nous trahit, c'est l'amant qu'on accuse.
On en change, espérant qu'un autre accomplira
L'idéal adoré dont le cœur s'enivra,
Et l'amour, dont on presse encore le mystère,
Nous laisse de nouveau la main pleine de terre.
On reconnaît alors, on reconnaît trop tard,
Qu'on était arrivée au but dès le départ.

GABRIELLE.

Adrienne, n'as-tu que ces tristes paroles
Pour soutenir les cœurs souffrants que tu consoles?
L'amitié de Julien, quoi! tout l'amour est là!
Quoi! je ne peux plus rien rencontrer au delà,
Et dois désespérer sur ce premier déboire!
Non! je ne te crois pas, je ne veux pas te croire!
Une vitre ternie a pu ternir le jour,
Mais je crois au soleil et je crois à l'amour!

ADRIENNE.

Vraiment tu me fais peur. — Tais-toi! le secrétaire
De ton mari!

GABRIELLE.

A part.

Monsieur Dariau? Que vient-il faire?

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, *saluant.*

Mesdames...

GABRIELLE, avec contrainte.

Qui nous vaut l'inespéré plaisir ?...

STÉPHANE, de même.

En ceci mon devoir a servi mon désir.
J'ai reçu ce matin une lettre pressée
Du ministre, à monsieur Chabrière adressée ;
N'ayant personne là que j'en pusse charger,
J'ai pris la liberté d'être le messager.

GABRIELLE.

Quelque affaire peut-être à Paris vous réclame,
Sans quoi je vous prierais...

STÉPHANE.

Mille grâces, madame.
Quelque chose à Paris me rappelle en effet.

GABRIELLE, à part.

Pauvre garçon !

STÉPHANE, à Adrienne.

Comment va monsieur Tamponet,
Madame ?

ADRIENNE.

Il est ici, monsieur, pour vous répondre.

Elle passe à droite.

STÉPHANE.

A part.

Enchanté de le voir. Au diable l'hypocondre !

Haut.

Où puis-je rencontrer ces messieurs ?

GABRIELLE.

Au jardin.

Stéphane salue et sort.

SCÈNE IX.

ADRIENNE, GABRIELLE.

ADRIENNE.

Si jamais celui-là rend mon mari badin !

GABRIELLE.

Quoi, monsieur Tamponet en prend-il de l'ombrage ?

ADRIENNE.

Il a cru l'an dernier que j'aimais son hommage,
Et le pauvre garçon, alors comme aujourd'hui,
Ne s'occupait pas plus de moi que moi de lui.
Mais toi, tu le reçois d'une froideur extrême.

GABRIELLE.

Ce n'est pas sans raison.

ADRIENNE.

Peut-on savoir ?

GABRIELLE.

Il m'aime.

ADRIENNE.

Ah !

GABRIELLE.

Il s'est déclaré voici bientôt un mois.

ADRIENNE.

Ton mari n'en sait rien ?

GABRIELLE.

Non ; mais comme tu vois.
Je lui fais peu d'accueil à ce pauvre jeune homme.

ADRIENNE.

Ève, ma chère enfant, prends bien garde à la pomme.

GABRIELLE.

Je n'ai pas peur.

ADRIENNE.

Tant pis. — Il est joli garçon.

GABRIELLE.

Ce n'est pas mon avis.

ADRIENNE.

Il a bonne façon.

GABRIELLE.

Qui, lui, ma tante? — Il est très-commun, au contraire.

ADRIENNE.

A-t-il de l'esprit?

GABRIELLE.

Non... je ne sais... ordinaire.

ADRIENNE.

Tu l'aimes.

GABRIELLE.

Non. Pourquoi?

ADRIENNE.

Tu l'aimeras bientôt.

Alors. — Tiens, tu rougis.

GABRIELLE.

Ne parle pas si haut.

ADRIENNE.

Ma fille! oui, c'est le mot, car je te parle en mère...
Écarte de ton cœur cette folle chimère;
Ne t'abandonne pas en aveugle au danger....
C'est ton mari qui t'aime et non cet étranger!
Tu n'es qu'un passe-temps pour l'un, si par miracle
Tu ne lui deviens pas un péril, un obstacle;
L'autre respecte en toi l'intime compagnon

Qui garde ses enfants, sa fortune et son nom ;
C'est le seul dont l'amour soit certain, car il t'aime
Peut-être encore moins pour toi que pour lui-même;
Et selon ce beau mot que l'on a décrié,
C'est le seul qui te puisse appeler sa moitié.
Va, crois-moi, n'en fais pas la triste expérience.

GABRIELLE.

Mais d'où te vient à toi cette amère science?

ADRIENNE, *après une pause.*

D'une amie à laquelle il en a coûté cher.
Elle m'a raconté tout ce qu'elle a souffert :
Le mensonge assidu qu'un regard déconcerte,
L'angoisse du bonheur, la faute découverte,
La douleur d'un époux par l'outrage ennobli,
Un mépris accablant, un pardon sans oubli,
Et l'éternel soupçon au nom de l'ancien crime...
Avant d'aller plus loin regarde cet abîme !
Quand je t'y vois ainsi pencher, mon cœur se fend...
Crois-moi, n'abdique pas tes droits sur ton enfant !

GABRIELLE.

Grâce au ciel, je suis loin encor de cette chute.

ADRIENNE.

Ne t'aventure pas cependant à la lutte.

GABRIELLE.

Je ne la cherche pas, ni Stéphane non plus ;
A nous fuir tous les deux nous sommes résolus.
Aujourd'hui, par exemple, il pouvait à merveille
Contre mon froid accueil faire la sourde oreille,
Et tu vois cependant qu'au lieu d'en profiter
Il m'a lui-même aidée à ne pas l'inviter.

ADRIENNE.

Oui, mais n'y cherche pas tant de délicatesse.

SCÈNE X.

ADRIENNE, STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN, à Stéphane.

Non, mon cher, ce n'est pas une affaire qui presse,
Et vous pouvez passer la journée avec nous.

ADRIENNE, à part.

Bien !

STÉPHANE.

S'il m'était possible, il me serait bien doux ;
Mais...

JULIEN.

Pas de mais. Dis-lui de rester, Gabrielle.

GABRIELLE, à Stéphane.

Si pourtant une affaire à Paris vous rappelle ?

JULIEN.

Nullement ; je connais l'affaire en question,
Et c'est un pur prétexte à sa discrétion.
Si la table est étroite, on serrera les coudes,
Mon cher ! — Mais dis-lui donc que s'il part tu le boudes,
Gabrielle.

GABRIELLE.

Oui, monsieur.

STÉPHANE.

Madame, j'obéis.

TAMPONET, à part.

J'aurai l'œil sur ma femme.

ADRIENNE, à part.

Oh! l'astre des maris!

JULIEN.

Maintenant, chère tante, il m'arrive un sinistre,
Un ordre de dîner ce soir chez le ministre;
Pour causer entre nous de procès à loisir
Il n'a que ce moment libre : il faut le saisir.
Il ne me reste donc qu'à vous demander grâce.

ADRIENNE.

Grâce, quand vous mettez monsieur à votre place?

GABRIELLE, à part.

Méchante!

TAMPONET, à part.

Elle lui fait des avances, c'est clair.

JULIEN, à Stéphane.

On vous préfère à moi, vous le voyez, mon cher.

ADRIENNE, à part.

Pauvre Julien qui croit plaisanter!

TAMPONET, à part.

Oh! les femmes!

CAMILLE, venant de droite.

Le déjeuner est prêt, maman.

JULIEN.

La main aux dames.

Tamponet donne le bras à Gabrielle, Stéphane à Adrienne, Julien la main à sa fille. Ils sortent à droite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAMPONET, JULIEN, STÉPHANE, ADRIENNE, GABRIELLE.

JULIEN, à Stéphane.

Les symptômes sont clairs, parbleu ! — Point d'appétit,
Une oreille distraite à tout ce qui se dit ;
Des façons de répondre en sursaut, comme un homme
Que chaque question tire d'un demi-somme...
Oseriez-vous jurer, monsieur le ténébreux,
Que vous ne soyez pas gravement amoureux ?

STÉPHANE.

Je l'ose.

JULIEN.

En rougissant.

TAMPONET, à part.

Il rougit ! autre preuve.

ADRIENNE, assise sur le canapé avec Gabrielle.

Et qui ne rougirait mis à pareille épreuve ?

JULIEN.

Ne vous en plaignez pas : trois fois heureux l'amant
Qui perd son appétit et rougit aisément.

TAMPONET, à part.

Il me fait frissonner.

JULIEN.

Dieu sait, dans ma jeunesse,
Tout ce qu'il m'a fallu d'éloquence et d'adresse
Pour me justifier près de mainte beauté
Du sauvage appétit dont j'étais affecté!
En vain je maudissais ma faim malencontreuse,
Il fallait dévorer devant mon amoureuse,
Et faire sous ses yeux, à mon corps défendant,
Les grimaces qu'on fait à chaque coup de dent.

TAMPONET.

Simple homme! Demandez à monsieur la recette
Qu'emploient les amoureux pour se mettre à la diète:
Il suffit d'arriver à table tout repu.

STÉPHANE.

Je ne vous savais pas, monsieur, si corrompu.

JULIEN.

Ne vous y trompez pas : cet oncle vénérable
Avant le mariage était un rusé diable
Il mangeait à huis-clos.

TAMPONET.

Il se moque de moi,
Ma femme.

ADRIENNE.

Oui, mon ami.

JULIEN.

D'où vient cet air d'effroi,
Mon oncle? Craignez-vous que ma tante ne penche,
Apprenant vos exploits, à prendre sa revanche?

Vous le mériteriez, ce n'est pas l'embarras;
Mais les mauvais sujets sont exempts de ce cas;
N'est-ce pas, ma tante?

ADRIENNE, troublée.

Oui. — Voilà de belles roses,
Gabrielle.

GABRIELLE, arrachant une rose de son bouquet.

Elles sont de ce matin écloses.
Tiens.

Elle la lui donne.

ADRIENNE, pousse un petit cri et jette la rose.

Ah!

GABRIELLE.

Qu'est-ce?

ADRIENNE.

Ta rose a des griffes de chat.

STÉPHANE, ramassant la rose.

Ce qui tombe au fossé, madame, est au soldat.

TAMPONET, à part.

A ma barbe!

ADRIENNE.

Je veux ma fleur.

STÉPHANE.

Venez la prendre!

JULIEN.

Il ne vous fera pas l'affront de vous la rendre.
— Vous vous démenez fort, mon oncle; qu'avez-vous?

TAMPONET.

A part.

Qu'est-ce que j'ai? moi? rien. Que puis-je avoir? Je bous.

STÉPHANE.

Donc je garde la fleur, madame.

TAMPONET, à part.

Bon apôtre !

ADRIENNE.

Non, monsieur, pas du tout.

GABRIELLE.

Va, je t'en donne une autre.

JULIEN.

L'incident est vidé. Vous voilà, sans noirceur,
De ce trésor volé paisible possesseur.

TAMPONET.

Beau trophée, en effet, qu'une fleur dérobée !

STÉPHANE.

Certes, j'aimerais mieux qu'elle me fût tombée
Dans la lice, parmi les taureaux furieux,
Comme il se pratiquait parfois chez nos aïeux ;
Mais on fait ce qu'on peut, et, dans ces temps moroses,
C'est sur un plat parquet qu'on ramasse les roses.

TAMPONET.

Oui, tout se racornit, hélas ! de jour en jour :
Désintéressement, honneur, courage, amour !
La jeunesse devient pédante et compassée ;
On voit de beaux garçons à mine retroussée,
Qui jadis eussent fait de hardis spadassins,
Avocats aujourd'hui, banquiers ou médecins !

A part.

Attrape.

STÉPHANE.

Je voudrais pour beaucoup que mon père

Vous entendît traiter son temps de la manière!
Figurez-vous, monsieur, que ce père exigeant
Ne peut pas une fois m'envoyer de l'argent
Sans y joindre l'avis qu'en son temps un jeune homme,
Pour le vivre et l'habit prudemment économe,
Sur cent écus par mois donnés par ses parents
Aurait mis de côté trois ou quatre cents francs.

ADRIENNE.

Tandis qu'à consulter, je gage, vos tablettes,
Vous n'avez jamais mis de côté que des dettes?

JULIEN.

Le temps des étourdis n'est pas mort tout entier,
Mon oncle; il a laissé du moins un héritier :
Le voilà! ce garçon, qui, parfois, se figure
Être fait pour entrer dans la magistrature,
S'est battu l'autre jour...

GABRIELLE.

O ciel!

TAMPONET, à part.

Maudit brouillon!

JULIEN.

Oui, s'est battu, vous dis-je, et pour un cotillon!

TAMPONET, à part.

Bon cela.

STÉPHANE.

Pour ma sœur, monsieur, voulez-vous dire.

JULIEN.

Allons! quand on se bat pour sa sœur, vaillant sire,
On ne demande pas le secret aux amis

Qu'un hasard au courant de la rencontre a mis;
Car, après tout, un duel dont la cause est si pure
N'est nullement contraire à la magistrature.

GABRIELLE.

Ah! monsieur demandait le secret?

JULIEN.

Instamment.

STÉPHANE.

Et vous l'aviez promis.

JULIEN.

Sans le moindre serment.
Au surplus, que ce soit pour veuve, femme ou fille,
Le mal n'est pas bien grand d'en parler en famille.

ADRIENNE.

Mais c'est peut-être ici que monsieur eût voulu
Garder à ses exploits un silence absolu.

TAMPONET, *à part.*

C'est assez clair! le mot n'est pas à double entente!

JULIEN.

Ici! pourquoi?

GABRIELLE.

Je suis de l'avis de ma tante.

JULIEN, *à Stéphane.*

Parbleu! ne craignez pas notre sévérité :
Ces dames ne sont pas du tout collet-monté.

STÉPHANE.

Mais je vous dis...

TAMPONET.

Pourquoi cette mine confuse?

Votre action, monsieur, n'a pas besoin d'excuse.

STÉPHANE.

Cette plaisanterie est lassante à la fin !

TAMPONET.

M'allez-vous provoquer aussi? Quel spadassin!

JULIEN, à Stéphane.

La, ne vous fâchez pas; nous sommes prêts à croire
Tout ce que vous voudrez, mon cher, pour votre gloire.

STÉPHANE.

C'est la vérité pure, et je peux l'attester.

TAMPONET.

Nous sommes trop polis, monsieur, pour en douter.

JULIEN.

L'honneur est satisfait. Sur ce, mon camarade,
Allons faire au jardin un tour de promenade.

ADRIENNE.

Oui, c'est vraiment pitié d'abandonner Paris
Pour passer la journée entre quatre lambris.

JULIEN.

Suivez-moi sans rien craindre. Il est dans mes principes
De ne forcer personne à louer mes tulipes.
Le grand air calmera notre beau paladin.

TAMPONET, à part.

Continuons à battre en brèche ce gredin.

On sort par la porte du fond, Gabrielle et Stéphane se trouvent les derniers; Gabrielle arrête Stéphane sur le seuil.

SCÈNE II.

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Rendez-moi cette fleur !

STÉPHANE.

Et vous aussi, madame,
Vous croyez?...

GABRIELLE.

Je ne crois rien du tout. Je réclame
Cette fleur, qui pourrait dans vos mains prendre un sens
Fort loin de ma pensée et des plus offensants.

STÉPHANE.

Hélas ! quel sens a-t-elle en mes mains plus qu'aux vôtres?

GABRIELLE.

L'héroïne du duel vous en donnera d'autres.

STÉPHANE.

L'héroïne du duel!... Oui, je me suis battu
Pour une femme aimée, un ange de vertu
Dont je ne mêle pas le nom à cet esclandre,
N'osant pas y toucher sinon pour le défendre.

GABRIELLE, *timidement.*

Vous n'êtes pas blessé?

STÉPHANE.

Non, madame. — Voilà
Cette fleur dont je suis indigne.

GABRIELLE, *après une hésitation.*

Jetez-la.

Elle sort.

SCÈNE III.

STÉPHANE, seul.

Te jeter, chère fleur qu'elle n'a pas reprise!
Non, non, à te garder son accent m'autorise.
Elle n'a point osé te donner tout à fait,
Mais elle t'a laissée et te donne en effet;
Elle te donne, ô fleur qui touchas son corsage,
Comme une récompense et presque comme un gage!
Dieu bon! qu'autour de moi tout change en peu d'instants!
Oh! comme je suis jeune et comme il fait beau temps!

SCÈNE IV.

TAMPONET, STÉPHANE.

TAMPONET, à part.

Que baise-t-il ainsi? — La rose de ma femme!
Il est temps de jeter un peu d'eau sur sa flamme.

Haut.

Je vous cherchais, monsieur.

STÉPHANE, gaiement.

Monsieur, j'en suis flatté.

TAMPONET.

Pour jouer un piquet ou bien un écarté.
Voulez-vous?

STÉPHANE.

Je n'ai rien à vous refuser.

TAMPONET, à part.

Drôle!

L'obséquiosité lui semble dans son rôle!

Haut.

Asseyons-nous; la table est prête.

STÉPHANE.

Asseyons-nous.

Il prend la place à l'extrême droite, tournant le dos au mur.

TAMPONET.

C'est le piquet marqué, n'est-ce pas, à cent sous?

STÉPHANE.

Soit. Je suis si content, monsieur, que tout m'amuse.

TAMPONET.

A part.

Vraiment ta passion va se trouver camuse.

STÉPHANE.

C'est à moi de donner.

TAMPONET.

J'ai quitté le jardin
Ne pouvant plus tenir au caquet féminin.
La conversation des femmes est si nulle,
Qu'au bout de quatre mots il faut que je circule.

STÉPHANE.

Vous êtes dégoûté. Madame Tamponet
A l'esprit le plus fin...

TAMPONET, qui a arrangé ses cartes.

Cinquante au point tout net.

STÉPHANE.

C'est bon.

TAMPONET.

Devant le monde elle s'en fait accroire;
Mais lorsque l'on connaît son petit répertoire,
On est tout étonné des bals et des chiffons,
Qui de son pauvre esprit occupent les bas-fonds.
Autant aux étrangers elle paraît charmante,
Autant en tête-à-tête on la trouve assommante.

STÉPHANE.

Vraiment!

TAMPONET.

Je vous le dis, monsieur, avec douleur.

A part.

Il faut se faire pauvre à côté d'un voleur.

STÉPHANE.

Vous m'étonnez.

TAMPONET, *annonçant son jeu.*

Trois as et la tierce majeure
En carreau.

STÉPHANE.

C'est parfait. Non... j'ai quinte mineure
En trèfle.

TAMPONET.

Jouant.

J'ai dit huit. Neuf, dix par le valet.
Ma femme n'a jamais pu jouer le piquet.

STÉPHANE.

Plaignons-la.

TAMPONET.

Jouant.

Non, c'est moi qu'il faut plaindre. Onze, douze.

Car c'est une ressource en une vieille épouse.

STÉPHANE.

Vieille ?

TAMPONET.

Elle a quarante ans passés.

STÉPHANE.

Quoi ! quarante ans?

TAMPONET.

Passés.

STÉPHANE.

Elle n'en a gardé que les printemps.

TAMPONET.

C'est ce vieux madrigal, depuis nombre d'années,
Qui sonne la retraite aux jeunesses fanées.

STÉPHANE.

On a l'âge après tout qu'on porte sur son front.

Jouant.

Seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf et vingt tout rond.
Madame Tamponet est jolie et bien faite.

TAMPONET.

Devant le monde, soit; mais dans le tête-à-tête !

STÉPHANE.

Bah !

TAMPONET.

Jouant.

Hélas ! Treize.

STÉPHANE.

Vingt.

TAMPONET.

Quatorze.

STÉPHANE.

Vingt toujours.

TAMPONET.

Quinze.

STÉPHANE.

Vingt. — Le hasard fait de sots calembours.

TAMPONET.

Quel ?

STÉPHANE.

Quinze-vingts.

TAMPONET.

Morbleu ! me croyez-vous aveugle

STÉPHANE.

A part.

Non pas. C'est plutôt lui qui me croit sourd : il beugle.

TAMPONET, à part.

Haut, marquant.

Contraignons-nous. Vingt-cinq. — Si l'on n'ignorait pas
Tout ce qu'une élégante ajoute à ses appas...

STÉPHANE.

Prenez garde, monsieur ! vous m'allez faire croire
Que madame Adrienne est vêtue à sa gloire.

TAMPONET.

Je ne dis pas cela, diable ! j'en suis bien loin.
Elle m'arracherait les yeux — dont j'ai besoin.

STÉPHANE, souriant.

Fort bien. Je sais à quoi m'en tenir.

TAMPONET, à part.

Qu'est-ce à dire ?

STÉPHANE.

Mais je serai discret.

TAMPONET, à part.

S'il a le cœur de rire,
C'est qu'à ma confidence il n'ajoute pas foi.
Morbleu! connaîtrait-il ma femme autant que moi?

STÉPHANE.

A qui la main?

TAMPONET.

A vous.

STÉPHANE, faisant son écart.

Pardon.

TAMPONET, à part.

Fi! quelle idée!
De la façon par moi qu'Adrienne est gardée,
Leur commerce secret ne m'eût point échappé...
Et pourtant une fois déjà je fus trompé!

SCÈNE V.

TAMPONET, ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, STÉPHANE.

ADRIENNE.

J'en étais sûre!

TAMPONET.

Eh bien, oui! la chaleur m'assomme.
J'aime mieux le piquet.

JULIEN.

Mais ce pauvre jeune homme,

Pourquoi le condamner à ce jeu de vieillard?
Si vous voulez jouer, que ce soit au billard.

TAMPONET.

Jeu de vieillard? — Monsieur le joue en patriarche
A ce compte!

STÉPHANE.

J'en sais confusément la marche,
Voilà tout.

TAMPONET.

Comment donc jouez-vous en ce cas
Les jeux que vous savez, monsieur?

STÉPHANE.

Je n'en sais pas.

TAMPONET.

Excepté la bataille avec le jeu de dames...

A part.

Hé! hé! mauvais sujet! Criblons-le d'épigrammes.

JULIEN.

Le jeu de dames, soit, je l'y crois sans égal.
Mais quant à la bataille, il s'en tire assez mal:
Témoin son pauvre bras.

GABRIELLE.

O ciel! une blessure?

STÉPHANE.

Non, madame, du tout. Rien qu'une égratignure.

JULIEN.

Assez forte pourtant pour vous faire crier
Quand une main s'y vient par hasard appuyer...
Car c'est ainsi que j'ai découvert sa vaillance.

STÉPHANE.

Et personne autrement n'en eût eu connaissance.

ADRIENNE, à part.

Va, va, pauvre mari, sers ton rival.

TAMPONET.

Parbleu,
Cher Julien, nommez-vous cela malheur au jeu?
Un petit coup d'épée à porter en écharpe,
De quoi traîner la jambe et faire l'œil de carpe!
Peut-on à moins de frais se rendre intéressant?
Total: une écorchure et trois gouttes de sang.

GABRIELLE.

Vous êtes goguenard, mon oncle.

STÉPHANE.

Laissez faire,
Madame; monsieur parle en ancien militaire.

TAMPONET.

Si je n'ai pas servi, sachez que j'ai reçu
Maint coup d'épée au corps et dont on n'a rien su;
Car je ne cherchais pas, moi, des admiratrices!

GABRIELLE.

Monsieur!

ADRIENNE.

Ces coups n'ont pas laissé de cicatrices.

STÉPHANE.

Par pure modestie.

TAMPONET.

Oui, monsieur! — Sachez bien
Que les gens comme il faut ne se vantent de rien.

STÉPHANE, souriant.

Prenez donc garde.

TAMPONET.

A quoi? Je trouve ridicule...

STÉPHANE.

Vous allez vous blesser avec votre férule.

JULIEN.

C'est vrai; vous le frappez, mon oncle, sur vos doigts.

TAMPONET.

Permettez...

JULIEN.

Non; le reste à la prochaine fois,
S'il vous plaît; le billard s'ennuie à nous attendre.

TAMPONET.

A part.

Soit. Je prêtais le flanc, je ne puis m'en défendre.

STÉPHANE.

Pour moi qui ne suis pas remis de ce piquet,
Vous me dispenserez du billard.

TAMPONET, à part.

Freluquet,

Haut.

Il veut rester. Viens-tu, ma femme?

ADRIENNE.

Pourquoi faire?

TAMPONET.

Pour nous marquer les points.

ADRIENNE.

Ce n'est pas nécessaire.

A part.

Ne les laissons pas seuls.

JULIEN, sur la porte.

Mon oncle, venez-vous?

TAMPONET, bas à sa femme

Viens.

ADRIENNE, bas.

Mais non.

TAMPONET, de même.

Je le veux.

ADRIENNE, bas.

Pourquoi?

TAMPONET, de même.

Je suis jaloux.

Il sort. Adrienne le suit en haussant les épaules.

SCÈNE VI.

STÉPHANE, GABRIELLE.

STÉPHANE.

Monsieur votre oncle abuse un peu des droits de l'âge,
Pour me faire jouer un méchant personnage.

GABRIELLE.

Je sais depuis longtemps quel cas faire de lui;
Mais il ne m'a jamais tant déplu qu'aujourd'hui.

STÉPHANE.

Madame...

GABRIELLE.

Non, c'est vrai; l'injustice m'irrite.

Il voulait rabaisser votre noble conduite;
Eh bien! consolez-vous de sa mauvaise foi,
Car elle aura produit l'effet contraire en moi.

STÉPHANE.

De grâce... Ma conduite est toute naturelle,
Et je n'accepte pas tant d'éloges pour elle.
Tout le monde en eût fait autant.

GABRIELLE.

Jugez-vous mieux!
Et quel autre, parmi même les généreux,
De la femme qu'il aime ayant vengé l'outrage,
Ne se serait pas fait un droit de son courage?
Quel autre, par respect pour un nom adoré,
De sa belle action ne se fût point paré?
Quel autre enfin, forcé d'avouer l'aventure,
Pour la diminuer eût caché sa blessure,
Avec je ne sais quel magnanime mépris
Des dévouements vantards qui demandent un prix?

STÉPHANE.

Vous faites trop d'honneur, madame, à mon silence;
C'est pour taire l'affront que j'ai tu la vengeance.
Je voulais vous laisser à jamais ignorer
Qu'une parole impure osa vous effleurer.

GABRIELLE.

Qu'avait-on dit de moi?

STÉPHANE.

Rien qui vous puisse atteindre.

GABRIELLE.

Parlez.

STÉPHANE.

Je vous prierai de ne pas m'y contraindre.
L'impudent qui l'a dit a dû le rétracter,
Et ce n'est pas à moi de vous le répéter.

GABRIELLE.

Je l'exige.

STÉPHANE.

Je suis la dernière personne
De qui vous le puissiez entendre.

GABRIELLE.

Quand j'ordonne?
Au nom de... votre amour!

STÉPHANE.

Au nom de mon amour?
On a dit qu'il était...

GABRIELLE.

Quoi?

STÉPHANE.

Payé de retour.

Gabrielle, très-troublée, garde un moment de silence et se laisse tomber sur le canapé en cachant sa figure dans ses mains.

STÉPHANE.

Vous vous taisez? O ciel! que faut-il que je croie?

SCÈNE VII.

STÉPHANE, CAMILLE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Dieu! ma fille!

CAMILLE.

Ma tante Adrienne m'envoie.

GABRIELLE.

Trop tard!

CAMILLE.

Elle a besoin de toi.

GABRIELLE.

Va, pauvre enfant.

Retourne, je te suis.

Camille sort.

SCÈNE VIII.

STÉPHANE, GABRIELLE.

—

GABRIELLE.

C'est le remords vivant.

J'avais tout oublié, ma fille me rappelle
Que je dois respecter son père, au moins pour elle.

STÉPHANE.

Un enfant fera-t-il crouler tout mon bonheur?

GABRIELLE.

Je ne souillerai pas l'héritage d'honneur
Que ma mère a transmis à toute sa famille,
Et que je dois transmettre à mon tour à ma fille.
Quand son père travaille et consume ses jours
A lui faire un destin paisible dans son cours,
Moi, femme, je ne puis à la moisson plus ample,
Je ne puis apporter pour ma part que l'exemple;
Mais je l'apporterai quoi qu'il coûte à mon cœur,

Et de ce grand combat il sortira vainqueur,
Pour qu'à sa mère un jour ma fille se soutienne,
Comme je me soutiens maintenant à la mienne.
Si je vous ai laissé voir que je vous aimais,
Oubliez ce moment de faiblesse.

STÉPHANE.

Jamais!
Oublier ce moment! Est-ce que c'est possible
Avant que je ne sois une cendre insensible?
Vous parlez de remords! Mais moi, supposez-vous
Que je serre la main sans honte à votre époux,
Et que son amitié ne soit pas un supplice
Dont malgré mon bonheur ma loyauté frémisse?
Mais dussé-je à moi-même être un lâche odieux,
Je ne l'oublierai pas, ce moment radieux.

GABRIELLE.

Eh bien! oui, j'y consens, gardons-en la mémoire,
Et doublons le danger pour doubler la victoire.
Je vous aime, Stéphane, et ne m'en dédis pas;
Oui, c'est un être cher que repoussent mes bras!
Séparons-nous, et, sûr du cœur de votre amie,
Partez pour nous sauver tous deux de l'infamie.
Si nous pouvons nous voir, nos périls sont trop grands:
Retournez en province auprès de vos parents.

STÉPHANE.

Vous quitter? Pouvez-vous me l'ordonner, madame?

GABRIELLE.

C'est la preuve d'amour que de vous je réclame.
Soyons fiers, soyons purs, et que tout notre feu,
Comme un encens sacré puisse monter vers Dieu!

STÉPHANE.

Eh bien! vienne l'exil, créature céleste!
Si votre cœur m'y suit, que m'importe le reste!
Je vous voulais heureuse et j'aurai réussi.

GABRIELLE.

Vous partirez demain.

STÉPHANE.

Je partirai.

GABRIELLE.

Merci.

Elle lui tend la main, qu'il couvre de baisers; elle sort par la gauche.

STÉPHANE, seul.

d'elle! — Est-ce vrai, mon Dieu, ce qui se passe?
sortons! j'ai besoin de silence et d'espace. »

Il sort par le fond.

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, TAMPONET.

ADRIENNE.

Expliquez-vous ici... Nous sommes sans témoins,
A moins que ces fauteuils n'écoutent dans leurs coins.

TAMPONET.

Vous croyez qu'on ne peut m'entendre?

ADRIENNE.

J'en suis sûre,
Si vous ne hurlez pas pourtant outre mesure.
Est-ce votre projet?

TAMPONET.

Quoi?

ADRIENNE.

De hurler un peu.

TAMPONET.

Vous badinez à tort; ceci n'est pas un jeu.

ADRIENNE.

Croyez-vous?

TAMPONET, furieux.

Osez-vous me plaisanter encore
Quand votre inconséquence ici me déshonore?
Me prenez-vous...

ADRIENNE, un doigt sur ses lèvres.

On va s'étonner de vos cris.

TAMPONET.

A demi-voix.

C'est bon. Me prenez-vous pour un de ces maris,
De ces porte-bandeaux sourds et paralytiques
Dont on se cache moins que de ses domestiques?

ADRIENNE.

Je ne vous comprends pas.

TAMPONET.

Vous comprenez fort bien,
Madame; mais sachez qu'il ne m'échappe rien :
Que j'ai parfaitement vu vos yeux en coulisse
Chercher effrontément ceux de votre complice;
Que je n'ai pas été dupe de la façon
Dont vous jetez des fleurs à ce joli garçon;
Qu'il n'a pas compris seul les sourdes épigrammes
Dont vous m'assassiniez à la façon des femmes,
Et qu'enfin... Qu'avez-vous à répondre?

ADRIENNE.

Plus bas,
De grâce.

TAMPONET.

Ah! vous voulez qu'on ne m'entende pas,
Madame! vous craignez l'éclat de votre honte!
Je le crains plus que vous.

ADRIENNE.

Vous êtes loin de compte :
Le ridicule seul cause ici mon effroi,
Et lorsque je le crains, c'est pour vous, non pour moi.

TAMPONET.

Je serais ridicule !... O comble d'impudence !
Elle ose à mon affront conseiller la prudence !
Non, je n'ai jamais vu de cynisme pareil,
Et reste abasourdi devant ce beau conseil !

ADRIENNE.

Ce qui surtout me plaît du soupçon qui m'obsède
C'est cette sûreté d'erreur qui vous possède,
Cette sagacité qui réussit toujours
A faire fausse route à tous les carrefours ;
C'est enfin cet esprit inventif qui fourmille
De monstruosités sur des pointes d'aiguille.

TAMPONET.

Les bras m'en tombent.

ADRIENNE.

Bah ! Vous les ramasserez.

TAMPONET.

Savez-vous à la fin que vous m'exaspérez ?
Qu'on ne plaisante pas avec la jalousie,
Et que l'occasion de rire est mal choisie ?
Conjurez ma colère au lieu de l'attirer,
Vous dis-je !

ADRIENNE.

Ah ! si je ris, c'est de peur de pleurer !
Car à l'indignité de vos folles alarmes
On ne peut opposer que le rire ou les larmes !

Croyez-moi; laissez-moi traiter légèrement
Tout ce qu vos soupçons me donnent de tourment,
Et soyez sûr encor, malgré mon persiflage,
Que je ressens assez la pointe de l'outrage.

TAMPONET.

On ne me trompe pas deux fois.

ADRIENNE.

Le voilà donc
Ce reproche éternel qu'on appelle un pardon,
Cette insulte toujours nouvelle et toujours prête
Qui dans tous nos débats me fait courber la tête!
Eh bien! expliquons-nous une fois là-dessus;
J'en ai le droit après tant d'outrages reçus.
Croyez-vous n'avoir pas votre part dans la faute
Que vous me reprochez d'une façon si haute,
Vous qui, m'ayant reçue enfant dans votre lit,
N'eûtes soin d'occuper mon cœur ni mon esprit;
Qui me traitiez déjà moins en ami qu'en maître,
Qui n'étiez pas jaloux quand vous auriez dû l'être,
Et qui m'abandonniez sans guide et sans appui
Dans les tentations du monde et de l'ennui?
J'ai fait pour vous aimer tout ce que j'ai pu faire;
Mais vous ne m'aidiez pas, monsieur, bien au contraire.
Vous partiez le matin pour vos graves travaux,
Vous rentriez le soir plein de soucis nouveaux;
Et le besoin d'amour dont j'étais dévorée,
D'un peu d'illusion saluant votre entrée,
Rencontrait un accueil toujours brusque ou distrait
Dont vous ne me disiez pas même le secret.
Je n'ai connu de vous, entre vos bras jetée,

Que l'irritation loin de moi contractée
Le respect du devoir m'a soutenue un temps,
Mais est-ce une pâture à des cœurs de vingt ans?
J'ai succombé. — Mais vous, mon soutien légitime,
Vous qui n'avez rien fait pour me fermer l'abîme,
A ma chute, monsieur, vous deviez compatir,
Sinon par indulgence, au moins par repentir!

TAMPONET.

Fort bien. Si je comprends où tend votre argutie,
Il faut de mes affronts que je vous remercie,
Et par contrition je dois peut-être aussi
Vous tendre l'autre joue en vous disant merci.
Morbleu! madame, suis-je un homme qu'on bafoue?
Jamais les Tamponet n'ont tendu l'autre joue,
Et votre amant verra si je suis un mari
Dont la contrition soit un commode abri.

ADRIENNE.

Pour la dernière fois, monsieur, je vous répète
Qu'entre monsieur Stéphane et moi rien ne s'apprête;
Et s'il ne suffit pas à calmer vos soupçons,
Tant pis! Je n'entends plus contraindre mes façons,
Et prétends à ma part des libertés modestes
Qu'ont partout nos regards, nos propos et nos gestes.
Avisez.

TAMPONET.

C'est-à-dire...

ADRIENNE.

On vient; tenez-vous coi.

SCÈNE II.

ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, TAMPONET

JULIEN.

J'en fais juges ta tante et ton oncle.

TAMPONET.

De quoi?

JULIEN.

Trouvez-vous Gabrielle aimable avec Stéphane?

TAMPONET.

Ne le fût-elle pas, qu'un autre la condamne;
Quant à moi, j'aime peu ce petit compagnon.

JULIEN.

La question n'est pas que vous l'aimiez ou non.

A Gabrielle.

Stéphane doit au moins te trouver singulière.

ADRIENNE.

Qu'y faire? voulez-vous qu'elle soit familière?

JULIEN.

Non : — mais je te voudrais moins froide de moitié.
C'est un garçon pour qui j'ai beaucoup d'amitié,
Et je ne prétends pas que ta mauvaise grâce
Lui ferme cet hiver mon salon ou l'en chasse.

GABRIELLE.

Tranquillisez-vous donc, si c'est votre souci :
Votre ami cet hiver ne sera pas ici.

JULIEN.

Comment?

GABRIELLE.

Dans le Berri son père le rappelle.

JULIEN.

Allons donc! en voilà la première nouvelle.
Il te l'a dit?

GABRIELLE.

Pendant qu'on jouait au billard.

ADRIENNE, à part.

Aïe! aïe!

TAMPONET, à part.

Il n'aime pas ma femme puisqu'il part!
Voilà qui de nouveau m'embrouille les idées.

SCÈNE III.

ADRIENNE, JULIEN, STÉPHANE, GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN.

Arrivez, que sur vous je lâche mes bordées,
Ingrat qui nous quittez sans demander avis.

GABRIELLE, vivement.

Des ordres paternels veulent être suivis.

STÉPHANE.

Oui, mon père en effet me rappelle.

JULIEN.

La cause?

STÉPHANE.

Mais ce sont des détails de famille, et je n'ose...

ADRIENNE, *à part.*

Il n'est pas inventif.

GABRIELLE.

Pourquoi n'osez-vous pas
A Julien comme à moi conter votre embarr
Le père de monsieur, comme tant d'autres pères,
Observe qu'à Paris son fils n'avance guères,
Et lui propose ailleurs un établissement
Que monsieur, pour sa part, accepte sagement.

JULIEN.

Quelle folie! aller s'enterrer en province!

ADRIENNE.

Bon! à très-peu de frais on y vit comme un prince.

TAMPONET, *à part.*

Elle pousse au départ?

JULIEN.

Vous m'avez dit cent fois
Que vous ne pourriez pas y rester plus d'un mois;
Et vous aviez raison, car Paris est le centre
De quiconque se sent autre chose qu'un ventre.
En province, mon cher, vous sécherez d'ennui,
Si vous ne devenez gros et gras comme un muid.

STÉPHANE.

Il n'importe, mon père...

JULIEN.

Est par trop égoïste
Si sa décision à ce tableau résiste.

STÉPHANE.

J'ai promis.

ADRIENNE.

On dirait à vous entendre tous
Que les départements soient des pays de loups.
Je vous jure, monsieur, que ce sont des contrées
Habitables à l'homme et point hyperborées;
Les naturels n'ont pas le cerveau plus transi
Et l'esprit ne s'y perd ni plus ni moins qu'ici.
Votre père a raison; c'est un rôle plus mince
De végéter chez nous que de vivre en province.
Être peu, dans Paris, c'est n'être rien du tout,
Et sans un piédestal nul n'y semble debout;
En province, être peu, c'est être quelque chose;
Sur ses jambes chacun en évidence y pose,
Et l'on vous rend service en vous y rappelant,
Puisque le piédestal manque à votre talent.

TAMPONET, à part.

Ce jeune homme est charmant.

JULIEN.

Vous parlez d'or, ma tante.
C'est vrai; le piédestal est la chose importante:
Je m'en charge. Je vois le ministre ce soir
Et j'essaierai sur lui de mon petit pouvoir.
Justement il lui manque un secrétaire intime;
Le poste est excellent.

TAMPONET.

Peste! excellentissime!
C'est un commencement qui peut conduire à tout.
Et je vois un bonnet de président au bout.

JULIEN.

Le bonnet est encore un peu dans un nuage;

Mais je vois clairement un riche mariage.
Si trois cent mille francs avec un grand œil noir
Vous plaisent, je m'engage à vour les faire avoir.

TAMPONET.

Qui donc?

JULIEN, bas.

Votre pupille.

TAMPONET.

Ah! oui. — C'est rare en France
Cent mille écus de dot, sans compter l'espérance.
Les voulez-vous?

STÉPHANE.

Merci; je veux rester garçon.

JULIEN.

Ah! parbleu, j'en reviens à mon premier soupçon;
Vous êtes amoureux.

STÉPHANE.

Amoureux!

JULIEN.

Oui, vous l'êtes.

TAMPONET.

Il ne partirait pas.

JULIEN.

Que les oncles sont bêtes!
Quand les chemins de fer votés par les maris
Mettent tous les amants aux portes de Paris?
On vient deux fois par mois, et la poste restante
Adoucit l'intervalle à la sensible amante.

TAMPONET.

Ah! vous croyez?

JULIEN.

Parbleu !

GABRIELLE, à part.

Quel langage !

ADRIENNE, à part.

Voilà
Mon mari perplexe.

TAMPONET.

Oui, c'est possible, cela !

STÉPHANE.

Je vous jure...

JULIEN.

Pourquoi le nier ? qui vous blâme ?
Je ne demande pas le nom de cette dame ;
Mais soit dit sans choquer votre doux sentiment,
Elle n'en doit pas être à son premier amant.

TAMPONET, à part.

J'étouffe !

STÉPHANE, vivement.

Assez !

GABRIELLE, à part

Je meurs de honte.

JULIEN, à Stéphane.

Sans colère,
Mon Amadis : elle est digne en tout de vous plaire.
Seulement elle sait sans doute ce qu'on doit
Attendre des amours qui vont sans bague au doigt,
Et vous pourriez très-bien prendre votre courage
Pour lui dire : « Madame, on m'offre un mariage,

« Disposez de mon sort. » — Je voudrais parier
Qu'elle vous répondrait : Il faut vous marier.

ADRIENNE, regardant Gabrielle.

Peut-être.

TAMPONET, à part.

Haut.

C'est trop fort. Mon neveu, je vous prie,
Sortons, que je vous parle.

ADRIENNE, à part.

Il paraît en furie.

JULIEN.

Est-ce pressé, mon oncle?

TAMPONET.

A part.

Oui, oui ! J'éclaterais!

JULIEN.

A Stéphane.

Allons. Nous reprendrons cet entretien après.

Tamponet et Julien sortent.

SCÈNE IV.

ADRIENNE, STÉPHANE, dans le fond GABRIELLE.

ADRIENNE, à Gabrielle.

Il sait qu'il est aimé, n'est-ce pas?

Gabrielle baisse la tête.

Imprudente!

GABRIELLE.

Mais il part.

ADRIENNE.

Ce n'est pas chose bien évidente.
Les femmes que l'on voit se perdre, la plupart
Ont aussi commencé par croire à ce départ.

GABRIELLE.

Quelle comparaison !

ADRIENNE.

Veux-tu, quoi qu'il t'en coûte,
Te sauver ?

GABRIELLE.

Je le veux.

ADRIENNE.

Attends. — On nous écoute.

Regardant par la fenêtre.

Ah ! Dieu ! ta fille au bord de ce vilain tonneau.

GABRIELLE.

Je cours...

STÉPHANE.

Restez.

Il sort vivement.

SCÈNE V.

ADRIENNE, GABRIELLE.

ADRIENNE.

Il a donné dans le panneau.

GABRIELLE.

C'était une ruse?

ADRIENNE.

Oui. — Ruse bien innocente. —
Il faut à cet hymen que Stéphane consente.

GABRIELLE.

Adrienne!

ADRIENNE.

Il le faut, te dis-je, et sans sursis;
Car autrement ta perte est certaine. — Choisis.

GABRIELLE.

Me crois-tu donc si peu d'honnêteté qu'il faille
Entre la honte et moi mettre cette muraille?
Va, va, j'ai de la force, et j'ai su le prouver.

ADRIENNE.

Je dois te parler ferme afin de te sauver.
Qu'as-tu fait pour compter ainsi sur ton courage?
Qu'as-tu fait pour te croire au-dessus de l'orage?
Ton amour n'a pas su se taire seulement!
Tu crois bien beau l'effort d'exiler ton amant?
Mais je te le disais tout à l'heure, ces femmes
Que le monde poursuit justement de ses blâmes,
Ces femmes-là, ma chère, ont toutes au début
Honoré leur devoir de ce mince tribut.
Veux-tu leur ressembler? Soit. Estime-toi forte
Et laisse le danger s'établir à ta porte.

GABRIELLE.

Si Stéphane pourtant s'en allait pour toujours?

ADRIENNE.

Les départs les plus sûrs sont sujets aux retours!

Mais ne revînt-il pas, ce serait sa ruine,
Et tu ne le veux pas ruiner, j'imagine?

GABRIELLE.

Et moi qui n'ai pas eu cette pensée! Oh! oui,
C'est lui qu'il faut sauver et non pas moi; c'est lui!
Tu devais commencer par ce mot, Adrienne.
Mais son consentement, crois-tu que je l'obtienne?
Ce triste mariage, hélas! est son salut,
C'est vrai; mais il faudrait aussi qu'il le voulût.

ADRIENNE.

Il le voudra, s'il croit à ton indifférence.

GABRIELLE.

Quoi! feindre de ne plus l'aimer? Quelle souffrance

ADRIENNE.

Préfères-tu qu'il parte et s'enterre là-bas,
Ou qu'il reste à Paris et te perde?

GABRIELLE.

Oh! non pas,
Je ferai ce qu'il faut.

ADRIENNE.

Le voici; je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE VI.

GABRIELLE, STÉPHANE.

GABRIELLE, *à elle-même.*

L'épreuve approche; allons, mon cœur, pas de faiblesse.

STÉPHANE.

Je n'ai pas rencontré votre fille.

GABRIELLE.

Merci.

Nous avons à causer ; asseyez-vous ici.

STÉPHANE.

C'est donc très-sérieux ?

GABRIELLE.

Très-sérieux.

STÉPHANE.

J'écoute.

GABRIELLE.

Il faut vous marier.

STÉPHANE, bondissant.

Me marier !

GABRIELLE.

Sans doute.

Mais si le premier mot qu'on dit vous fait sauter,
Nous n'en finirons pas. — Tâchez de m'écouter.
Le parti qu'on vous offre est chose peu commune ;
Tout s'y trouve à la fois : figure, esprit, fortune ;
Et qu'on soit à l'argent indifférent ou non,
Il faut bien avouer qu'il est bon compagnon.

STÉPHANE.

Est-ce vous qui parlez ? est-ce vous, Gabrielle ?

GABRIELLE, à part.

Haut.

Hélas ! Oui, je parais très-superficielle ;
Mais, le cas échéant, je suis de bon conseil.

STÉPHANE.

C'est un rêve, sans doute.

GABRIELLE.

Hé non ! c'est un réveil.
Il s'est bien échangé, je crois, quelques paroles
Entre nous, mais au fond ce sont choses frivoles,
Et je ne voudrais pas, pour ce qui s'est passé,
Qu'à perdre un bon parti vous vous crussiez forcé.

STÉPHANE.

Est-ce une épreuve ?

GABRIELLE.

Hé non ! je vous mets à votre aise,
Voilà tout. — Mais, pour Dieu ! ne brisez pas ma chaise.

STÉPHANE.

Ainsi par vous déjà tout est mis en oubli ?

GABRIELLE.

Le roman promettait de devenir joli,
C'est vrai ; mais quand soudain la réalité passe,
Ces petits romans-là doivent lui faire place.

STÉPHANE.

Je suis émerveillé de tout ce que j'entends,
Madame ! je n'étais pour vous qu'un passe-temps ?

Otant la rose de sa boutonnière.

Adieu donc, pauvre fleur, va, que le vent t'emporte
Avec le souvenir de ma tendresse morte.
Je fais de mon amour comme de ce bouquet.

Il jette la rose.

GABRIELLE, *à part.*

Adrienne ! — Il est temps ! la force me manquait.

SCÈNE VII.

GABRIELLE. ADRIENNE, STÈPHANE

STÉPHANE, à Adrienne.

Venez, venez, madame, apprendre une nouvelle
Qui vous étonnera peut-être.

ADRIENNE.

Quelle est-elle?

STÉPHANE.

C'est que, tout bien pesé, tout bien examiné,
A prendre femme enfin je suis déterminé.

GABRIELLE, à part.

Déjà!

ADRIENNE.

Vraiment?

STÉPHANE.

J'étais épris d'une coquette
Qui regarde l'amour comme un jeu de raquette.

ADRIENNE, bas à Gabrielle.

Oh! c'est bien.

STÉPHANE.

Je voulais lui conserver ma foi,
Pourtant, par un scrupule aussi naïf que moi;
Mais madame m'a fait comprendre ma sottise,
Et, grâce à ses conseils prudents, je me ravise.

ADRIENNE.

Oui, oui, mariez-vous; hors de là, rien de bon.

STÉPHANE.

D'autant que la personne est charmante, dit-on.

ADRIENNE.

Oui, charmante, en effet.

STÉPHANE.

Est-elle brune ou blonde?

ADRIENNE.

Elle est blonde.

STÉPHANE.

Je suis le plus heureux du monde.
Quel âge a-t-elle?

ADRIENNE.

Elle a seize ans.

STÉPHANE.

De mieux en mieux.
Son esprit ne doit pas être encor vicieux,
Et je trouverai là ce sûr et doux commerce
Où le cœur fatigué se repose et se berce.

GABRIELLE, à part.

O mon Dieu!

ADRIENNE, bas à Gabrielle.

Du courage!

STÉPHANE.

A-t-elle des talents,
Comme disent messieurs les notaires galants?

ADRIENNE.

Les futures en ont dans tous les mariages.

STÉPHANE.

C'est vrai; — mais croyez-vous qu'elle aime les voyages?

ADRIENNE.

Ma foi, je n'en sais rien.

STÉPHANE.

S'aimer et voyager!
On est bien plus ensemble en pays étranger,
Loin de cette amicale et sotte multitude
Qui vous vole, en passant, un peu de solitude.

ADRIENNE.

Oui. — Voulez-vous dehors poursuivre ce propos?

STÉPHANE.

Volontiers.

Il la suit vers la porte, puis se retourne et indique Gabrielle.

Et madame?

ADRIENNE.

Il lui faut du repos.

STÉPHANE, *revenant à Gabrielle.*

Qu'avez-vous?

ADRIENNE, *de la porte.*

Venez donc.

STÉPHANE, *bas à Gabrielle.*

Je fais ce qu'on m'ordonne.

GABRIELLE, *bas et vivement.*

Ne vous mariez pas... et que Dieu me pardonne!

STÉPHANE.

« O ciel!

Sur un signe de Gabrielle, il rejoint Adrienne et sort avec elle.

GABRIELLE, *se relevant.*

« J'étais hier une femme de bien!...
« Reculons le moment de rencontrer Julien. »

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, TAMPONET.

TAMPONET.

Une femme pour qui j'ai tout fait! c'est infâme!

JULIEN.

Vous êtes archi-fou, mon cher oncle.

TAMPONET.

Une femme

Pour qui depuis vingt ans je suis aux petits soins!
Voilà ma récompense!

JULIEN.

Encore un coup...

TAMPONET.

Du moins

Si j'étais un mari négligent, infidèle,
Ou cassé... Mais je suis pétulant auprès d'elle
Comme au premier quartier de la lune de miel.
Ma parole d'honneur! — Que lui faut-il, ô ciel!

JULIEN.

Permettez-moi...

TAMPONET.

Tromper un époux exemplaire
Et qui se jetterait dans le feu pour lui plaire!
Un mot vous apprendra jusqu'où vont mes égards :
Je fais depuis quinze ans semblant d'aimer les arts.

JULIEN.

Vous ne les aimez pas?

TAMPONET.

Qui? moi! je les déteste!
Ils me sont en horreur à l'égal de la peste!
La musique surtout me donne sur les nerfs;
La peinture m'assomme et j'exècre les vers...
Eh bien! pour m'ajuster aux goûts de mon ingrate,
Je feins de me pâmer pendant une sonate;
J'achète des tableaux avec mon pauvre argent;
Je les fais encadrer; et, tout en enrageant,
J'apprends par cœur, malgré ma mauvaise mémoire,
Un tas de vers, sans rien comprendre à ce grimoire.
Après avoir tant fait, n'est-ce pas du guignon
D'être... ce que je suis?

JULIEN.

Mais non! mille fois non!
Vous ne l'êtes pas!

TAMPONET.

Quoi! quand j'en conviens moi-même?

JULIEN.

Vous vous trompez.

TAMPONET.

Morbleu !

JULIEN.

Fi donc ! c'est un blasphème.

TAMPONET.

Je me vante à ce compte?

JULIEN.

Eh ! oui, vous avez tort.

TAMPONET.

Ne pas en être cru là-dessus, c'est trop fort !

JULIEN.

Cher oncle, laissez-moi vous dire...

TAMPONET.

Suis-je un braque
Dont le cerveau fêlé sans motif se détraque?
J'ai cent preuves pour une, et si je sors des gonds...
— En un mot, voulez-vous être un de mes seconds?

JULIEN.

Puisque vous tenez tant à votre nouveau titre,
Laissez-moi m'expliquer un peu sur ce chapitre.
Moi, si j'étais trompé, je ne me battrais pas;
J'éconduirais l'amant en douceur et tout bas,
Estimant que traîner notre honneur sur la claie
N'est pas le vrai moyen d'en refermer la plaie,
Et qu'un sage silence est le seul appareil
Qu'on y doive poser en accident pareil.
Ainsi, quand vous seriez ce que vous voulez être...

TAMPONET.

Quand je serais?... Tournez les yeux vers la fenêtre,
Les voyez-vous tous deux? Parbleu ! j'en suis charmé.

JULIEN.

Ils causent.

TAMPONET.

Mais voyez de quel air animé!
Vous appelez cela causer? De pareils gestes
Tiennent-ils compagnie à des discours modestes?
Voyez!... Elle saisit l'infâme par le bras...
Malheureuse! tu crois que je ne te vois pas!
— Ils s'arrêtent... Il met la main sur sa poitrine...
Ce qu'il peut répliquer ainsi, je le devine!
Tenez, il tend le bras comme pour un serment...
Va, drôle! gesticule avant l'enterrement!
Tu verras si je suis un mari débonnaire...
— Est-ce clair maintenant? suis-je un visionnaire?

JULIEN.

C'est étrange, en effet.

TAMPONET.

Ah! ah! vous commencez
A trouver mes soupçons un peu moins insensés?
C'est heureux! — Je me bats, la chose est résolue.
Serez-vous mon témoin?

JULIEN.

Vous avez la berlue
Et vous me la donnez.

TAMPONET.

Serez-vous mon témoin?

JULIEN.

Éclaircissons les faits avant d'aller plus loin.
Ils viennent par ici : pour résoudre nos doutes,
Derrière la cloison mettons-nous aux écoutes.

TAMPONET.

Mais lorsque vous serez certain de mes affronts,
Vous serez mon témoin?

JULIEN.

Nous verrons, nous verrons.
Mais je veux parier cent contre un que ce piége
Vous montrera ma tante aussi blanche que neige.

TAMPONET.

Vous me faites rire.

JULIEN.

Oui? — Cachons-nous là-dedans
Et vous rirez bientôt mieux que du bout des dents.

TAMPONET.

Ce moyen me répugne.

JULIEN.

Il est vieux; mais qu'importe!
S'il n'était qu'un jaloux sur terre et qu'une porte,
La porte servirait d'embuscade au jaloux,
C'est moi qui vous le dis : c'est pourquoi cachons-nous,
Et tâchons d'écouter cet entretien si tendre,
Puisqu'il n'est rien de tel qu'écouter pour entendre.
Les voici... vite, entrez.

TAMPONET, *sur la porte.*

Vous serez mon témoin?

JULIEN.

Oui, car vous n'en aurez sûrement pas besoin.

Ils entrent dans la pièce à droite.

SCÈNE II.

ADRIENNE, STÉPHANE. Ils viennent du fond.

ADRIENNE.

Ainsi votre ferveur au grand air se dissipe,
Et vous restez garçon maintenant par principe?

STÉPHANE.

Oui. Tout décidément vive le célibat!
C'est un goût dépravé que ma raison combat,
Mais en vain. Contre lui pourquoi m'obstinerais-je?
Tenez, vous avez vu sur l'eau flotter du liége :
On peut bien quelquefois l'enfoncer jusqu'au fond,
Mais il remonte à flot après chaque plongeon.
Cette explication, madame, suffit-elle?

ADRIENNE.

Non. Je vous en propose une plus naturelle :
C'est que vous conservez quelque espoir d'être aimé.

STÉPHANE.

Ah! de ce côté-là mon cœur est bien fermé,
Je vous jure. Je suis guéri de cette femme,
Et son indifférence est un puissant dictame.

ADRIENNE.

Vous aviez cru lui plaire : elle vous l'avait dit.
Il est vrai maintenant que son cœur s'en dédit;
Mais la fatuité de l'homme est si têtue
Qu'il lui faut vingt échecs pour se croire battue.

STÉPHANE.

Pour moi, je crois si bien mon désastre accompli,
Madame, que j'en suis tout vengé par l'oubli.

ADRIENNE.

Si vraiment vous avez cette philosophie,
Je vous fais compliment; car je vous certifie
Que Gabrielle...

STÉPHANE.

Quoi! vous saviez?

ADRIENNE.

Je savais;
Et j'avoûrai, de plus, que je vous desservais.
Donc, je vous certifie, et vous pouvez m'en croire,
Qu'il ne reste plus rien de vous qu'en sa mémoire.

STÉPHANE.

Vraiment! Se souvient-elle encore de mon nom?
Dans quinze jours d'ici je jurerais que non.
Beau texte pour parler avec quelque amertume
De ce sexe volage au vent comme la plume!
Mais, bah! j'en fais mon deuil sans phrase et sans effort.

ADRIENNE.

Votre deuil est trop gai : le défunt n'est pas mort.
Tenez, ne perdons pas de temps en bagatelle :
Vous avez parlé bas tantôt à Gabrielle
En la quittant.

STÉPHANE.

Moi?

ADRIENNE.

Vous. Qu'a-t-elle répondu?
J'ai tâché d'écouter et n'ai pas entendu;
Mais c'est évidemment la réponse accordée
Qui vous a fait changer si promptement d'idée.

STÉPHANE.

Je ne vous comprends pas, madame.

ADRIENNE.

En vérité?

C'est donc que vous manquez de bonne volonté.

STÉPHANE.

A force d'être fin votre esprit se fourvoie.

ADRIENNE.

Allons, je vois qu'il faut vous mettre sur la voie.
Serait-ce point ceci qu'on vous a dit tout bas :
« Je vous aime toujours, ne vous mariez pas. »
Rappelez-vous.

STÉPHANE.

Croyez ce qu'il vous plaît de croire,
Madame, et finissons cet interrogatoire.

ADRIENNE.

C'est un aveu, cela.

STÉPHANE.

Non pas! — Je prends congé,
Car votre esprit fait peur au peu d'esprit que j'ai.

Il sort.

SCÈNE III.

JULIEN, *très-pâle*, ADRIENNE, TAMPONET.

TAMPONET, *entr'ouvrant la porte.*

Il est parti.

ADRIENNE.

Julien!

JULIEN, souriant.

Moi, ma tante, en personne.

ADRIENNE.

Vous avez entendu?...

TAMPONET.

Tout entendu, mignonne!
J'attends de ta bonté deux cent mille pardons,
Et je me sens en train de chanter des fredons!

ADRIENNE.

A Julien.

C'est assez. Vous avez entendu que Stéphane
Aime?...

JULIEN.

Oui.

TAMPONET, à part.

Pauvre garçon! Et moi qui me pavane!

ADRIENNE.

Mais s'il n'est pas aimé, que vous importe?

JULIEN.

Il l'est;
Nous avons entendu l'entretien au complet.

ADRIENNE.

Ce calme est effrayant alors.

JULIEN.

Pourquoi, ma tante?

TAMPONET, qui a passé à la droite de Julien.

N'oubliez pas, mon cher, si quelque éclat vous tente,
Qu'un silence prudent est le seul appareil
Que supporte l'honneur en accident pareil.

JULIEN.

Mais ce n'est pas le cas d'appliquer la sentence,
Cher oncle, et mon honneur n'est pas atteint, je pense.
Ma femme a moins d'amour encor que de vertu :
Je l'estime d'autant qu'elle a bien combattu,
Et la tiens en mon cœur pour une brave femme,
Digne de mon respect et non pas de mon blâme.
Quiconque en parlerait autrement a menti.

TAMPONET.

A part.

A la bonne heure! Il prend galamment son parti.

JULIEN, avec effort.

Quant à monsieur Stéphane...

TAMPONET.

Oui, parlons-en!

JULIEN.

En somme,
Il a fait là dedans son métier de jeune homme.
Mais j'étais son ami! — Cependant je lui crois,
Malgré sa trahison, le cœur et l'esprit droits.

TAMPONET.

Lui? c'est, tranchons le mot, une franche canaille.
Il faut le renvoyer.

JULIEN.

Non. Il faut qu'il s'en aille.
Il est très-étourdi, mais n'est pas vicieux.
Je lui rendrai ses torts à lui-même odieux,
Et je l'accablerai d'une amitié si vraie
Que de sa trahison il faudra qu'il s'effraie.

TAMPONET.

Ce moyen est chanceux.

JULIEN.

Non, non, il ne l'est pas.
A moins de s'avouer le dernier des pieds-plats,
On n'ose pas tromper l'homme qui se confie.

TAMPONET.

Mais enfin, s'il l'osait?

JULIEN.

Alors je l'en défie,
Car Gabrielle, ouvrant les yeux avec dégoût,
Remettrait dans son cœur mon image debout.

ADRIENNE.

Lorsque la passion est réellement forte,
Il n'est digue ni mur que son courant n'emporte.

JULIEN.

La leur n'est, grâce au ciel, encore qu'un ruisseau
Qui va se diviser à l'entour d'un roseau.
Seulement n'allez pas leur dire, je vous prie,
Que je suis averti de leur étourderie :
Cela gâterait tout.

ADRIENNE.

Je m'en garderais bien.

TAMPONET.

Moi de même.

JULIEN.

Il me faut un moment d'entretien
Avec ma femme, ici. Seriez-vous assez bonne
Pour me l'envoyer?

ADRIENNE.

Certe!

TAMPONET.

Attends-moi donc, mignonne.

JULIEN.

Mon oncle veut avoir son tête-à-tête aussi...
Mais le sien est plus gai que le mien.

TAMPONET, à part.

Dieu merci!

A sa femme, dans le fond du théâtre.

Étrange insouciance en cette catastrophe!

ADRIENNE.

Bien étrange, en effet.

TAMPONET.

C'est un grand philosophe!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

JULIEN, seul.

Déborde, pauvre cœur gonflé de désespoir!
Elle ne m'aime plus! — Qui l'aurait pu prévoir?
Je sens sombrer ma vie entière en ce naufrage!
Adieu, bonheur! adieu, travail! adieu, courage!...
A quoi bon désormais des efforts superflus?
Je suis seul dans le monde; elle ne m'aime plus!

Il s'assied.

Insensé! voilà donc la tendresse éphémère
Que j'ai pu préférer à la vôtre, ô ma mère!

Quand mon petit bagage a vidé la maison,
Vous pleuriez en silence, et vous aviez raison;
Car votre fils quittait sa véritable amie,
O mère, dans la tombe à présent endormie!
Hélas! j'ai plus aimé cette femme que vous;
Je l'entourais de soins plus tendres et plus doux;
Pour ne pas voir un pli sur sa lèvre vermeille,
Je desséchais mon sang aux ardeurs de la veille,
Et la trouvant heureuse et fraîche le matin,
J'oubliais ma fatigue aux roses de son teint...
Voilà ma récompense! O l'ingrate! l'ingrate!

Il se lève.

Et de quoi te plains-tu? qu'es-tu donc qui la flatte,
Pauvre gratte-papier, obscur praticien,
Avocat de la veuve et du mur mitoyen?
Te crois-tu bon à mieux qu'à payer sa dépense,
Manœuvre, et te faut-il une autre récompense
Que l'honneur, déjà grand pour ton obscurité,
De défrayer son luxe et son oisiveté?
Tu prétends être aimé? Regarde-toi! les rides
S'impriment avant l'âge à tes tempes arides.
C'est le travail, dis-tu! mais qu'importe à ses yeux?
Tout ce qu'elle en conclut, c'est que tu te fais vieux;
Elle te sacrifie au premier fat qui passe...
O les femmes! stupide et méprisable race!
Qu'elle me fait de mal, la cruelle!

Il se rassied.

Eh bien, quoi?
Est-elle là dedans moins à plaindre que moi?
N'a-t-elle pas perdu le repos qu'elle m'ôte?
Elle ne m'aime plus! mais ce n'est pas sa faute...

C'est peut-être la mienne ! — Elle a bien combattu ;
Que puis-je demander de plus à sa vertu ?
Je dois mettre une main sur ma plaie, et de l'autre
Défendre son honneur... dernier bien qui soit nôtre !
Il faut la raffermir au moins dans son devoir...

Gabrielle entre.

En est-il temps encore ? Ah ! je vais le savoir.

SCÈNE V.

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE.

Vous voulez me parler ?

JULIEN, très-simplement.

Oui. Je pars dans une heure ;
Prépare une chemise, entends-tu ? la meilleure.

Il passe à droite.

Fais brosser mon habit ; il faut te dépêcher.
Ah ! pense à visiter les chambres à coucher ;
Pour les époux, la chambre avec l'alcôve double ;
Pour Stéphane...

GABRIELLE.

Monsieur Stéphane ?...

JULIEN, à part.

Elle se trouble.

GABRIELLE.

C'est impossible.

JULIEN.

En quoi, ma chère, et depuis quand

L'appartement d'en haut n'est-il donc plus vacant?

GABRIELLE.

Mais... un jeune homme ici... la nuit... en votre absence...
C'est contraire, je crois, à toute bienséance.

JULIEN.

Ah! bah! pour une nuit! — Les autres restent bien.

GABRIELLE.

C'est différent.

JULIEN.

Ce sont tes amis; c'est le mien.

GABRIELLE.

Mon Dieu! n'insistez pas.

JULIEN.

Comme te voilà prude!
Je ne t'ai jamais vue à personne aussi rude.

GABRIELLE.

Soit; mais je ne veux pas qu'il passe ici la nuit.

JULIEN, *à part.*

Je respire! — Il est temps, puisqu'elle a peur de lui.

Haut.

Eh bien! fais retenir une chambre à l'auberge;
Qu'importe la façon, pourvu que je l'héberge!

Stéphane entre; il s'arrête sur la porte en voyant Julien.

SCÈNE VI.

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

Venez, mon cher. — Je pars pour Paris; mais demain
Nous nous retrouverons ici le verre en main.

STÉPHANE.

Quoi?...

JULIEN.

Si vous n'avez rien pourtant qui vous empêche
De passer au village une nuit un peu fraîche.

STÉPHANE.

Au contraire.

JULIEN, à Gabrielle qui se dirige vers la droite.

Où vas-tu?

GABRIELLE.

Votre habit...

JULIEN.

Ah! c'est vrai.
Va, dans une minute ou deux je te suivrai.

Gabrielle sort.

SCÈNE VII.

STÉPHANE, JULIEN.

JULIEN.

Nos lits vacants sont pris par mon oncle et ma tante,
Mais nous avons tout près une auberge excellente.

STÉPHANE.

C'est parfait.

JULIEN.

Pardonnez à l'exiguïté
D'une maison peu propre à l'hospitalité :
Si l'amitié pouvait élargir la muraille,
Vous auriez une chambre ici de belle taille.

STÉPHANE, avec embarras.

Je ne mérite pas vos bontés.

JULIEN.

Mes bontés!...

D abord, ce n'en sont pas; puis vous les méritez.
Vous m'avez plu, mon cher, à la première vue,
Et jamais mon instinct n'a commis de bévue.
Voilà, me suis-je dit, un ami qui me vient,
Un homme franc, loyal, un cœur qui me convient.
Me trompais-je?

STÉPHANE.

Non, certe.

JULIEN.

Aussi, ma confidence
Se sent vers vous portée avec pleine assurance,
Et vous êtes le seul devant qui j'oserais
Ouvrir la profondeur de mes chagrins secrets.

STÉPHANE.

Des chagrins?

JULIEN.

Ma gaîté n'est, hélas! qu'un mensonge,
Et je porte une plaie en dedans qui me ronge.
C'est... L'aveu, cher Stéphane, est des plus délicats:
A tout autre que vous je ne le ferais pas,
Car les gens sont enclins à s'amuser sous cape
Des tourments d'un époux à qui sa femme échappe.

STÉPHANE, troublé.

Vous croyez que madame...?

JULIEN.

Oui, je ne sais pourquoi,

Son cœur de jour en jour se retire de moi.

STÉPHANE.

Soupçonnez-vous qu'un autre...?

JULIEN.

Un autre? — Gabrielle
Ne trompera jamais ma confiance en elle.
Mais n'est-ce point assez de perdre son amour?

STÉPHANE.

Vous l'aimez donc... beaucoup?

JULIEN.

Autant qu'au premier jour;
Plus même. — Elle n'est plus seulement mon délice,
Elle est le fondement de tout mon édifice.
Son amour me manquant, tout me manque à la fois.
Jugez donc ce que vaut ma gaîté quand je vois
Sa froideur sous mes yeux incessamment accrue!
— Je suis le laboureur assis sur sa charrue,
Qui d'un air hébété fredonne une chanson,
En regardant le feu dévorer sa moisson.

STÉPHANE.

A part.

Vous vous exagérez sans doute... Que lui dire?

JULIEN.

Je n'exagère rien, non; son cœur se retire.
Si je savais pourquoi, je pourrais y pourvoir...
Et par vous, mon ami, j'espère le savoir.

STÉPHANE.

Par moi, monsieur!

JULIEN.

Ma femme a pour vous de l'estime:

Essayez de gagner sa confidence intime.
Elle est fière, et si j'ai des torts, comme je croi,
Elle s'en ouvrira plutôt à vous qu'à moi.

STÉPHANE.

Vous me donnez, monsieur, un délicat office.

JULIEN.

Au nom de l'amitié rendez-moi ce service.
En un mot, je remets ma vie en votre main.

A part.

Adieu. Je puis dormir en paix jusqu'à demain.

Il sort.

SCÈNE VIII.

STÉPHANE, *seul ; il traverse lentement la scène, la tête inclinée sur sa poitrine, il va s'asseoir sur le canapé à gauche, et après un long silence.*

Après tout, j'aime aussi Gabrielle, je l'aime !
Chacun pour soi. L'amour ne connaît que lui-même.
Je ne partirai pas. — Le tromper cependant
Cet homme qui me vient prendre pour confident
Et de son amitié loyalement m'accable,
C'est une lâcheté dont je suis incapable !
Tout à l'heure déjà mon honneur a frémi
Quand débonnairement il me traitait d'ami ;
Ce serait tous les jours nouvelle platitude,
Qui dégénérerait bientôt en habitude,
Car ce que je n'ai pu tout à l'heure éviter,
Le subir par deux fois ce serait l'accepter !
— Laissons aux intrigants les basses perfidies.

La honte n'entre point dans les choses hardies,
Et l'enlèvement seul en cette extrémité
Peut sauver notre amour et notre dignité
Il faut que Gabrielle à cela se résigne.

Il va pour sortir, quand Tamponet entre.

SCÈNE IX.

TAMPONET, STÉPHANE.

TAMPONET, *à part.*

Attachons-nous à lui selon notre consigne.

STÉPHANE, *à part.*

Encor cet imbécile !

TAMPONET.

Hé! hé! mauvais sujet,
Nous avions entamé, ce me semble, un piquet.

STÉPHANE.

Excusez-moi, monsieur, de ne pas le poursuivre.

TAMPONET.

A part.

A votre aise. Il n'a pas le moindre savoir-vivre.

STÉPHANE.

Julien est-il parti?

TAMPONET.

Je le quitte à l'instant;
Mais il m'a délégué tous ses droits en partant,
Et notamment celui de récréer son hôte.
Si vous vous ennuyez, ce sera de ma faute.

STÉPHANE.

Je le crois; mais je suis si maussade aujourd'hui,
Que vous vous laisseriez gagner à mon ennui.

TAMPONET.

Allons donc!

STÉPHANE.

Non, vraiment. Faussez-moi compagnie.

TAMPONET.

Pour qui me prenez-vous?

STÉPHANE.

Point de cérémonie,
De grâce; laissez-moi.

TAMPONET.

Je ne vous quitte pas.

STÉPHANE.

C'est donc moi qui vous quitte alors.

Il sort.

TAMPONET, *courant après lui.*

Je suis vos pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Même décoration.

Dans l'entr'acte deux domestiques apportent des lampes et le café, qu'ils posent sur la table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, devant la table, TAMPONET, STÉPHANE, ADRIENNE.

TAMPONET.

Ma foi, j'ai bien dîné. — Ce n'est pas que j'y tienne;
Mais si frugal qu'on soit...

ADRIENNE, sur le canapé.

Il faut qu'on se soutienne.

TAMPONET.

Je me suis soutenu. C'est une vérité
Qui n'incrimine en rien ma sensibilité.
Un mauvais estomac ne fait pas un poëte,
Quoi qu'en pense monsieur.

STÉPHANE.

A part.

Moi? Ce vieillard m'hébète!

GABRIELLE.

Du café, mon cher oncle?

TAMPONET.

Et tout ce qui s'ensuit,
Car je prétends ne pas fermer l'œil de la nuit.
A notre jeune ami je tiendrai compagnie.

STÉPHANE.

A moi? Parbleu! c'est trop... trop de cérémonie;
Je dors la nuit.

TAMPONET.

Allons! Est-ce qu'on peut dormir
Dans un lit d'auberge?

STÉPHANE.

A part.

Oui, certe. Il me fait frémir.

TAMPONET.

Nous nous promènerions ensemble au clair de lune.

STÉPHANE.

Merci!

TAMPONET.

Vous refusez? Allons, soit; sans rancune.

GABRIELLE, à Stéphane.

Une tasse, monsieur?

Stéphane s'incline et s'approche de Gabrielle.

ADRIENNE, bas à Tamponet.

Emmenez-le.

TAMPONET, bas.

Très-bien.

STÉPHANE, bas à Gabrielle.

Gabrielle, il me faut un moment d'entretien.
Tâchez de renvoyer votre oncle et votre tante.

GABRIELLE, bas.

Je ne peux pas.

TAMPONET, à la fenêtre.

Voyez quelle lune éclatante,
Mon cher! Si peu qu'on ait de poésie au cœur,
Cet astre attendrissant le remplit de langueur.

STÉPHANE.

Comment résistez-vous à l'admirer, barbare?

TAMPONET.

Qui dit que j'y résiste? Allumons un cigare
Et sortons. Rien n'est doux, lorsque l'on sait aimer,
Comme de regarder la lune et de fumer.

STÉPHANE.

Quant à moi, j'aime mieux rester avec ces dames.

ADRIENNE.

Oh! nous vous permettons de nous quitter. Le femmes
Ont toujours quelque chose à se dire en secret.

STÉPHANE.

Puisque je suis de trop, je sors, mais à regret.

TAMPONET.

Venez, nous causerons.

STÉPHANE, à part.

Allons, il faut le suivre!
Ne trouverai-je rien qui de lui me délivre?
Tous les moyens sont bons contre un tel importun.

TAMPONET, prenant le bras de Stéphane.

La nature a le soir un enivrant parfum!

Ils sortent.

SCÈNE II.

GABRIELLE, ADRIENNE.

GABRIELLE.

Quel secret as-tu donc?

ADRIENNE.

Quel secret? je t'admire!
C'est toi qui dois avoir quelque chose à me dire.

GABRIELLE.

Et quoi donc?

ADRIENNE.

Presque rien. Par exemple, le mot
Que tu glissais tout bas à Stéphane tantôt.

GABRIELLE.

Je ne sais.

ADRIENNE.

Ai-je donc perdu ta confiance,
Ou bien n'oses-tu plus m'ouvrir ta conscience?
J'en ai bien peur.

GABRIELLE.

Jamais je ne t'ai rien caché.

ADRIENNE.

Quand Stéphane tantôt de toi s'est rapproché,
Vous avez échangé quelques mots à voix basse.

GABRIELLE.

Ah! oui, je m'en souviens... j'ai dit que j'étais lasse.

ADRIENNE.

Pas autre chose?

GABRIELLE.

Non.

ADRIENNE.

Voudrais-tu l'attester
Par serment?

GABRIELLE.

Quel motif as-tu pour en douter?

ADRIENNE.

Stéphane tout à coup a changé de langage
Et s'est déclaré net contre le mariage,
Pourquoi?

GABRIELLE.

Mais... je ne sais... Tiens, je mens lâchement!
Tout mon cœur se soulève en cet abaissement!
J'appartiens à Stéphane.

ADRIENNE.

Oh!

GABRIELLE.

Du moins de parole.

ADRIENNE.

S'il est temps encor...

GABRIELLE.

Non, pas un mot, je suis folle,
J'ai la fièvre. Tais-toi; le sort en est jeté.
Je suis perdue enfin, voilà la vérité.

ADRIENNE.

Si tu souffres avant la faute consommée,
Pauvre enfant, que sera-ce après?

GABRIELLE.

Je suis aimée!

ADRIENNE.

Tu crois l'être du moins. Elle le crut aussi,
Celle dont ce matin je te parlais ici.
Elle se consolait avec cette pensée
Des hontes dont sans cesse elle était oppressée;
Car, vois-tu, le mensonge est un âpre tyran
Qui ne relâche plus ceux qu'une fois il prend,
Et le ciel juste a fait de ses ignominies
Le secret châtiment des fautes impunies!

GABRIELLE.

Je le sais déjà.

ADRIENNE.

Non; car si tu le savais,
Tu n'irais pas plus loin dans ce chemin mauvais.
C'est un mensonge aisé celui dont l'assurance
Défend contre le monde une chère espérance:
Mais qu'il est douloureux et demande d'efforts
Celui qui n'a plus rien à cacher qu'un remords!
Va, tu le connaîtras un jour le dur supplice
De tromper ton mari, maudissant ton complice;
Et ce sera le jour où tu t'apercevras
Que de sa passion le malheureux est las.

GABRIELLE.

L'amant de ton amie était un misérable,
Voilà tout.

ADRIENNE.

Non; c'était un jeune homme honorable,
Et ses premiers serments furent de bonne foi;
Mais il ne m'aimait plus.

GABRIELLE.

C'était toi? — C'était toi!

ADRIENNE.

Hélas!

GABRIELLE.

Ne rougis pas, ô ma chère Adrienne!
C'est un lien de plus; ma faute aime la tienne!
J'aurai donc une amie à qui me confier,
Qui saura me comprendre et me justifier!

ADRIENNE.

Je ne chercherai pas de vaine échappatoire;
Puisqu'un mot m'a trahie, écoute mon histoire,
Et puissent mes douleurs au moins te protéger!

GABRIELLE.

Je ne veux les savoir que pour les partager.

ADRIENNE.

C'est l'histoire toujours vieille et toujours nouvelle!
Je fus heureuse un an... puisque cela s'appelle
Du bonheur. — Il m'aimait; il le croyait, du moins,
Et ses serments prenaient les anges à témoins.
Puis l'habitude vint. Sa tendresse assouvie
Ne suffit bientôt plus à l'ardeur de sa vie...
Quand une passion vient à se consulter,
Tout s'accorde aussitôt à la précipiter;
Tout déplaît à l'amant refroidi; tout l'irrite,
Surtout ce dont jadis il nous fit un mérite.

S'il cherche à quereller, notre douceur paraît
Comme une résistance à son désir secret;
Notre adresse, autrefois pleine de poésie,
A parer aux soupçons, devient hypocrisie;
Il finit, entends-tu, par plaindre notre époux,
Et prendre, au fond du cœur, son parti contre nous,
Tant ce mari trompé lui paraît honnête homme
Depuis qu'il n'a plus rien à lui voler, en somme.

GABRIELLE.

Mais c'est une infamie!

ADRIENNE.

Hélas! non. C'est le cours
Des choses de la vie et le train des amours.
Mais ce que j'ai souffert, je ne saurais le dire.

GABRIELLE.

Je le comprends assez.

ADRIENNE.

Un seul mot peut suffire:
Je l'aimais, et parfois je désirais sa mort.

GABRIELLE.

Et tu n'as pas rompu?

ADRIENNE.

Ce fut mon plus grand tort.
Mais un reste d'espoir m'en ôtait le courage.
Et lui de son côté subissait l'esclavage
Par un dernier égard semblable au repentir,
N'osant m'abandonner et désirant partir.
La liaisons ainsi, pendant toute une année,
Dans les déchirements s'est encore trainée,
Et Dieu sait jusqu'à quand tous deux aurions souffert

Si mon mari n'avait un jour tout découvert.
Le croirais-tu? j'étais si brisée et si lasse,
Que ce dernier malheur me parut une grâce.

GABRIELLE.

Pauvre âme, ton récit m'a donné le frisson.

ADRIENNE.

Que mon exemple, alors, te serve de leçon;
Car le même malheur sur ton avenir plane.

GABRIELLE.

Ah! ne compare pas ton amant à Stéphane,
Stéphane est simple et bon; il m'aime noblement
Et m'a déjà prouvé son entier dévoûment.
Va, je réponds de lui sans être bien savante,
Et ton récit pour moi n'a pas d'autre épouvante
Que celle du mensonge où j'allais m'enchaîner
Et dont il est à temps venu me détourner.
Merci, tu m'as sauvée.

ADRIENNE.

O Dieu clément!

SCÈNE III.

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, à Adrienne.

Madame,
Dans sa chambre monsieur Tamponet vous réclame;
A se changer du haut en bas il est réduit,
Et vous avez, dit-il, la clef du sac de nuit.

ADRIENNE.

Qu'est-il arrivé donc ?

STÉPHANE.

Une sotte aventure,
Madame ; il me faisait admirer la nature
Et récitait des vers charmants, quand tout à coup
Je le vois s'enfoncer en terre jusqu'au cou.
Jugez de mon effroi ! j'éclaircis le mystère ;
C'était ce grand tonneau béant à fleur de terre,
Et qui pour le moment était plein jusqu'aux bords.
J'en tirai votre époux, tremblant de tout son corps,
Et pendant que je parle il grelotte en chemise
Dans sa chambre, attendant la clef de la valise.

ADRIENNE.

Tenez, portez-la-lui.

STÉPHANE.

Moi ?

ADRIENNE.

Vous, oui, s'il vous plaît.

STÉPHANE.

En toute occasion je suis votre valet ;
Mais monsieur Tamponet vous demande en personne ;
Il craint d'être malade... et de fait, il frissonne.
Je ne lui serais pas, je crois, d'un grand secours.

ADRIENNE, à part.

Haut.

Je ne les laisserai pas longtemps seuls. J'y cours.

Elle sort.

SCÈNE IV.

GABRIELLE, STÉPHANE.

STÉPHANE.

Enfin nous voilà seuls, et ce n'est pas sans peine !
Je me sentais monter des mouvements de haine
Contre ces importuns.

GABRIELLE, à elle-même.

Oui, c'est le seul parti.

A Stéphane.

Pour la première fois de mes jours j'ai menti,
Stéphane. J'ai menti tout à l'heure à ma tante;
A mon mari, demain, il faudra que je mente,
Et, s'il n'éclate pas, notre amour criminel
Condamnera ma vie au mensonge éternel.
Mais ma fierté ne peut s'arranger d'un tel hôte,
Et je ne joindrai pas la bassesse à la faute.
Aussi bien je vous dois et dois à mon époux
De n'être plus à lui lorsque je suis à vous.

STÉPHANE.

Étrange sympathie ! étrange et que j'admire !
Ce que vous dites là, je venais vous le dire.
Notre amour dégradé ramperait sous ce toit,
Et nous voulons tous deux qu'il marche fier et droit.
Nous fuirons, n'est-ce pas ?

GABRIELLE.

Oui. Quand?

STÉPHANE.

Cette nuit
On ne diffère pas une mesure extrême.

GABRIELLE.

La réprobation du monde nous attend,
Songez-y.

STÉPHANE.

Qu'elle vienne, et je serai content!
Que ce monde irascible, et devant qui tout tremble,
Par son courroux nous lie à tout jamais ensemble;
Je bénirai l'arrêt qui nous met hors la loi,
Et ne vous laisse plus d'autre soutien que moi;
Car si jamais deux cœurs furent faits l'un pour l'autre,
N'est-ce donc pas le mien, Gabrielle, et le vôtre?

GABRIELLE.

Hélas!

STÉPHANE.

Vous soupirez, chère femme, et vos yeux
Se baissent pour cacher des pleurs silencieux.
M'enviez-vous déjà cette joie ineffable,
Dites?

GABRIELLE.

Qu'une rupture est chose lamentable,
Et comme le passé va nous enveloppant
D'imperceptibles nœuds qu'on ne sent qu'en rompant!
Tandis que vous parliez, — pardonnez ma faiblesse,
Stéphane, — il m'a semblé voir toute ma jeunesse
Se lever en pleurant et me tendre les bras
Comme pour me crier: Ne m'abandonne pas!

STÉPHANE.

Séchez, séchez vos yeux! — quelle est cette démence?

Votre jeunesse? eh bien! voici qu'elle commence!
Son véritable essor date de notre amour,
Et rien ne doit compter pour nous jusqu'à ce jour
Commençons, ou plutôt recommençons la vie,
Nous chercherons un coin abrité de l'envie,
Où nous puissions en paix, loin de ce monde altier,
Nous être l'un à l'autre un monde tout entier!
Je sais, si vous voulez, un village en Bretagne,
Sur le bord de la mer, au pied d'une montagne;
Nid d'amour vers lequel les bruits de l'univers
S'éteignent, par celui de l'Océan couverts!

GABRIELLE.

Eh bien! préparez tout pour partir dans une heure.
Cette maison me navre; il semble qu'elle pleure!
— Silence, on vient.

SCÈNE V.

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, avec effroi.

Julien!

JULIEN, très-calme; il a des dossiers sous le bras.

Oui, c'est moi, mes amis.
Je vous reviens plus tôt que je n'avais promis;
Mais mieux que la frayeur, les heureuses nouvelles
Aux pieds du voyageur peuvent mettre des ailes.

STÉPHANE.

oi donc?

JULIEN.

Je vous rapporte un sujet de gala:
Monsieur le secrétaire intime, touchez là.

STÉPHANE.

Que veut dire?...

JULIEN.

Parbleu, mon cher, cela veut dire
Que l'amitié n'est pas toujours un mot pour rire.

STÉPHANE.

Tant de chaleur me touche, et j'en reste confus;
Mais vous aviez sans doute oublié mon refus.

JULIEN.

Lorsque j'aime les gens, j'ajuste mes services
A leurs vrais intérêts et non à leurs caprices.
Donnez mon zèle au diable autant qu'il vous plaira,
Traitez-le d'indiscret, d'absurde et cætera,
Je ne m'émeus pas plus de votre rebuffade
Qu'un bon chirurgien des cris de son malade.

STÉPHANE.

Je suis reconnaissant à ce zèle parfait,
Mais je ne puis, monsieur, en accepter l'effet
Tant que mon père...

JULIEN.

Encor cette plaisanterie?
Soyez donc une fois sérieux, je vous prie,
Et faites-moi l'honneur de ne pas me traiter
En précepteur bourru que l'on craint d'irriter.

STÉPHANE.

Mais si j'ai des raisons... impossibles à dire?

JULIEN.

Dès qu'il en est ainsi, pardon, je me retire...

Il va poser ses papiers sur la table.

Non pourtant sans trouver assez blessant pour moi

Que dans mon amitié vous ayez si peu foi.

STÉPHANE.

Si mon secret était à moi seul, je vous jure...

JULIEN.

Oh ! oh ! voilà qui sent l'amoureuse aventure.
— Je m'en doutais.

STÉPHANE.

Alors, pourquoi m'interroger?

JULIEN.

Contre vous-même, ingrat, je veux vous protéger.

STÉPHANE.

Épargnez-vous, monsieur, des remontrances vaines:
L'amour qui me dévore a coulé dans mes veines.

JULIEN.

Bien ! je ne prétends pas l'en tirer ; mais en quoi
Ce grand amour est-il contraire à votre emploi?
Tout votre temps est donc pris par votre maîtresse?

STÉPHANE.

Elle est pure, monsieur, je n'ai que sa tendresse.

JULIEN.

D'où vient donc?

STÉPHANE, *avec embarras.*

Elle veut que je parte, et je pars.

JULIEN.

Bah ! ces voyages-là sont sujets aux retards.

STÉPHANE.

Je pars demain.

JULIEN.

D'honneur?

STÉPHANE.

D'honneur.

GABRIELLE, à part.

Quelle torture!

JULIEN.

Vous êtes, cher Stéphane, une noble nature,
Et celle qui vous pousse à pareille action
A, quelle qu'elle soit, mon admiration.

GABRIELLE, bas à Stéphane.

Dites la vérité, sa louange me tue.

STÉPHANE.

Votre éloge se trompe et je le restitue :
Je ne pars pas seul.

JULIEN, à part.

Dieu ! — Tais-toi, cœur frémissant!
Il sera toujours temps de répandre du sang.

GABRIELLE.

Vous méprisez beaucoup cette femme?

JULIEN, passant au milieu.

Au contraire.
Quand d'un amour funeste il n'a pu se distraire,
C'est un cœur bien placé qui seul peut consentir
A se perdre à jamais plutôt que de mentir.
D'ailleurs, à mon avis, l'adultère est un crime
Grotesquement ignoble à moins d'être sublime,
Comme un fleuve fangeux qui se change en égout,
Si dans sa véhémence il n'entraîne pas tout.

STÉPHANE.

Ainsi, vous approuvez... cette femme?

JULIEN.

Oui, sans doute.
Puisqu'elle ne peut plus tenir la bonne route.
— A-t-elle des enfants?

STÉPHANE, hésitant.

Elle en a.

JULIEN.

Je la plains..
Et je les plains aussi, ces pauvres orphelins.

STÉPHANE.

Ne les peut-elle pas emmener?

JULIEN.

Et le père!!!
— Ah bah! quelque crétin que rien ne désespère...
Car il serait aimé s'il aimait ses enfants!
Aussi n'est-ce pas lui que je plains et défends;
C'est vous, mon pauvre ami, c'est cette pauvre femme,
Qui d'un monde inflexible osez braver le blâme,
Sans soupçonner encor l'un ni l'autre, je crois,
Dans quel bois épineux vous taillez votre croix,
Et quelle solitude immense, infranchissable
Il va se faire autour de votre amour coupable.

STÉPHANE.

Est-ce une solitude où l'on est deux?

JULIEN.

C'est pis,
C'est un cachot où sont liés deux ennemis.
Car on sait trop comment ces unions boiteuses
Se changent à la longue en des chaînes honteuses.

Où les deux enchaînés, l'un à l'autre cruels,
Se reprochent tout bas leurs regrets mutuels!

STÉPHANE.

Je suis sûr de ne rien regretter.

JULIEN.

Vous, peut-être;
Mais elle! — Croyez-vous qu'à travers sa fenêtre
Elle verra passer d'un œil bien aguerri
La moindre paysanne au bras de son mari?
Où que vous conduisiez son exil adultère,
Vous la verrez baisser les regards et se taire
Lorsque les bonnes gens se tenant par la main
Sans ôter leur chapeau passeront leur chemin.
Pauvre femme! ses yeux errant dans l'étendue,
Comme pour y chercher la paix qu'elle a perdue,
Tâchent de découvrir par delà l'horizon
La place bienheureuse où fume sa maison,
La maison où jadis elle entra pure et vierge...
Tandis que derrière elle une chambre d'auberge
Garde pour compagnon à ses mornes douleurs
Un étranger pensif dont la vie est ailleurs!

STÉPHANE.

Non! dites un amant dont le sourire efface
Ce que ses yeux en pleurs demandent à l'espace.

JULIEN.

A Gabrielle.

Croyez-vous donc... Crois-tu qu'il soit heureux l'amant?
Non; dans son amour même il trouve un châtiment:
Plus il honorera sa maîtresse en épouse,
Plus le tourmentera sa mémoire jalouse;

Car elle aura beau faire, elle ne fera pas
Qu'un autre ne l'ait point tenue entre ses bras!
Elle peut bien donner son honneur et sa vie,
Sa beauté, tout... hormis sa pureté ravie,
Hormis la foi jurée et le lit nuptial
Et l'oubli d'un mari qui devient un rival.
Ce souvenir la souille ou du moins la profane...

Mouvement de Gabrielle.

Si tu doutes, crois-en la pâleur de Stéphane.

STÉPHANE.

Je saurai secouer ce triste souvenir.
Qu'importe le passé lorsque j'ai l'avenir?

JULIEN.

Il n'est pas de bonheur hors des routes communes:
Qui vit à travers champs ne trouve qu'infortunes.
Oubliez l'avenir tout comme le passé;
L'avenir est perdu pour vous, pauvre insensé!

STÉPHANE.

Tant mieux donc! L'avenir dont le monde nous flatte
A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
Ses superbes fureurs, ses flots extravagants
Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes
Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes!
Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons:
Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons.

JULIEN.

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli:

C'est le contentement du devoir accompli,
C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que pour rafraîchir son labeur échauffant
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant.
Laissons aux cerveaux creux ou bien aux égoïstes
Des désordres, au fond si vides et si tristes,
Ces amours sans lien et dont l'impiété
A l'égal d'un malheur craint la fécondité.
Mais, nous autres, soyons des pères — c'est-à-dire,
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle,
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle!
Voilà la dignité de la vie et son but!
Tout le reste n'est rien que prélude et début;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.
Ah! mon ami, voilà la seule route à suivre,
La seule volupté dont rien ne désenivre!
Vous l'avez sous la main et vous la rebutez
Pour courir les hasards et les calamités!
Réfléchissez encore.

STÉPHANE.

Il est trop tard.

JULIEN.

Non, certes,
Il n'est jamais trop tard pour refuser sa perte.

Mais les femmes ont plus d'éloquence que nous :

A Gabrielle.

Achève, s'il se peut, de sauver ces deux fous.
Moi, je vous quitte. Il faut que je me débarrasse
En lieu sûr et sous clef de cette paperasse.

Il passe à la table et y prend ses dossiers.

A part.

J'ai fait pour la sauver un effort surhumain ;
Je laisse, Dieu puissant, le reste en votre main.

Il sort à droite.

SCÈNE VI.

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE, après un silence et sans lever les yeux.

Adieu, monsieur, adieu, pour toujours.

STÉPHANE, de même.

Oui, madame.

Il sort lentement, la tête basse.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, seule.

O Dieu! quelle lumière il se fait dans mon âme!
Au bord de quel abîme, aveugle, je courais!
Sans Julien, malheureuse! à présent j'y serais...
Mais quelle autorité dans son langage! et comme
L'autre n'est qu'un enfant à côté de cet homme!

SCÈNE VIII.

JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

Stéphane?...

GABRIELLE.

Il est parti pour ne rentrer jamais.
Il est parti, monsieur, parce que je l'aimais.
Cette femme c'est moi. — Que mon sort s'accomplisse:
Je ne murmure pas contre votre justice.

Elle tombe à genoux.

JULIEN.

Relève-toi, ma fille. Ai-je vraiment le droit
D'être un juge orgueilleux et dur à ton endroit!
Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser, toi qui m'as oublié,
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé;
Moi qui, dans mon travail absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu jour par jour
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu dans ma lutte obstinée
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée!
Tu le vois, mon enfant, dans ce pas hasardeux
Tous deux avons failli; pardonnons-nous tous deux.

GABRIELLE.

Oh! vous êtes clément comme un Dieu!

JULIEN.

Comme un père.
Mais je regagnerai ton amour, je l'espère...

GABRIELLE.

Me rendrez-vous le vôtre?

Il l'attire dans ses bras.

SCÈNE IX.

TAMPONET, en robe de chambre, JULIEN, GABRIELLE, ADRIENNE.

TAMPONET, enrhumé et prononçant les *m* en *b*.

O le charmant tableau!

JULIEN.

Quelle voix!

TAMPONET.

Oui, je suis enrhumé du cerveau.
C'est votre jeune ami qui, d'humeur folichonne,
S'est délivré de moi tantôt dans une tonne...
Mais je m'en vengerai par un mot fort piquant
Et ne parlerai plus de lui qu'en m'en moquant.

ADRIENNE, à Gabrielle.

Que te semble à présent de mon petit système?

GABRIELLE, tendant la main à Julien.

O père de famille! ô poëte! je t'aime!

FIN.

CLICHY. — Imp. MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE GENDRE

DE

M. POIRIER

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 8 avril 1854, et reprise à la Comédie-Française, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 3 mai 1864.

Clichy. — Imp. PAUL DUPONT et Cie rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE GENDRE

DE

M. POIRIER

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

(Guillaume Victor) Léonard Sylvain

ÉMILE AUGIER & JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

PERSONNAGES

		Gymnase.		Th.-Français.
POIRIER.	MM.	LESUEUR.	MM.	PROVOST.
GASTON, marquis de Presles. . .		BERTON.		BRESSANT.
HECTOR, duc de Montmeyran. . .		DUPUIS.		LAFONTAINE.
VERDELET.		VILLARS.		BARRÉ.
ANTOINETTE.	Mme	ROSE CHÉRI.	Mlle	FAVART.
SALOMON, Créanciers. . . .	MM.	A. BLONDEL.	MM.	CHÉRY.
CHAVASSUS, Créanciers. . . .		BORDIER.		VERDELLET.
COGNE, Créanciers. . . .		ANTOINE.		MONTET.
VATEL, Créanciers. . . .		THIBAUT.		Eug. PROVOST.
LE PORTIER		DOISY.		TRONCHET.
UN DOMESTIQUE.		LOUIS.		SEVESTE.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Poirier.

See 1st page of book for pages 1 and 2

de la jeunesse, l'exemple et le parfait modèle des enfants prodigues ?

LE DUC.

Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés tous les deux : toi, tu t'es marié ; moi, je me suis fait soldat, et quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon régiment que le tien.

GASTON, regardant l'uniforme du duc.

Bien obligé !

LE DUC.

Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit ornement que tu feins de ne pas voir... (Il montre ses galons.)

GASTON.

Un galon de laine.

LE DUC.

Que j'ai ramassé dans la plaine d'Isly, mon bon.

GASTON.

Et quand auras-tu l'étoile des braves ?

LE DUC.

Ah ! mon cher, ne plaisantons plus là-dessus : c'était bon autrefois ; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et pour l'avoir je donnerais gaiement une pinte de mon sang.

GASTON.

Ah çà ! tu es donc un troupier fini ?

LE DUC.

Hé ! ma foi, oui ! j'aime mon métier. C'est le seul qui convienne à un gentilhomme ruiné, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir pris plus tôt. C'est amusant, vois-tu, cette existence active et aventureuse ; il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme ; c'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

GASTON.

A peu de frais.

LE DUC.

Et puis, mon cher, ces idées patriotiques dont nous nous moquions au café de Paris et que nous traitions de chauvinisme nous gonflent diablement le cœur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon défonce les blagues et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie.

GASTON.

Soit; mais ton enthousiasme pour un drapeau qui n'est pas le tien...

LE DUC.

Bah! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumée de la poudre.

GASTON.

Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu à Paris pour longtemps?

LE DUC.

Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrangé ma vie?

GASTON.

Non, comment?

LE DUC.

Je ne t'ai pas dit?... C'est très-ingénieux : avant de partir, j'ai placé chez un banquier les bribes de mon patrimoine. Cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rente pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres. J'ai naturellement choisi le carnaval pour mes prodigalités : il a commencé hier, j'arrive aujourd'hui et ma première visite est pour toi.

GASTON.

Merci! Ah çà! je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

LE DUC.

Oh! je ne veux pas te donner d'embarras...

GASTON.

Tu ne m'en donneras aucun, il y a justement dans l'hôtel un pavillon, au fond du jardin.

LE DUC.

Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gêner, c'est moi. Tu comprends... tu vis en famille... ta femme, ton beau-père...

GASTON.

Ah! oui, tu te figures, parce que j'ai épousé la fille d'un ancien marchand de draps, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporté dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'à écrire sur ma porte : Ci-gît Gaston, marquis de Presles! Détrompe-toi, je mène un train de prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achète des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drôle qui prétend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sérieux; je tiens table ouverte (entre parenthèses, tu dîneras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite); bref, le mariage n'a rien supprimé de mes habitudes, rien... que les créanciers.

LE DUC.

Ta femme, ton beau-père, te laissent ainsi la bride sur le cou?

GASTON.

Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant à M. Poirier, mon beau-père, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit, il était né pour vivre en espalier. Toute son ambition était de fournir aux desserts d'un gentilhomme : ses vœux sont exaucés.

LE DUC.

Bah! il y a encore des bourgeois de cette pâte-là?

GASTON.

Pour te le peindre en un mot, c'est George Dandin à l'état de beau-père... Sérieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

LE DUC.

Je pense bien que tu ne t'es mésallié qu'à bon escient.

GASTON.

Je t'en fais juge : tu sais dans quelle position je me trouvais? Orphelin à quinze ans, maître de ma fortune à vingt,

j'avais promptement exterminé mon patrimoine et m'étais mis en devoir d'amasser un capital de dettes, digne du neveu de mon oncle. Or, au moment où, grâce à mon activité, ce capital atteignait le chiffre de cinq cent mille francs, mon septuagénaire d'oncle n'épousait-il pas tout à coup une jeune personne romanesque dont il se voyait adoré? Corvisart l'a dit, à soixante-dix ans on a toujours des enfants. J'avais compté sans mes cousins; il me fallut décompter.

LE DUC.

Tu passais à l'état de neveu honoraire.

GASTON.

Je songeai à reprendre du service actif dans le corps des gendres; c'est alors que le ciel mit monsieur Poirier sur mon chemin.

LE DUC.

Où l'as-tu rencontré?

GASTON.

Il avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur; c'était une chance de nous rencontrer : nous nous rencontrâmes. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son débiteur; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralité; je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnête, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

LE DUC.

Avec quels appointements?

GASTON.

Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

LE DUC.

Un million de dot!

GASTON.

Mieux que cela : tu vas voir. Il s'est engagé à payer mes dettes, et je crois même que c'est aujourd'hui que ce phénomène sera visible : ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs : ci, cinq cents autres mille francs.

LE DUC.

Voilà le million ; après ?

GASTON.

Après ? Il a tenu à ne pas se séparer de sa fille et à nous défrayer de tout dans son hôtel ; en sorte que, logé, nourri, chauffé, voituré, servi, il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et le mien.

LE DUC.

C'est très-joli.

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Il y a encore quelque chose ?

GASTON.

Il a racheté le château de Presles, et je m'attends, d'un jour à l'autre, à trouver les titres de propriété sous ma serviette.

LE DUC.

C'est un homme délicieux !

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Encore ?

GASTON.

Après la signature du contrat, il est venu à moi, il m'a pris les mains, et, avec une bonhomie touchante, il s'est confondu en excuses de n'avoir que soixante ans ; mais il m'a donné à entendre qu'il se dépêcherait d'en avoir quatre-vingts. Au surplus, je ne le presse pas... il n'est pas gênant, le pauvre homme. Il se tient à sa place, se couche comme les poules, se lève comme les coqs, règle les comptes, veille à l'exécution de mes moindres désirs ; c'est un intendant qui ne me vole pas : je le remplacerais difficilement.

LE DUC.

Décidément, tu es le plus heureux des hommes.

GASTON.

Attends donc ! Tu pourrais croire qu'aux yeux du monde, mon

mariage m'a délustré, m'a décati, comme dirait M. Poirier: rassure-toi, je suis toujours à la mode; c'est moi qui donne le ton. Les femmes m'ont pardonné, et, enfin, comme j'avais l'honneur de te le dire, tu ne pouvais arriver plus à propos.

LE DUC.

Pourquoi?

GASTON.

Tu ne me comprends pas, toi, mon témoin naturel, mon second obligé?

LE DUC.

Un duel!

GASTON.

Oui, mon cher, un joli petit duel, comme dans le bon temps... Eh bien! qu'en dis-tu? Est-il mort, ce marquis de Presles, et faut-il songer à le porter en terre?

LE DUC.

Avec qui te bats-tu, et à quel propos?

GASTON.

Avec le vicomte de Pontgrimaud, à propos d'une querelle de jeu.

LE DUC.

Une querelle de jeu? alors cela peut s'arranger.

GASTON.

Est-ce au régiment que l'on apprend à arranger les affaires d'honneur?

LE DUC.

Tu l'as dit, c'est au régiment. C'est là qu'on apprend l'emploi du sang; tu ne me persuaderas pas qu'il en faille pour terminer une querelle de jeu?

GASTON.

Et si cette querelle de jeu n'était qu'un prétexte? s'il y avait autre chose derrière?

LE DUC.

Une femme?

GASTON.

Voilà!

LE DUC.

Une intrigue! déjà! ce n'est pas bien.

GASTON.

Que veux-tu!.... une passion de l'an dernier que je croyais morte de froid, et qui, après mon mariage, a eu son été de la Saint-Martin. Tu vois que ce n'est ni bien sérieux ni bien inquiétant.

LE DUC.

Et peut-on savoir?

GASTON.

Je n'ai pas de secrets pour toi... C'est la comtesse de Monjay.

LE DUC.

Je t'en fais mon compliment; mais c'est furieusement grave. J'avais songé à lui faire la cour; j'ai reculé devant les périls d'une telle liaison, périls qui n'ont rien de chevaleresque. Tu n'ignores pas que la comtesse n'a pas de fortune personnelle?

GASTON.

Qu'elle attend tout de son vieux mari, et qu'il aurait le mauvais goût de la déshériter, s'il lui découvrait une faiblesse? Je sais tout cela.

LE DUC.

Et de gaieté de cœur, tu as repris une pareille chaîne?

GASTON.

L'habitude, un reste d'amour, l'attrait du fruit défendu, le plaisir de couper l'herbe sous le pied à ce petit drôle de Pontgrimand, que je déteste...

LE DUC.

Tu lui fais bien de l'honneur!

GASTON.

Que veux-tu? il m'agace les nerfs, ce petit monsieur, qui se croît de noblesse d'épée parce que monsieur Grimaud, son grand-père, était fournisseur aux armées. C'est vicomte, on ne sait comment ni pourquoi, et ça veut être plus légitimiste que nous; ça se porte à tout propos champion de la noblesse, pour avoir l'air de la représenter... Si on fait une égratignure à un Montmorency, ça crie comme si on l'écorchait lui-même... Bref, il y avait entre nous deux une querelle dans l'air; elle a crevé hier soir à une table de lansquenet. Il en sera quitte pour un coup d'épée... ce sera le premier qu'on aura reçu dans sa famille.

LE DUC.

T'a-t-il envoyé ses témoins?

GASTON.

Je les attends... Tu m'assisteras avec Grandlieu?

LE DUC.

C'est entendu.

GASTON.

Tu t'installes chez moi, c'est entendu aussi?

LE DUC.

Eh bien, soit.

GASTON.

Ah çà! quoique en carnaval, tu ne comptes pas rester déguisé en héros?

LE DUC.

Non. J'ai écrit de là-bas à mon tailleur...

GASTON.

Tiens, j'entends des voix... C'est mon beau-père; tu vas le voir au complet, avec son ami Verdelet, son ancien associé... Parbleu... tu as de la chance.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POIRIER, VERDELET.

GASTON.

Bonjour, monsieur Verdelet, bonjour.

VERDELET.

Votre serviteur, messieurs.

GASTON.

Un de mes bons amis, mon cher monsieur Poirier, le duc de Montmeyran.

LE DUC.

Brigadier aux chasseurs d'Afrique.

VERDELET, *à part.*

A la bonne heure!

POIRIER.

Très-honoré, monsieur le duc!

GASTON.

Plus honoré que vous ne pensez, cher monsieur Poirier: monsieur le duc veut bien accepter ici l'hospitalité que je me suis empressé de lui offrir.

VERDELET, à part.

Un rat de plus dans le fromage.

LE DUC.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir accepté une invitation que mon ami Gaston m'a faite un peu étourdiment peut-être.

POIRIER.

Monsieur... le marquis, mon gendre, n'a pas besoin de me consulter pour installer ses amis ici; les amis de nos amis...

GASTON.

Très-bien, monsieur Poirier. Hector occupera le pavillon du jardin. Est-il en état?

POIRIER.

J'y veillerai.

LE DUC.

Je suis confus, monsieur, de l'embarras...

GASTON.

Pas du tout! monsieur Poirier sera trop heureux...

POIRIER.

Trop heureux!...

GASTON.

Vous aurez soin, n'est-ce pas, qu'on tienne aux ordres d'Hector le petit coupé bleu?...

POIRIER.

Celui dont je me sers habituellement.

LE DUC.

Alors je m'oppose...

POIRIER.

Oh! il y a une place de fiacres au bout de la rue.

VERDELET, à part.

Cassandre! ganache!

GASTON, au duc.

Et maintenant, allons visiter mes écuries... J'ai reçu hier un arabe dont tu me diras des nouvelles... Viens.

LE DUC, à Poirier.

Vous permettez, monsieur... Gaston est impatient de me montrer son luxe, et je le conçois : c'est une façon pour lui de me parler de vous.

POIRIER.

Monsieur le duc comprend toutes les délicatesses de mon gendre.

GASTON, bas au duc.

Tu vas me gâter mon beau-père. (Fausse sortie, sur la porte.) A propos, monsieur Poirier, vous savez que j'ai demain un grand dîner; est-ce que vous nous ferez le plaisir d'être des nôtres?

POIRIER.

Non, merci... je dînerai chez Verdelet.

GASTON.

Ah! monsieur Verdelet! je vous en veux de m'enlever mon beau-père chaque fois que j'ai du monde ici...

VERDELET, à part.

Impertinent!

POIRIER.

A mon âge, on gêne la jeunesse.

VERDELET, à part.

Géronte, va!

GASTON.

A votre aise, mon cher monsieur Poirier. (Il sort avec le duc.)

SCÈNE IV.

POIRIER, VERDELET.

VERDELET.

Je trouve ton gendre obséquieux avec toi. Tu me l'avais bien dit, que tu saurais te faire respecter.

POIRIER.

Je fais ce qui me plaît. J'aime mieux être aimé que craint.

VERDELET.

Ça n'a pas toujours été ton principe. Du reste, tu as réussi : ton gendre a pour toi des bontés familières qu'il ne doit pas avoir pour les autres domestiques.

POIRIER.

Au lieu de faire de l'esprit, mêle-toi de tes affaires.

VERDELET.

Je m'en mêle, parbleu ! Nous sommes solidaires ici, nous ressemblons un peu aux jumeaux siamois, et, quand tu te mets à plat-ventre devant ce marquis, j'ai de la peine à me tenir debout.

POIRIER.

A plat-ventre ! Ne dirait-on pas?... ce marquis ! Crois-tu donc que son titre me jette de la poudre aux yeux? J'ai toujours été plus libéral que toi, tu le sais bien, je le suis encore. Je me moque de la noblesse comme de ça ! Le talent et la vertu sont les seules distinctions sociales que je reconnaisse et devant lesquelles je m'incline.

VERDELET.

Diable ! ton gendre est donc bien vertueux?

POIRIER.

Tu m'ennuies. Ne veux-tu pas que je lui fasse sentir qu'il me doit tout?

VERDELET.

Oh ! oh ! il te prend sur le tard des délicatesses exquises. C'est le fruit de tes économies. Tiens, Poirier, je n'ai jamais approuvé ce mariage, tu le sais; j'aurais voulu que ma chère filleule épousât un brave garçon de notre bord; mais puisque tu ne m'as pas écouté...

POIRIER.

Ah ! ah ! écouter monsieur ! il ne manquerait plus que cela !

VERDELET.

Pourquoi donc pas?

POIRIER.

Oh ! monsieur Verdelet ! vous êtes un homme de bel esprit et de beaux sentiments... Vous avez lu des livres amusants... Vous avez sur toutes choses des opinions particulières; mais en matière de sens commun, je vous rendrais des points.

VERDELET.

En matière de sens commun... tu veux dire en matière commerciale. Je ne conteste pas : tu as gagné quatre millions tandis que j'amassais à peine quarante mille livres de rentes.

POIRIER.

Et encore, grâce à moi.

VERDELET.

D'accord! Cette fortune me vient par toi, elle retournera à ta fille, quand ton gendre t'aura ruiné.

POIRIER.

Quand mon gendre m'aura ruiné?

VERDELET.

Oui, dans une dizaine d'années.

POIRIER.

Tu es fou!

VERDELET.

Au train dont il y va, tu sais trop bien compter pour ne pas voir que cela ne peut pas durer longtemps.

POIRIER.

Bien, bien, c'est mon affaire.

VERDELET.

S'il ne s'agissait que de toi, je ne soufflerais mot.

POIRIER.

Et pourquoi ne souffleriez-vous mot? vous ne me portez donc aucun intérêt? cela vous est égal qu'on me ruine? moi qui ai fait votre fortune!

VERDELET.

Qu'est-ce qui te prend?

POIRIER.

Je n'aime pas les ingrats!

VERDELET.

Diantre! tu te rattrapes sur moi des familiarités de ton gendre. Je te disais donc que s'il ne s'agissait que de toi, je prendrais ton mal en patience, n'étant pas ton parrain; mais je suis celui de ta fille.

POIRIER.

Et j'ai fait un beau pas de clerc en vous donnant ce droit sur elle.

VERDELET.

Ma foi! tu pouvais lui choisir un parrain qui l'aurait moins aimée!

POIRIER.

Oui... je sais... vous l'aimez plus que je ne fais moi-même... C'est votre prétention... et vous le lui avez persuadé, à elle...

VERDELET.

Nous retombons dans cette litanie? Va ton train.

POIRIER.

Oui, j'irai mon train. Croyez-vous qu'il me soit agréable de me voir expulsé, par un étranger, du cœur de mon enfant?

VERDELET.

Elle a pour toi toute l'affection...

POIRIER.

Ce n'est pas vrai, tu me supplantes! elle n'a de confiance et de câlineries que pour toi.

VERDELET.

C'est que je ne lui fais pas peur, moi. Comment veux-tu que cette petite ait de l'épanchement pour un hérisson comme toi? Elle ne sait par où te dorloter, tu es toujours en boule.

POIRIER.

C'est toi qui m'as réduit au rôle de père rabat-joie, en prenant celui de papa-gâteau. Ça n'est pas bien malin de se faire aimer des enfants quand on obéit à toutes leurs fantaisies, sans se soucier de leurs véritables intérêts. C'est les aimer pour soi, et non pour eux.

VERDELET.

Doucement, Poirier; quand les vrais intérêts de ta fille ont été en jeu, ses fantaisies n'ont rencontré de résistance que chez moi. Je l'ai assez contrariée, la pauvre Toinon, à l'occasion de son mariage, tandis que tu l'y poussais bêtement.

POIRIER.

Elle aimait le marquis. Laisse-moi lire mon journal. (Il s'assied et parcourt le Constitutionnel.)

VERDELET.

Tu as beau dire que l'enfant avait le cœur pris, c'est toi qui le lui as fait prendre. Tu as attiré monsieur de Presle chez toi.

POIRIER, se levant.

Encore un d'arrivé! Monsieur Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET.

Qu'est-ce que ça me fait?

POIRIER.

Comment! ce que ça te fait? Il t'est indifférent de voir un des nôtres parvenir, de voir que le gouvernement honore l'industrie en appelant à lui ses représentants! N'est-ce pas admirable, un pays et un temps où le travail ouvre toutes les portes? Tu peux aspirer à la pairie, et tu demandes ce que cela te fait?

VERDELET.

Dieu me garde d'aspirer à la pairie! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive!

POIRIER.

Pourquoi donc? Monsieur Michaud y est bien!

VERDELET.

Monsieur Michaud n'est pas seulement un industriel, c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier : ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poëtes.

POIRIER.

Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque!

VERDELET.

Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce... J'enrage quand je vois cette manie qui s'empare de toutes les cervelles! On dirait, ma parole, que dans ce pays-ci le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire.... Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne; il y arrondit sa pelote, et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'État... Ce

n'est pas plus difficile que cela ! il n'y a pas d'autre recette ! Morbleu, messieurs, que ne vous dites-vous aussi bien : J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon.

POIRIER.

Je ne saisis pas le rapport...

VERDELET.

Au lieu de songer à gouverner la France, gouvernez votre maison. Ne mariez pas vos filles à des marquis ruinés qui croient vous faire honneur en payant leurs dettes avec vos écus...

POIRIER.

Est-ce pour moi que tu dis cela ?

VERDELET.

Non, c'est pour moi.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Bonjour, mon père ; comment allez-vous ? Bonjour, parrain. Tu viens déjeuner avec nous ? tu es bien gentil !

POIRIER.

Il est gentil !... Qu'est-ce que je suis donc alors, moi qui l'ai invité ?

ANTOINETTE.

Vous êtes charmant !

POIRIER.

Je ne suis charmant que quand j'invite Verdelet. C'est agréable pour moi !

ANTOINETTE.

Où est mon mari ?

POIRIER.

A l'écurie. Où veux-tu qu'il soit ?

ANTOINETTE.

Est-ce que vous blâmez son goût pour les chevaux ?... Il sied bien à un gentilhomme d'aimer les chevaux et les armes.

r
en
pa
asp

D
pays

Pou

Mons
un hom
sier : ce
se croient

Je te di
hommes d
qui ont pro

Une barque
pilote, et la F
rage quand je
velles ! On dir
ment est le pa
faire.... Un be
trente ans de sa
beau jour il fer

VERDELET.

C'est vrai : ton gendre a des opinions...

POIRIER.

Il n'en a qu'une ; c'est la paresse.

ANTOINETTE.

Vous êtes injuste, mon père, mon mari a ses convictions.

VERDELET.

A défaut de conviction, il a l'entêtement chevaleresque de
n parti. Crois-tu que ton gendre renoncera aux traditions de
famille, pour le seul plaisir de renoncer à sa paresse?

POIRIER.

'u ne connais pas mon gendre, Verdelet; moi, je l'ai étudié
ınd, avant de lui donner ma fille. C'est un étourneau; la lé-
eté de son caractère le met à l'abri de toute espèce d'entête-
ıt. Quant à ses traditions de famille, s'il y tenait beaucoup,
eût pas épousé mademoiselle Poirier.

VERDELET.

est égal, il eût été prudent de le sonder à ce sujet avant le
age.

POIRIER.

e tu es bête! j'aurais eu l'air de lui proposer un marché;
rait refusé tout net. On n'obtient de pareilles concessions
ar les bons procédés, par une obsession lente et insen-
.. Depuis trois mois il est ici comme un coq en pâte.

VERDELET.

comprends : tu as voulu graisser la girouette avant de
r dessus.

POIRIER.

'as dit, Verdelet. (*A Antoinette.*) On est bien faible pour sa
, pendant la lune de miel. Si tu lui demandais ça genti-
. le soir... tout en déroulant tes cheveux...?

ANTOINETTE.

mon père!

POIRIER.

! c'est comme cela que madame Poirier m'a demandé
ıener à l'Opéra, et je l'y ai menée le lendemain... Tu

ANTOINETTE.

Je n'oserai jamais parler à mon mari d'une chose si grave.

POIRIER.

Ta dot peut cependant bien te donner voix au chapitre.

ANTOINETTE.

Il lèverait les épaules, il ne me répondrait pas.

VERDELET.

Il lève les épaules quand tu lui parles?

ANTOINETTE.

Non, mais...

VERDELET.

Oh! oh! tu baisses les yeux... Il paraît que ton mari te traite un peu légèrement. C'est ce que j'ai toujours craint.

POIRIER.

Est-ce que tu as à te plaindre de lui?

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Est-ce qu'il ne t'aime pas?

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela.

POIRIER.

Qu'est-ce que tu dis, alors?

ANTOINETTE.

Rien.

VERDELET.

Voyons, ma fille, explique-toi franchement avec tes vieux amis. Nous ne sommes créés et mis au monde que pour veiller sur ton bonheur; à qui te confieras-tu si tu te caches de ton père et de ton parrain? Tu as du chagrin?

ANTOINETTE.

Je n'ai pas le droit d'en avoir, mon mari est très-doux et très-bon.

POIRIER.

Eh bien, alors?

VERDELET.

Est-ce que cela suffit? Il est doux et bon, mais il ne fait guère plus attention à toi qu'à une jolie poupée, n'est-ce pas?

ANTOINETTE.

C'est ma faute. Je suis timide avec lui ; je n'ose lui ouvrir ni mon esprit ni mon cœur. Je suis sûre qu'il me prend pour une pensionnaire qui a voulu être marquise.

POIRIER.

Cet imbécile !

VERDELET.

Que ne t'expliques-tu à lui ?

ANTOINETTE.

J'ai essayé plusieurs fois ; mais le ton de sa première réponse était toujours en tel désaccord avec ma pensée que je n'osais plus continuer. Il y a des confidences qui veulent être encouragées, l'âme a sa pudeur. Tu dois comprendre cela, mon bon Tony ?

POIRIER.

Eh bien ! et moi, est-ce que je ne le comprends pas ?

ANTOINETTE.

Vous aussi, mon père. Comment dire à Gaston que ce n'est pas son titre qui m'a plu, mais la grâce de ses manières et de son esprit, son humeur chevaleresque, son dédain des mesquineries de la vie ? comment lui dire enfin qu'il est l'homme de mes rêveries, si, au premier mot, il m'arrête par une plaisanterie ?

POIRIER.

S'il plaisante, c'est qu'il est gai, ce garçon.

VERDELET.

Non, c'est que sa femme l'ennuie.

POIRIER, à Antoinette.

Tu ennuies ton mari ?

ANTOINETTE.

Hélas ! j'en ai peur !

POIRIER.

Parbleu ! ce n'est pas toi qui l'ennuies, c'est son oisiveté. Un mari n'aime pas longtemps sa femme quand il n'a pas autre chose à faire que de l'aimer.

ANTOINETTE.

Est-ce vrai, Tony ?

POIRIER.

Puisque je te le dis, tu n'as pas besoin de consulter Verdelot.

VERDELET.

Je crois, en effet, que la passion s'épuise vite et qu'il *faut* l'administrer comme la fortune, avec économie.

POIRIER.

Un homme a des besoins d'activité qui veulent être satisfaits à tout prix et qui s'égarent quand on leur barre le chemin.

VERDELET.

Une femme doit être la préoccupation et non l'occupation de son mari.

POIRIER.

Pourquoi ai-je toujours adoré ta mère? c'est que je n'avais jamais le temps de penser à elle.

VERDELET.

Ton mari a vingt-quatre heures par jour pour t'aimer...

POIRIER.

C'est trop de douze.

ANTOINETTE.

Vous m'ouvrez les yeux.

POIRIER.

Qu'il prenne un emploi et les choses rentreront dans l'ordre.

ANTOINETTE.

Qu'en dis-tu, Tony?

VERDELET.

C'est possible! La difficulté est de le faire consentir.

POIRIER.

J'attacherai le grelot. Soutenez-moi tous les deux.

VERDELET.

Est-ce que tu comptes aborder la question tout de suite?

POIRIER.

Non, après déjeuner. J'ai observé que monsieur le marquis a la digestion gaie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GASTON, LE DUC.

GASTON, *présentant le duc à sa femme.*

Ma chère Antoinette, monsieur de Montmeyran ; ce n'est pas un inconnu pour vous.

ANTOINETTE.

En effet, monsieur, Gaston m'a tant de fois parlé de vous, que je crois tendre la main à un ancien ami.

LE DUC.

Vous ne vous trompez pas, madame ; vous me faites comprendre qu'un instant peut suffire pour improviser une vieille amitié. (*Bas au marquis.*) Elle est charmante, ta femme.

GASTON, *bas au duc.*

Oui, elle est gentille. (*A Antoinette.*) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, ma chère : Hector veut bien demeurer avec nous pendant tout son congé.

ANTOINETTE.

Que c'est aimable à vous, monsieur ! J'espère que votre congé est long ?

LE DUC.

Un mois, et je retourne en Afrique.

VERDELET.

Vous donnez là un noble exemple, monsieur le duc ; c'est bien à vous de n'avoir pas considéré l'oisiveté comme un héritage de famille.

GASTON, *à part.*

Une pierre dans mon jardin ! Il finira par le pav[illegible]on monsieur Verdelet. (*Entre un domestique apportant un tableau.*)

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter ce tableau pour monsieur le marquis.

GASTON.

Mettez-le sur cette chaise, près de la fenêtre... là ! c'est bien ! (*Le domestique sort.*) Viens voir cela, Montmeyran.

LE DUC.

C'est charmant! le joli effet de soir! Ne trouvez-vous pas, madame?

ANTOINETTE.

Oui, charmant!... et comme c'est vrai!... que tout cela est calme, recueilli! On aimerait à se promener dans ce paysage silencieux.

POIRIER, à Verdelet.

Pair de France.

GASTON.

Regarde-moi donc cette bande de lumière verte, qui court entre les tons orangés de l'horizon et le bleu froid du reste du ciel! comme c'est rendu!

LE DUC.

Et le premier plan!... quelle pâte, quelle solidité!

GASTON.

Et le miroitement presque imperceptible de cette flaque d'eau sous le feuillage... est-ce joli!

POIRIER.

Voyons ça, Verdelet... (s'approchant tous deux.) Eh bien! qu'est-ce que ça représente?

VERDELET.

Parbleu! ça représente neuf heures du soir, en été, dans les champs.

POIRIER.

Ça n'est pas intéressant, ce sujet-là, ça ne dit rien! J'ai dans ma chambre une gravure qui représente un chien au bord de la mer, aboyant devant un chapeau de matelot... à la bonne heure! ça se comprend, c'est ingénieux, c'est simple et touchant.

GASTON.

[illegible] monsieur Poirier... puisque vous aimez les tableaux touchants, je vous en ferai faire un d'après un sujet que j'ai pris moi-même sur nature : Il y avait sur une table un petit oignon coupé en quatre, un pauvre petit oignon blanc! le couteau était à côté... Ce n'était rien et ça tirait les larmes des yeux.

VERDELET, bas à Poirier.

Il se moque de toi

POIRIER, bas à Verdelet.

Laisse-le faire.

LE DUC

De qui est ce paysage ?

GASTON.

D'un pauvre diable plein de talent, qui n'a pas le sou.

POIRIER.

Et combien avez-vous payé ça ?

GASTON.

Cinquante louis.

POIRIER.

Cinquante louis ! le tableau d'un inconnu qui meurt de faim ! A l'heure du dîner, vous l'auriez eu pour vingt-cinq francs.

ANTOINETTE.

Oh ! mon père !

POIRIER.

Voilà une générosité bien placée !

GASTON.

Comment, monsieur Poirier, trouveriez-vous mauvais qu'on protége les arts ?

POIRIER.

Qu'on protége les arts, bien ! mais les artistes, non... ce sont tous des fainéants et des débauchés. On raconte d'eux des choses qui donnent la chair de poule et que je ne me permettrai pas de répéter devant ma fille.

VERDELET, bas à Poirier.

Quoi donc ?

POIRIER, bas.

On dit, mon cher... (Il le prend à part et lui parle dans l'oreille.)

VERDELET.

Tu crois ces choses-là, toi ?

POIRIER.

Je l'ai entendu dire à des gens qui le savaient.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la marquise est servie.

POIRIER, au domestique.

Vous monterez une fiole de mon Pomard de 1811... (au duc) année de la comète... monsieur le duc !... quinze francs la bouteille ! Le roi n'en boit pas de meilleur. (Bas à Verdelet.) Tu n'en boiras pas... ni moi non plus.

GASTON, au duc.

Quinze francs la bouteille, en rendant le verre, mon bon.

VERDELET, bas à Poirier.

Il se moque toujours de toi, et tu le souffres ?

POIRIER, bas.

Il faut être coulant en affaires.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

(On sort de la salle à manger.)

GASTON.

Eh! bien, Hector, qu'en dis-tu? Voilà la maison! c'est ainsi tous les jours que Dieu fait. Crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux que moi?

LE DUC.

Ma foi! j'avoue que je te porte envie, tu me réconcilies avec le mariage.

ANTOINETTE, bas à Verdelet.

Quel charmant jeune homme, monsieur de Montmeyran!

VERDELET, bas.

Il me plaît beaucoup.

GASTON.

Monsieur Poirier, il faut que je vous le dise une bonne fois, vous êtes un homme excellent, croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

POIRIER.

Oh! monsieur le marquis!

GASTON.

Appelez-moi Gaston, que diable! Et vous, mon cher monsieur Verdelet, savez-vous bien que j'ai plaisir à vous voir?

ANTOINETTE.

Il est de la famille, mon ami.

GASTON.

Touchez donc là, mon oncle!

VERDELET, lui donnant la main.

(A part.) Il n'est pas méchant.

GASTON.

Conviens, Hector, que j'ai eu de la chance! Tenez, monsieur Poirier, j'ai un poids sur la conscience. Vous ne songez qu'à faire de ma vie une fête de tous les instants; ne m'offrirez-vous jamais une occasion de m'acquitter? Tâchez donc une fois de désirer quelque chose qui soit en mon pouvoir.

POIRIER.

Eh bien, puisque vous êtes en si bonnes dispositions, accordez-moi un quart d'heure d'entretien; je veux avoir avec vous une conversation sérieuse.

LE DUC.

Je me retire.

POIRIER.

Au contraire, monsieur, faites-nous l'amitié de rester. Nous allons tenir en quelque sorte un conseil de famille; vous n'êtes pas de trop, non plus que Verdelet.

GASTON.

Diantre, cher beau-père, un conseil de famille! voudriez-vous me faire interdire, par hasard?

POIRIER.

Dieu m'en garde, mon cher Gaston, asseyons-nous. (On s'assied.)

GASTON.

La parole est à monsieur Poirier.

POIRIER.

Vous êtes heureux, mon cher Gaston, vous le dites, et c'est ma plus douce récompense.

GASTON.

Je ne demande qu'à doubler la gratification.

POIRIER.

Mais, voilà trois mois donnés aux douceurs de la lune de miel; la part du roman me semble suffisante, et je crois l'instant venu de penser à l'histoire.

GASTON.

Palsembleu! vous parlez comme un livre; pensons à l'histoire, je le veux bien.

POIRIER.

Que comptez-vous faire?

GASTON.

Aujourd'hui?

POIRIER.

Et demain, et à l'avenir... vous devez avoir une idée.

GASTON.

Sans doute, mon plan est arrêté, je compte faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et demain ce que j'aurai fait aujourd'hui, je ne suis pas un esprit versatile malgré mon air léger, et pourvu que l'avenir ressemble au présent, je me tiens satisfait.

POIRIER.

Vous êtes cependant trop raisonnable pour croire à l'éternité de la lune de miel.

GASTON.

Trop raisonnable, vous l'avez dit, et trop ferré sur l'astronomie... Mais vous n'êtes pas sans avoir lu Henri Heine.

POIRIER.

Tu dois avoir lu ça, Verdelet?

VERDELET.

Je l'ai lu, j'en conviens.

POIRIER.

Cet être-là a passé sa vie à faire l'école buissonnière.

GASTON.

Eh bien! Henri Heine, interrogé sur le sort des vieilles pleines lunes, répond qu'on les casse pour en faire des étoiles.

POIRIER.

Je ne saisis pas...

GASTON.

Quand notre lune de miel sera vieille, nous la casserons, et il y aura de quoi faire toute une voie lactée.

POIRIER.

L'idée est sans doute fort gracieuse.

LE DUC.

Elle n'a de mérite que son extrême simplicité.

POIRIER.

Mais sérieusement, mon gendre, la vie un peu oisive que vous menez ne vous semble-t-elle pas funeste au bonheur d'un jeune ménage?

GASTON.

Nullement.

VERDELET.

Un homme de votre valeur ne peut pas se condamner au désœuvrement à perpétuité.

GASTON.

Avec de la résignation...

ANTOINETTE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que l'ennui ne vous gagne?

GASTON.

Vous vous calomniez, ma chère.

ANTOINETTE.

Je n'ai pas la vanité de croire que je puisse remplir votre existence tout entière, et, je vous l'avoue, je serais heureuse de vous voir suivre l'exemple de monsieur de Montmeyran.

GASTON.

Me conseillez-vous de m'engager, par hasard?

ANTOINETTE.

Non, certes.

GASTON.

Mais pourquoi donc alors?

POIRIER.

Nous voudrions que vous prissiez une position digne de votre nom.

GASTON.

Il n'y a que trois positions que mon nom me permette : soldat, évêque ou laboureur. Choisissez.

POIRIER.

Nous nous devons tous à la France : la France est notre mère.

VERDELET.

Je comprends le chagrin d'un fils qui voit sa mère se remarier; je comprends qu'il n'assiste pas à la noce; mais, s'il a du

cœur, il ne boudera pas sa mère; et si le second mari la rend heureuse, il lui tendra bientôt la main.

POIRIER.

L'abstention de la noblesse ne peut durer éternellement; elle commence elle-même à le reconnaître, et déjà plus d'un grand nom a donné l'exemple: monsieur de Valchevrière, monsieur de Chazerolles, monsieur de Mont-Louis.

GASTON.

Ces messieurs ont fait ce qu'il leur a convenu de faire; je ne les juge pas, mais il ne m'est pas permis de les imiter.

ANTOINETTE.

Pourquoi donc, mon ami?

GASTON.

Demandez à Montmeyran.

VERDELET.

L'uniforme de monsieur le duc répond pour lui.

LE DUC.

Permettez, monsieur: le soldat n'a qu'une opinion, le devoir,... qu'un adversaire, l'ennemi.

POIRIER.

Cependant, monsieur, on pourrait vous répondre...

GASTON.

Brisons là, monsieur Poirier; il n'est pas question ici de politique. Les opinions se discutent, les sentiments ne se discutent pas. Je suis lié par la reconnaissance: ma fidélité est celle d'un serviteur et d'un ami... Plus un mot là-dessus. (Au duc.) Je te demande pardon, mon cher; c'est la première fois qu'on parle politique ici, je te promets que ce sera la dernière.

LE DUC, bas à Antoinette.

On vous a fait faire une maladresse, madame.

ANTOINETTE.

Ah! monsieur, je le sens trop tard!

GASTON.

Sans rancune, monsieur Poirier; je me suis exprimé un peu vertement, mais j'ai l'épiderme délicat à cet endroit, et sans

le vouloir, j'en suis certain, vous m'aviez égratigné. Je ne vous en veux pas, touchez là.

POIRIER.

Vous êtes trop bon.

VERDELET, bas à Poirier.

Te voilà dans de beaux draps!

POIRIER, de même.

Le premier assaut a été repoussé, mais je ne lève pas le siége.

UN DOMESTIQUE.

Il y a dans le petit salon des gens qui prétendent avoir rendez-vous avec monsieur Poirier.

POIRIER.

Très-bien, priez-les de m'attendre un instant, je suis à eux. (Le domestique sort.) Vos créanciers, mon gendre.

GASTON.

Les vôtres, cher beau-père, je vous les ai donnés.

LE DUC.

En cadeau de noces.

VERDELET.

Adieu, monsieur le marquis.

GASTON.

Vous nous quittez déjà!

VERDELET.

Le mot est aimable. Antoinette m'a donné une petite commission.

POIRIER.

Tiens! laquelle?

VERDELET.

C'est un secret entre elle et moi.

GASTON.

Savez-vous bien que si j'étais jaloux...

ANTOINETTE.

Mais vous ne l'êtes pas.

GASTON.

Est-ce un reproche? Eh! bien, je veux être jaloux. Monsieur

Verdelet, au nom de la loi, je vous enjoins de me dévoiler ce mystère.

VERDELET.

A vous moins qu'à personne.

GASTON.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

VERDELET.

Vous êtes la main droite d'Antoinette, et la main droite doit ignorer...

GASTON.

Ce que donne la main gauche. Vous avez raison, j'ai été indiscret, et je me mets à l'amende. (Donnant sa bourse à Antoinette.) Joignez mon offrande à la vôtre, ma chère enfant.

ANTOINETTE.

Merci pour mes pauvres.

POIRIER, à part.

Comme il y va!

LE DUC.

Me permettez-vous, madame, de vous voler aussi un peu de bénédictions. (Lui donnant sa bourse.) Elle est bien légère, mais c'est l'obole du brigadier.

ANTOINETTE.

Offerte par le cœur d'un duc.

POIRIER, à part.

Ça n'a pas le sou, et ça fait l'aumône!

VERDELET.

Et toi, Poirier, n'ajouteras-tu rien à ma récolte?

POIRIER.

Moi, j'ai donné mille francs au bureau de bienfaisance.

VERDELET.

A la bonne heure. Adieu, messieurs. Votre charité ne figurera pas sur les listes du bureau, mais elle n'en est pas plus mauvaise. (Il sort avec Antoinette.)

SCÈNE II.

LES MÊMES MOINS VERDELET. et Autoin

POIRIER.

A bientôt, monsieur le marquis; je vais payer vos créanciers.

GASTON.

Ah çà! monsieur Poirier, parce que ces gens-là m'ont prêté de l'argent, ne vous croyez pas tenu d'être poli avec eux. — Ce sont d'abominables coquins... Tu as dû les connaître, Hector? le père Salomon, monsieur Chavassus, monsieur Cogne.

LE DUC.

Si je les ai connus!... Ce sont les premiers arabes auxquels je me sois frotté. Ils me prêtaient à cinquante pour cent, au denier deux comme disaient nos pères.

POIRIER.

Quel brigandage! Et vous aviez la sottise... Pardon, monsieur le duc... pardon!...

LE DUC.

Que voulez-vous? Dix mille francs au denier deux font encore plus d'usage que rien du tout à cinq pour cent.

POIRIER.

Mais, monsieur, il y a des lois contre l'usure.

LE DUC.

Les usuriers les respectent et les observent, ils ne prennent que l'intérêt légal; seulement on leur fait un billet et on ne touche que moitié en espèces.

POIRIER.

Et le reste?

LE DUC.

On le touche en lézards empaillés, comme du temps de Molière... car les usuriers ne progressent plus, sans doute, pour avoir atteint la perfection tout d'abord.

GASTON.

Comme les Chinois.

POIRIER.

J'aime à croire, mon gendre, que vous n'avez pas emprunté à ce taux.

GASTON.

J'aimerais à le croire aussi, beau-père.

POIRIER.

A cinquante pour cent !

GASTON.

Ni plus ni moins.

POIRIER.

Et vous avez touché des lézards empaillés?

GASTON.

Beaucoup.

POIRIER.

Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt? Avant votre mariage, j'aurais obtenu une transaction.

GASTON.

C'est justement ce que je ne voulais pas. Il ferait beau voir que le marquis de Presles rachetât sa parole au rabais, et fît lui-même cette insulte à son nom.

POIRIER.

Cependant, si vous ne devez que moitié...

GASTON.

Je n'ai reçu que moitié, mais je dois le tout ; ce n'est pas à ces voleurs que je le dois, mais à ma signature.

POIRIER.

Permettez, monsieur le marquis, je me crois honnête homme ; je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne, et je suis incapable de vous donner un conseil indélicat ; mais il me semble qu'en remboursant ces drôles de leurs déboursés réels, et en y ajoutant les intérêts composés à six pour cent, vous auriez satisfait à la plus scrupuleuse probité.

GASTON.

Il ne s'agit pas ici de probité, c'est une question d'honneur.

POIRIER.

Quelle différence faites-vous donc entre les deux?

GASTON.

L'honneur est la probité du gentilhomme.

POIRIER.

Ainsi, nos vertus changent de nom quand vous voulez bien les pratiquer? Vous les décrassez pour vous en servir? Je m'étonne d'une chose, c'est que le nez d'un noble daigne s'appeler comme le nez d'un bourgeois.

GASTON.

C'est que tous les nez sont égaux.

LE DUC.

A six pouces près.

POIRIER.

Croyez-vous donc que les hommes ne le soient pas?

GASTON.

La question est grave.

POIRIER.

Elle est résolue depuis longtemps, monsieur le marquis.

LE DUC.

Nos droits sont abolis, mais non pas nos devoirs. De tous nos priviléges il ne nous reste que deux mots, mais deux mots que nulle main humaine ne peut rayer : *Noblesse oblige.* Et quoi qu'il arrive, nous resterons toujours soumis à un code plus sévère que la loi, à ce code mystérieux que nous appelons l'honneur.

POIRIER.

Eh bien, monsieur le marquis, il est heureux pour votre honneur que ma probité paie vos dettes. Seulement, comme je ne suis pas gentilhomme, je vous préviens que je vais tâcher de m'en tirer au meilleur marché possible.

GASTON.

Ah! vous serez bien fin, si vous faites lâcher prise à ces bandits, ils sont maîtres de la situation. (Antoinette rentre.)

POIRIER.

Nous verrons, nous verrons. (A part.) J'ai mon idée, je vais leur jouer une petite comédie de ma façon. (Haut.) Je ne veux pas les irriter en les faisant attendre plus longtemps.

LE DUC.

Non, diable, ils vous dévoreraient. (Poirier sort.)

SCÈNE III.

GASTON, LE DUC, ANTOINETTE.

GASTON.

Pauvre monsieur Poirier ! j'en suis fâché pour lui... cette révélation lui gâte tout le plaisir qu'il se faisait de payer mes dettes.

LE DUC.

Écoute donc : ils sont rares les gens qui savent se laisser voler. C'est un art de grand seigneur.

UN DOMESTIQUE.

Messieurs de Ligny et de Chazerolles demandent à parler à monsieur le marquis de la part de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON.

C'est bien. (Le domestique sort.) Va recevoir ces messieurs, Hector. Tu n'as pas besoin de moi pour arranger la partie.

ANTOINETTE.

Une partie ?

GASTON.

Oui, j'ai gagné une grosse somme à Pontgrimaud et je lui ai promis sa revanche. (A Hector.) Que ce soit demain, dans l'après-midi.

LE DUC, bas à Gaston.

Quand te reverrai-je ?

GASTON.

Madame de Montjay m'attend à trois heures. Eh bien, à trois heures, ici. (Le duc sort.)

SCÈNE IV.

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON s'assied sur un canapé, ouvre une revue, bâille, et dit à sa femme.

Viendrez-vous ce soir aux Italiens ?

ANTOINETTE.

Oui, si vous y allez.

GASTON.

J'y vais... Quelle robe mettrez-vous?

ANTOINETTE.

Celle qui vous plaira.

GASTON.

Oh! cela m'est égal... je veux dire que vous êtes jolie avec toutes.

ANTOINETTE.

Vous qui avez si bien le sentiment de l'élégance, mon ami, vous devriez me donner des conseils.

GASTON.

Je ne suis pas un journal de modes, ma chère enfant; au surplus, vous n'avez qu'à regarder les grandes dames et à prendre modèle... Voyez madame de Nohan, madame de Villepreux...

ANTOINETTE.

Madame de Montjay...

GASTON.

Pourquoi madame de Montjay plus qu'une autre?

ANTOINETTE.

Parce qu'elle vous plaît plus qu'une autre

GASTON.

Où prenez-vous cela?

ANTOINETTE.

L'autre soir, à l'Opéra, vous lui avez fait une longue visite dans sa loge. Elle est très-jolie... A-t-elle de l'esprit?

GASTON.

Beaucoup. (Un silence.)

ANTOINETTE.

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas, quand je fais quelque chose qui vous déplaît?

GASTON.

Je n'y ai jamais manqué.

ANTOINETTE.

Oh! vous ne m'avez jamais adressé une remontrance.

GASTON.

C'est donc que vous ne m'avez jamais rien fait qui m'ait déplu.

ANTOINETTE.

Sans aller bien loin, tout à l'heure, en insistant pour que vous prissiez un emploi, je vous ai froissé.

GASTON.

Je n'y pensais déjà plus.

ANTOINETTE.

Croyez bien que si j'avais su à quel sentiment respectable je me heurtais...

GASTON.

En vérité, ma chère enfant, on dirait que vous me faites des excuses.

ANTOINETTE.

C'est que j'ai peur que vous n'attribuiez à une vanité puérile...

GASTON.

Et quand vous auriez un peu de vanité, le grand crime!

ANTOINETTE.

Je n'en ai pas, je vous jure.

GASTON, *se levant.*

Alors, ma chère, vous êtes sans défauts; car je ne vous en voyais pas d'autres... Savez-vous bien que vous avez fait la conquête de Montmeyran? Il y a là de quoi être fière. Hector est difficile.

ANTOINETTE.

Moins que vous.

GASTON.

Vous me croyez difficile? Vous voyez bien que vous avez de la vanité, je vous y prends.

ANTOINETTE.

Je ne me fais pas d'illusion sur moi-même, je sais tout ce qui me manque pour être digne de vous... mais si vous vouliez prendre la peine de diriger mon esprit, de l'initier aux idées de votre monde, je vous aime assez pour me métamorphoser.

GASTON, *lui baisant la main.*

Je ne pourrais que perdre à la métamorphose, madame; je

serais d'ailleurs un mauvais instituteur. Il n'y a qu'une école où l'on apprenne ce que vous croyez ignorer : c'est le monde. Étudiez-le.

ANTOINETTE.

Oui, je prendrai modèle sur madame de Monjay.

GASTON.

Encore ce nom!... me feriez-vous l'honneur d'être jalouse? Prenez garde, ma chère, ce sentiment est du dernier bourgeois. Apprenez, puisque vous me permettez de faire le pédagogue, apprenez que dans notre monde le mariage n'est pas le ménage; nous ne mettons en commun que les choses nobles et élégantes de la vie. Ainsi, quand je suis loin de vous, ne vous inquiétez pas de ce que je fais; dites-vous seulement : il fatigue ses défauts pour m'apporter une heure de perfection ou à peu près.

ANTOINETTE.

Je trouve que votre plus grand défaut, c'est votre absence.

GASTON.

Le madrigal est joli, et je vous en remercie. Qui vient là? mes créanciers.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES CRÉANCIERS.

GASTON.

Vous ici, messieurs? vous vous êtes trompés de porte. L'escalier de service est de l'autre côté.

SALOMON.

Nous n'avons pas voulu sortir sans vous voir, monsieur le marquis.

GASTON.

Je vous tiens quitte de vos remerciements.

COGNE.

Nous venons chercher les vôtres.

CHAVASSUS.

Vous nous avez assez longtemps traités de Gobseck.

COGNE.

De grippe-sous.

SALOMON.

De fesse-Mathieu.

CHAVASSUS.

Nous sommes bien aises de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens.

GASTON.

Quelle est cette plaisanterie?

COGNE.

Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur, nous vous avons prêté notre argent à six pour cent.

GASTON.

Mes billets n'ont-ils pas été acquittés intégralement?

SALOMON.

Il s'en manque d'une bagatelle, comme qui dirait deux cent dix-huit mille francs.

GASTON.

Comment?

CHAVASSUS.

Il a bien fallu en passer par là.

SALOMON.

Votre beau-père voulait absolument qu'on vous mît à Clichy.

GASTON.

Mon beau-père voulait...

COGNE.

Oui, oui, il paraît que vous lui en faites voir de grises à ce pauvre homme.

SALOMON.

C'est bien fait, ça lui apprendra.

COGNE.

En attendant, ça nous coûte cher.

GASTON, *à Antoinette.*

Votre père, madame, a joué là une comédie indigne. (*Aux créanciers.*) Je reste votre débiteur, messieurs, j'ai vingt-cinq mille livres de rentes.

SALOMON.

Vous savez bien que vous ne pouvez pas y toucher sans le consentement de votre épouse, nous avons vu votre contrat.

COGNE.

Et vous ne rendez pas votre épouse assez heureuse.....

GASTON.

Sortez!

SALOMON.

On ne chasse pas comme des chiens d'honnêtes gens qui vous ont rendu service (Antoinette écrit), qui ont cru que la signature du marquis de Presles valait quelque chose.

SALOMON.

Et qui se sont trompés.

LES CRÉANCIERS.

Oui, qui se sont trompés.

ANTOINETTE donnant à Salomon le billet qu'elle vient d'écrire.

Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs, vous êtes payés.

GASTON prend le billet, le parcourt des yeux, et après l'avoir rendu aux créanciers :

Maintenant que vous êtes des voleurs... sortez, canailles, avant qu'on vous balaie.

LES CRÉANCIERS.

Trop bon, monsieur le marquis! mille fois trop bon!

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, GASTON.

GASTON.

Tiens, toi, je t'adore! (Il la prend dans ses bras et l'embrasse avec véhémence.)

ANTOINETTE.

Cher Gaston!

GASTON.

Où diable monsieur ton père a-t-il pris le cœur qu'il t'a donné?

ANTOINETTE.

Ne jugez pas mon père trop sévèrement, mon ami!... Il est

bon et généreux, mais il a des idées étroites et ne connaît que son droit. C'est la faute de son esprit, et non celle de son cœur. Enfin, mon ami, si vous trouvez que j'ai fait mon devoir à propos, pardonnez à mon père le moment d'angoisses...

GASTON.

J'aurais mauvaise grâce à vous rien refuser.

ANTOINETTE.

Vous ne lui ferez pas mauvais visage? bien sûr?

GASTON.

Non, puisque c'est votre bon plaisir, chère marquise... marquise, entendez-vous?...

ANTOINETTE.

Appelez-moi votre femme... c'est le seul titre dont je puisse être fière!

GASTON.

Vous m'aimez donc un peu?

ANTOINETTE.

Vous ne vous en étiez pas aperçu, ingrat!

GASTON.

Si fait... mais j'aime à vous l'entendre dire... surtout dans ce moment-ci. (La pendule sonne trois heures.) Trois heures! (A part.) Diable!... madame de Montjay qui m'attend chez elle.

ANTOINETTE.

A quoi pensez-vous en souriant?

GASTON.

Voulez-vous faire un tour de promenade au bois avec moi?

ANTOINETTE.

Mais... je ne suis pas habillée.

GASTON.

Vous jetterez un châle sur vos épaules... Sonnez votre femme de chambre. (Antoinette sonne.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Eh bien ! mon gendre, vous avez vu vos créanciers?

GASTON, avec mauvaise humeur.

Oui, monsieur...

ANTOINETTE, bas à Gaston, lui prenant le bras.

Rappelez-vous votre promesse.

GASTON, d'un air aimable.

Oui, cher beau-père, je les ai vus. (Entre la femme de chambre.)

ANTOINETTE, à la femme de chambre.

Apportez-moi un châle et un chapeau, et dites qu'on attelle.

GASTON, à Poirier.

Permettez-moi de vous témoigner mon admiration pour votre habileté... vous avez joué ces drôles-là sous jambe. (Bas à Antoinette.) Je suis gentil?

POIRIER.

Vous prenez la chose mieux que je n'espérais... j'étais préparé à de fières ruades de votre honneur.

GASTON.

Je suis raisonnable, cher beau-père... Vous avez agi selon vos idées : je le trouve d'autant moins mauvais, que cela ne nous a pas empêchés d'agir selon les nôtres.

POIRIER.

Hein?

GASTON.

Vous n'avez soldé à ces faquins que leur créance réelle ; nous avons payé le reste.

POIRIER, à sa fille.

Comment, tu as signé ! (Antoinette fait signe que oui.) Ah ! Dieu du ciel ! qu'as-tu fait là?

ANTOINETTE.

Je vous demande pardon, mon père...

POIRIER.

Je me mets la cervelle à l'envers pour te gagner une somme rondelette, et tu la jettes par la fenêtre! Deux cent dix-huit mille francs!

GASTON.

Ne pleurez pas, monsieur Poirier, c'est nous qui les perdons, et c'est vous qui les gagnez. (La femme de chambre entre tenant un châle et un chapeau.)

ANTOINETTE.

Adieu, mon père, nous allons au bois.

GASTON.

Donnez-moi le bras, ma femme. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

POIRIER, seul.

Ah! mais il m'ennuie, mon gendre. Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien... il me coûte les yeux de la tête... il est maître chez moi... Il faut que ça finisse. (Il sonne. — Entre un domestique.) Faites monter le portier et le cuisinier. (Le domestique sort.) Nous allons voir, mon gendre!... J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concessions, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous : restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise.

SCÈNE IX.

POIRIER, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur m'a fait demander?

POIRIER.

Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER.

L'écriteau?

POIRIER.

A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises.

LE PORTIER.

L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER.

Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER.

Mais, monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres.

POIRIER.

Qui est le maître ici, imbécile? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER.

A vous, monsieur?

POIRIER.

Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER.

Oui, monsieur. (Entre Vatel.)

POIRIER.

Allez, François. (Le portier sort.) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL.

Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera véritablement un objet d'art, et monsieur Poirier sera étonné.

POIRIER.

Avez-vous le menu sur vous?

VATEL.

Non, monsieur, il est à la copie; mais je le sais par cœur.

POIRIER.

Veuillez me le réciter.

VATEL.

Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER.

Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL.

Comment, monsieur?

POIRIER.

Je le veux. Continuez!

VATEL.

Relevé. La carpe du Rhin à la Lithuanienne, les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé aux raisins, à la Napolitaine, le jambon de Westphalie, rôtie madère.

POIRIER.

Voici un relevé plus simple et plus sain: la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL.

Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER.

Je suis le maître ici... entendez-vous? continuez!

VATEL.

Entrées. Les filets de volaille à la concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la royale, le faisan étoffé à la Montpensier, les perdreaux rouges, farcis à la bohémienne.

POIRIER.

A la place de ces entrées, nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL.

C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER.

Je prends ça sur moi: voyons vos rôtis.

VATEL.

C'est inutile, monsieur, mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront, je vous donne ma démission.

POIRIER.

J'allais vous la demander, mon bon ami; mais comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL.

Un domestique ! monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER.

Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service, et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL.

Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, à part.

Encore un qui tient à son nom ! (Haut.) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour. (Vatel sort.) Et, maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges !

(Il sort en fredonnant le premier couplet de Monsieur et Madame Denis.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON.

La bonne promenade, la bonne bouffée de printemps! on se croirait en avril.

ANTOINETTE.

Vous ne vous êtes pas trop ennuyé, vraiment?

GASTON.

Avec vous, ma chère? Vous êtes tout simplement la plus charmante femme que je connaisse.

ANTOINETTE.

Des compliments, monsieur?

GASTON.

Non pas! la vérité sous sa forme la plus brutale. Quelle jolie excursion j'ai faite dans votre esprit! que de points de vue inattendus! que de découvertes! je vivais auprès de vous sans vous connaître, comme un Parisien dans Paris.

ANTOINETTE.

Je ne vous déplais pas trop?

GASTON.

C'est à moi de vous faire cette question. Je ressemble à un campagnard qui a hébergé une reine déguisée; tout à coup la reine met sa couronne et le rustre confus s'inquiète de ne pas lui avoir fait plus de fête.

ANTOINETTE.

Rassurez-vous, bon villageois, votre reine n'accusait que son incognito.

GASTON.

Pourquoi l'avoir si longtemps gardé, méchante? Est-ce par coquetterie et pour faire nouvelle lune? Vous avez réussi; je n'étais que votre mari, je veux être votre amant.

ANTOINETTE.

Non, cher Gaston, restez mon mari; il me semble qu'on peut cesser d'aimer son amant, mais non pas d'aimer son mari.

GASTON.

A la bonne heure, vous n'êtes pas romanesque.

ANTOINETTE.

Je le suis à ma manière; j'ai, là-dessus, des idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi comme toutes les impressions d'enfance; quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite des parentés. L'amour pour un autre homme que mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature.

GASTON.

Voilà des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

ANTOINETTE.

Prenez garde! il y a le revers de la médaille! je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il la porte ailleurs, je ne ferais ni plainte ni reproche, mais le lien serait rompu; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi... je me croirais veuve.

GASTON, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Ne craignez rien à ce sujet, chère Antoinette... nous allons vivre comme deux tourtereaux, comme Philémon et Baucis, sauf la chaumière... Vous ne tenez pas à la chaumière?

ANTOINETTE.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je veux donner une fête splendide pour célébrer notre mariage, je veux que vous éclipsiez toutes les femmes et que tous les hommes me portent envie.

ANTOINETTE.

Faut-il tant de bruit autour du bonheur ?

GASTON.

Est-ce que vous n'aimez pas les fêtes ?

ANTOINETTE.

J'aime tout ce qui vous plaît : avons-nous du monde à dîner aujourd'hui ?

GASTON.

Non, c'est demain; aujourd'hui nous n'avons que Montmeyran. Pourquoi cette question?

ANTOINETTE.

Dois-je faire une toilette?

GASTON.

Parbleu, je veux qu'en te voyant Hector ait envie de se marier. Va, chère enfant, cette journée te sera comptée dans mon cœur.

ANTOINETTE.

Oh ! je suis bien heureuse ! (Elle sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS SEUL, PUIS POIRIER.

GASTON.

Il n'y a pas à dire, elle est plus jolie que madame de Montjay... Que le diable m'emporte si je ne suis pas en train de devenir amoureux de ma femme !... L'amour est comme la fortune : pendant que nous le cherchons bien loin, il nous attend chez nous, les pieds sur les chenets. (Entre Poirier.) Eh bien ! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

POIRIER.

Non, monsieur; mais j'ai pris un parti !

GASTON.

Violent ?

POIRIER.

Nécessaire !

GASTON.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander?...

POIRIER.

Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois.... En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation ; mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah ! vous ne me consultez pas?

POIRIER.

Cela vous étonne?

GASTON.

Un peu ; mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre, la familiarité est permise.

GASTON.

Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER.

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER.

Je sais très-bien que vous me tenez pour un très-petit personnage et pour un très-petit esprit... mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER.

Non, monsieur, non! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non! Ah! Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER.

Pourquoi je vous ai donné...

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER, *embarrassé.*

Une arrière-pensée?

GASTON.

Permettez! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER.

Quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant? quel mal y verriez-vous? qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille; j'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir, à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, Monsieur Poirier, vous n'avez eu qu'un tort, c'est d'avoir manqué de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très-juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, *à part*.

Comprendrait-il la situation?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.

Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement*.

Je suis ambitieux!

GASTON.

On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER.

C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.

C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh! je ne prétends pas...

GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'État, non! Un poste diplomatique? Ah! justement l'ambassade de Constantinople est à prendre...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez! (Lui frappant sur l'épaule.) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Oh! croyez-vous?

GASTON.

Mais, voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER.

Soyez donc tranquille! je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.

Le baron Poirier!... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui, le baron Poirier!

GASTON. *Il le regarde et part d'un éclat de rire.*

Je vous demande pardon; mais là, vrai! c'est trop drôle! Baron! monsieur Poirier!... baron de Catillard!

POIRIER, *à part.*

Je suis joué!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

GASTON.

Arrive donc, Hector! arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presle a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presle est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis Gaston de Presle s'est fait sauter à La Hogue? Pourquoi Philippe Gaston de Presle a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que monsieur Poirier fût un jour pair de France ou baron.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

GASTON.

Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC, *à part.*

Je comprends!

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que monsieur le marquis Gaston de Presle, qui n'est mort ni à

Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur!

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune!

LE DOMESTIQUE.

Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.

Quel appartement?

LE DOMESTIQUE.

Celui de monsieur le marquis.

GASTON.

Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle?

POIRIER, au domestique.

Priez ces messieurs de repasser. (Le domestique sort.) Excusez-moi, mon gendre; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.

Hein?

POIRIER.

C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.

Et où comptez-vous me loger?

POIRIER.

Au deuxième; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.

L'arche de Noé!

POIRIER.

Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON.

Et mes chevaux? vous les logerez au deuxième aussi?

POIRIER.

Vous les vendrez.

GASTON.

J'irai donc à pied?

LE DUC.

Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.

D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.

Quand il fera beau.

GASTON.

Ah çà! monsieur Poirier!...

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Monsieur Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.

Qu'il entre! (Entre Vatel en habit noir.) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle?

VATEL.

Je viens donner ma démission à monsieur le marquis.

GASTON.

Votre démission? la veille d'une bataille!

VATEL.

Telle est l'étrange position qui m'est faite; je dois déserter pour ne pas me déshonorer; que monsieur le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose monsieur Poirier.

GASTON.

Que vous impose monsieur Poirier? Voyons cela. (Lisant.) Le lapin sauté!

POIRIER.

C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.

La dinde aux marrons.

POIRIER.

C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.

Vous traitez la rue des Bourdonnais?

POIRIER.

En même temps que le faubourg Saint-Germain

GASTON.

J'accepte votre démission, Monsieur Vatel. (Vatel sort.) Ainsi demain mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres?

POIRIER.

Vous l'avez dit, ils auront cet honneur... Monsieur le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre monsieur et madame Pincebourde?

LE DUC.

Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert?

GASTON.

Après dîner nous ferons un cent de piquet.

LE DUC.

Ou un loto.

POIRIER.

Ou un nain-jaune.

GASTON.

Et de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche.

POIRIER.

Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.

Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.

J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous? la médecine ou le barreau?

GASTON.

Qui parle de cela?

POIRIER.

Les ponts et chaussées peut-être? ou le professorat? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente?

LE DUC.

Neuf mille francs de rentes ?

POIRIER, à Gaston.

Dame! le bilan est facile à établir : vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers, il vous en reste donc cent quatre-vingt-deux mille, qui, placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair ? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithuanienne et de volailles à la concordat ? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi, vous y serez encore mieux que chez vous.. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. A revoir, mon gendre, je vais régler le compte de monsieur Vatel. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE DUC, LE MARQUIS.

(Ils se regardent un instant. Le duc éclate de rire.)

GASTON.

Tu trouves cela drôle, toi ?

LE DUC.

Ma foi, oui ! Voilà donc ce beau-père modeste et nourrissant comme les arbres à fruit ? ce George Dandin ? Tu as trouvé ton maître, mon fils ; mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine. Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer ! Ris donc un peu ; l'aventure n'est pas tragique.

GASTON.

Tu as raison !... Parbleu ! Monsieur Poirier, mon beau-père, vous me rendez là un service dont vous ne vous doutez pas.

LE DUC.

Un service ?

GASTON.

Oui, mon cher, oui, j'allais tout simplement me couvrir de ridicule; j'étais en chemin de devenir amoureux de ma femme... Heureusement monsieur Poirier m'arrête à la première station.

LE DUC.

Ta femme n'est pas responsable des sottises de monsieur Poirier. Elle est charmante.

GASTON.

Laisse-moi donc tranquille! Elle ressemble à son père.

LE DUC.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je te dis qu'elle a un air de famille... je ne pourrais plus l'embrasser sans penser à ce vieux crocodile. Et puis, je voulais bien rester au coin du feu... mais du moment qu'on y met la marmite... (Il tire sa montre.) Bonsoir!

LE DUC.

Où vas-tu?

GASTON.

Chez madame de Montjay : voilà deux heures qu'elle m'attend.

LE DUC.

Non, Gaston, n'y va pas.

GASTON.

Ah! on veut me rendre la vie dure, ici; on veut me mettre en pénitence...

LE DUC.

Écoute-moi donc!

GASTON.

Tu n'as rien à me dire.

LE DUC.

Et ton duel?

GASTON.

Tiens! c'est vrai... je n'y pensais plus.

LE DUC.

Tu te bats demain à deux heures, au bois de Vincennes.

GASTON.

Très-bien ! De l'humeur dont je suis, Pontgrimaud passera demain un joli quart d'heure.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VERDELET, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Vous sortez, mon ami ?

GASTON.

Oui, madame, je sors. (Il sort.)

VERDELET.

Dis donc, Toinon ? il ne paraît pas d'humeur aussi charmante que tu le disais.

ANTOINETTE.

Je n'y comprends rien...

LE DUC.

Il se passe ici des choses graves, madame.

ANTOINETTE.

Quoi donc ?...

LE DUC.

Votre père est ambitieux.

VERDELET.

Ambitieux !... Poirier ?

LE DUC.

Il avait compté sur le nom de son gendre pour arriver...

VERDELET.

A la pairie, comme monsieur Michaud ! (A part.) Vieux fou !

LE DUC.

Irrité du refus de Gaston, il cherche à se venger à coups d'épingle, et je crains bien que ce ne soit vous qui payiez les frais de la guerre.

ANTOINETTE.

Comment cela ?

VERDELET.

C'est bien simple... si ton père rend la maison odieuse à ton mari, il cherchera des distractions dehors.

ANTOINETTE.

Des distractions dehors?

LE DUC.

Monsieur Verdelet a mis le doigt sur le danger, et vous seule pouvez le prévenir. Si votre père vous aime, mettez-vous entre lui et Gaston. Obtenez la cessation immédiate des hostilités : rien n'est encore perdu... tout peut se réparer.

ANTOINETTE.

Rien n'est encore perdu ! tout peut se réparer ! Vous me faites trembler ! Contre qui donc ai-je à me défendre?

LE DUC.

Contre votre père.

ANTOINETTE.

Non, vous ne me dites pas tout... Les torts de mon père ne m'enlèveraient pas mon mari en un jour... Il fait la cour à une femme, n'est-ce pas?

LE DUC.

Non, madame, mais...

ANTOINETTE.

Pas de ménagements, monsieur le duc... j'ai une rivale.

LE DUC.

Calmez-vous, madame.

ANTOINETTE.

Je le devine, je le sens, je le vois... Il est auprès d'elle.

LE DUC.

Non, madame, il vous aime.

ANTOINETTE.

Il ne me connaît que depuis une heure ! Ce n'est pas à moi qu'il a senti le besoin de raconter sa colère... Il a été se plaindre ailleurs.

VERDELET.

Ne te bouleverse pas comme ça, Toinon ; il a été prendre l'air, voilà tout. C'était mon remède quand Poirier m'exaspérait.

(Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour monsieur le marquis.

ANTOINETTE.

Il est sorti ; mettez-la là. (Elle regarde la lettre. — A part.) Une écriture de femme ! (Haut.) De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

C'est le valet de pied de madame de Montjay qui l'a apporté.

(Il sort.)

ANTOINETTE, à part.

De madame de Montjay !

LE DUC.

Je verrai Gaston avant vous, madame ; si vous voulez, je lui remettrai cette lettre ?

ANTOINETTE.

Craignez-vous que je ne l'ouvre ?

LE DUC.

Oh ! madame !

ANTOINETTE.

Elle se sera croisée avec Gaston.

VERDELET.

Qu'est-ce que tu vas supposer là ? La maîtresse de ton mari n'aurait pas l'imprudence de lui écrire chez toi.

ANTOINETTE.

Pour ne point oser lui écrire chez moi, il faudrait qu'elle me méprisât bien ! D'ailleurs, je ne dis pas que ce soit sa maîtresse. Je dis qu'il lui fait la cour. Je le dis parce que j'en suis sûre.

LE DUC.

Je vous jure, madame...

ANTOINETTE.

L'oseriez-vous jurer sérieusement, monsieur le duc ?

LE DUC.

Mon serment ne vous prouverait rien, car un galant homme a le droit de mentir en pareil cas. Quoi qu'il en soit, madame, je vous ai prévenue du danger ; je vous ai indiqué le moyen d'y échapper, j'ai rempli mon devoir d'ami et d'honnête homme ; ne m'en demandez pas plus. (Il sort.)

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, VERDELET.

ANTOINETTE.

Ah ! je viens de perdre tout ce que j'avais gagné dans le cœur de Gaston... Il m'appelait marquise, il y a une heure... mon père lui a rappelé brutalement que je suis mademoiselle Poirier.

VERDELET.

Eh bien ! est-ce qu'on ne peut pas aimer mademoiselle Poirier?

ANTOINETTE.

Mon dévouement aurait fini par le toucher peut-être, ma tendresse par attirer la sienne ; il était déjà sur la pente insensible qui le conduisait à moi ! mon père lui a fait rebrousser chemin ! Sa maîtresse ! Il est impossible qu'elle le soit déjà, n'est-ce pas Tony? Est-ce que tu crois qu'elle l'est?

VERDELET.

Moi? pas du tout !

ANTOINETTE.

Qu'il lui fasse la cour depuis quelques jours, je le comprends; mais pour être son amant, il faudrait qu'il eût commencé le lendemain de notre mariage, et ce serait infâme !

VERDELET.

Oui, mon enfant.

ANTOINETTE.

Il ne m'a pas épousée avec la certitude qu'il ne m'aimerait jamais... il n'a pas dû me condamner si vite.

VERDELET.

Non, sans doute.

ANTOINETTE.

Tu n'en as pas l'air bien sûr... es-tu fou, Tony, d'accueillir un soupçon si odieux ! Je te jure que mon mari est incapable d'une infamie. Réponds donc que c'est évident ! Le prends-tu pour un misérable?

VERDELET.

Non pas!

ANTOINETTE.

Alors tu peux jurer qu'il est innocent... jure-le, mon bon Tony, jure-le!

VERDELET.

Je le jure! je le jure!

ANTOINETTE.

Pourquoi lui écrit-elle?

VERDELET.

Pour l'inviter à quelque soirée, tout simplement.

ANTOINETTE.

Une soirée bien pressée, puisqu'elle envoie l'invitation par un domestique. — Oh! quand je pense que le secret de ma destinée est enfermée sous ce pli... allons-nous-en... cette lettre m'attire... je suis tentée. (Elle la remet sur la table et reste immobile à la regarder.)

VERDELET.

Viens, tu as raison. (Elle ne bouge pas.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Dis donc, fifille... Antoinette... (A Verdelet.) Qu'est-ce qu'elle regarde là, une lettre? (Il la prend.)

ANTOINETTE.

Laissez, mon père, c'est une lettre pour M. de Presles.

POIRIER, regardant l'adresse.

Jolie écriture! (Il la sent.) Ça ne sent pas le tabac. C'est une lettre de femme.

ANTOINETTE.

Oui, de madame de Montjay, je sais ce que c'est.

POIRIER.

Comme tu as l'air agité... Est-ce que tu as la fièvre? (Il lui prend la main.) Tu as la fièvre!

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Si fait! Il y a quelque chose. Voyons, parle.

ANTOINETTE.

Il n'y a rien, je vous assure...

VERDELET, bas à Poirier.

Laisse-la donc tranquille... elle est jalouse.

POIRIER.

Tu es jalouse? Est-ce que le marquis te ferait des traits, par hasard? Nom de nom! si je le savais!

ANTOINETTE.

Si vous m'aimez, mon père...

POIRIER.

Si je t'aime!

ANTOINETTE.

Ne tourmentez plus Gaston.

POIRIER.

Est-ce que je le tourmente? je fais des économies, voilà tout.

VERDELET.

Tu fais des taquineries, et elles retombent sur ta fille.

POIRIER.

Mêle-toi de ce qui te regarde. (A Antoinette.) Voyons, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce monsieur? je veux le savoir.

ANTOINETTE, effrayée.

Rien... rien... n'allez pas le quereller, au nom du ciel!

POIRIER.

Pourquoi es-tu jalouse? Pourquoi mangeais-tu des yeux cette lettre? (Il la prend.) Est-ce que tu crois que madame de Montjay?..

ANTOINETTE.

Non, non...

POIRIER.

Elle le croit, n'est-ce pas, Verdelet?

VERDELET.

Elle suppose...

POIRIER.

Il est facile de s'en assurer. (Il rompt le cachet.)

ANTOINETTE.

Mon père!... le secret d'une lettre est sacré!

POIRIER.

Il n'y a de sacré pour moi que ton bonheur.

VERDELET.

Prends garde, Poirier!... Que dira ton gendre?

POIRIER.

Je me soucie bien de mon gendre! (Il ouvre la lettre.)

ANTOINETTE.

Ne lisez pas, au nom du ciel!

POIRIER.

Je lirai... Si ce n'est pas mon droit, c'est mon devoir. (Lisant.) « Cher Gaston... » Ah! le scélérat! (Il laisse tomber la lettre.)

ANTOINETTE.

C'est sa maîtresse!... Oh! mon Dieu!... (Elle tombe dans un fauteuil.)

POIRIER, prenant Verdelet au collet.

C'est toi qui m'as laissé faire ce mariage-là.

VERDELET.

C'est trop fort!

POIRIER.

Quand je t'ai consulté, pourquoi ne t'es-tu pas mis en travers? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui devait arriver?

VERDELET.

Je te l'ai dit vingt fois!... mais monsieur était ambitieux!

POIRIER.

Ça m'a bien réussi!

VERDELET.

Elle perd connaissance.

POIRIER.

Ah! mon Dieu!

VERDELET, à genoux devant Antoinette.

Toinon, mon enfant, reviens à toi...

POIRIER.

Ote-toi de là... Est-ce que tu sais ce qu'il faut lui dire! (A genoux devant Antoinette.) Toinon, mon enfant, reviens à toi.

ANTOINETTE.

Ce n'est rien, mon père.

POIRIER.

Sois tranquille... je te débarrasserai de ce monstre.

ANTOINETTE.

Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être éprouvée de la sorte! Après trois mois de mariage! Non! le lendemain! le lendemain! Il ne m'a pas été fidèle un jour! Il a couru chez cette femme en sortant de mes bras... Il n'avait donc pas senti battre mon cœur? il n'avait donc pas compris que je me donnais à lui tout entière. Le malheureux! j'en mourrai!

POIRIER.

Tu en mourras?... je te le défends! Qu'est-ce que je deviendrais, moi! Ah! le brigand!... Où vas-tu?

ANTOINETTE.

Chez moi.

POIRIER.

Veux-tu que je t'accompagne?

ANTOINETTE.

Merci, mon père.

VERDELET, à Poirier.

Laissons-la pleurer seule... les larmes la soulageront.

SCÈNE VIII.

POIRIER, VERDELET.

POIRIER.

Quel mariage! quel mariage! (Il se promène en se donnant des coups de poing.)

VERDELET.

Calme-toi, Poirier... tout peut se réparer. Notre devoir, maintenant, c'est de rapprocher ces deux cœurs.

POIRIER.

Mon devoir, je le connais, et je le ferai (Il ramasse la lettre.

VERDELET.

Je t'en supplie, pas de coup de tête!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON.

POIRIER.

Vous cherchez quelque chose, monsieur?

GASTON.

Oui, une lettre.

POIRIER.

De madame de Montjay. Ne cherchez pas, elle est dans ma poche.

GASTON.

L'auriez-vous ouverte, par hasard?

POIRIER.

Oui, monsieur, je l'ai ouverte.

GASTON.

Vous l'avez ouverte? Savez-vous bien, monsieur, que c'est une indignité? que c'est l'action d'un malhonnête homme.

VERDELET.

Monsieur le marquis!... Poirier!

POIRIER.

Il n'y a qu'un malhonnête homme ici, c'est vous!

GASTON.

Pas de reproches! En me volant le secret de mes fautes, vous avez perdu le droit de les juger! Il y a quelque chose de plus inviolable que la serrure d'un coffre-fort, monsieur, c'est le cachet d'une lettre, car il ne se défend pas.

VERDELET, à Poirier.

Qu'est-ce que je te disais?

POIRIER.

C'est trop fort. Un père n'aurait pas le droit!... Mais je suis

bien bon de répondre! Vous vous expliquerez devant les tribunaux, monsieur le marquis.

VERDELET.

Les tribunaux!

POIRIER.

Ah! vous croyez qu'on peut impunément apporter dans nos familles l'adultère et le désespoir? Un bon procès, monsieur! un procès en séparation de corps!

GASTON.

Un procès? où cette lettre sera lue?

POIRIER.

En public, oui, monsieur, en public.

VERDELET.

Es-tu fou, Poirier? un pareil scandale!

GASTON.

Mais, vous ne songez pas que vous perdez une femme!

POIRIER.

Vous allez me parler de son honneur peut-être?

GASTON.

Oui, de son honneur, et si ce n'est pas assez pour vous, sachez qu'il y va de sa ruine...

POIRIER.

Tant mieux, morbleu, j'en suis ravi! Elle ne sera jamais trop punie, celle-là!

GASTON.

Monsieur...

POIRIER.

En voilà une, par exemple, qui n'intéressera personne! Prendre le mari d'une pauvre jeune femme après trois mois de mariage!

GASTON.

Elle est moins coupable que moi, n'accusez que moi...

POIRIER.

Si vous croyez que je ne vous méprise pas comme le dernier des derniers!... N'êtes-vous pas honteux? sacrifier une femme charmante... Que lui reprochez-vous? Trouves-lui un défaut, un

seul, pour vous excuser ! Un cœur d'or ! des yeux superbes ! Et une éducation ! Tu sais ce qu'elle m'a coûté, Verdelet ?

VERDELET.

Modère-toi, de grâce...

POIRIER.

Crois-tu que je ne me modère pas ? Si je m'écoutais !... mais non... il y a des tribunaux... je vais chez mon avoué.

GASTON.

Attendez jusqu'à demain, monsieur, je vous en supplie... donnez-vous le temps de la réflexion.

POIRIER.

C'est tout réfléchi.

GASTON, à Verdelet.

Aidez-moi à prévenir un malheur irréparable, monsieur.

VERDELET.

Ah ! vous ne le connaissez pas !

GASTON, à Poirier.

Prenez garde, monsieur. Je dois sauver cette femme, je dois la sauver à tout prix... Comprenez donc que je suis responsable de tout !

POIRIER.

Je l'entends bien ainsi.

GASTON.

Vous ne savez pas jusqu'où le désespoir pourrait m'emporter !

POIRIER.

Des menaces ?

GASTON.

Oui ! des menaces ; rendez-moi cette lettre, vous ne sortirez pas !

POIRIER.

De la violence ! faut-il que je sonne mes gens ?

GASTON.

C'est vrai ! ma tête se perd. Écoutez-moi, du moins. Vous n'êtes pas méchant, c'est la colère, c'est la douleur qui vous égare.

POIRIER.

Colère légitime, douleur respectable !

GASTON.

Oui, monsieur, je reconnais mes fautes, je les déplore... mais si je vous jurais de ne plus revoir madame de Montjay, si je vous jurais de consacrer ma vie au bonheur de votre fille?

POIRIER.

Ce serait la seconde fois que vous le jureriez... Finissons!

GASTON.

Arrêtez! vous aviez raison ce matin, c'est le désœuvrement qui m'a perdu.

POIRIER.

Ah! vous le reconnaissez, maintenant!

GASTON.

Eh bien, si je prenais un emploi?...

POIRIER.

Un emploi? vous?

GASTON.

Vous avez le droit de douter de ma parole, je le sais; mais gardez cette lettre, et si je manque à mes engagements, vous serez toujours à temps...

VERDELET.

Voyons, Poirier, c'est une garantie, cela.

POIRIER.

Une garantie de quoi?

VERDELET.

De sa fidélité à ses promesses : il ne verra plus cette dame; il prendra un emploi; il se consacrera au bonheur de ta fille.. Que peux-tu lui demander de plus?

POIRIER.

J'entends bien... mais qui me répondrait?...

VERDELET.

La lettre! parbleu, la lettre!

POIRIER.

C'est vrai. oui, c'est vrai.

VERDELET.

Eh bien! tu acceptes? Tout vaut mieux qu'une séparation.

POIRIER.

Ce n'est pas tout à fait mon avis.... Cependant puisque tu l'exiges... (Au marquis.) Je souscris pour ma part, monsieur, au traité que vous m'offrez... Il ne reste plus qu'à le soumettre à ma fille.

VERDELET.

Oh! ce n'est pas ta fille qui demandera du scandale.

POIRIER.

Allons la trouver. (A Gaston.) Croyez bien, monsieur, qu'en tout ceci je ne consulte que le bonheur de mon enfant. Pour que vous n'ayez pas le droit d'en douter, je vous déclare d'avance que je n'attends plus rien de vous, que je n'accepterai rien, et resterai Gros-Jean comme devant.

VERDELET.

C'est bien, Poirier.

POIRIER, à Verdelet.

A moins pourtant qu'il ne rende ma fille si heureuse... si heureuse!... Ils sortent.

SCÈNE X.

GASTON, seul.

Tu l'as voulu, marquis de Presles! Est-ce assez d'humiliations! Ah! madame de Monjay!... En ce moment mon sort se décide. Que vont-ils me rapporter? Ma condamnation ou celle de cette infortunée? la honte ou le remords? Et tout cela pour une fantaisie d'un jour! Tu l'as voulu, marquis de Presles... n'accuse que toi. (Il reste absorbé.)

SCÈNE XI.

GASTON, LE DUC.

LE DUC, entrant, et frappant sur l'épaule de Gaston.

Qu'as-tu donc?

GASTON.

Tu sais ce que mon beau-père me demandait ce matin?

LE DUC.

Eh bien?

GASTON.

Si on te disait que j'y consens?

LE DUC.

Je répondrais que c'est impossible.

GASTON.

C'est pourtant la vérité.

LE DUC.

Es-tu fou? Tu le disais toi-même, s'il est un homme qui n'ait pas le droit...

GASTON.

Il le faut... Mon beau-père a ouvert une lettre de madame de Montjay; dans sa colère, il voulait la porter chez son avoué, et, pour l'arrêter, j'ai dû me mettre à sa discrétion.

LE DUC.

Pauvre ami! dans quel abîme as-tu roulé!

GASTON.

Ah! si Pontgrimaud me tuait demain, quel service il me rendrait!

LE DUC.

Voyons, voyons, pas de ces idées-là!

GASTON.

Cela arrangerait tout.

LE DUC.

Tu n'as que vingt-cinq ans, ta vie peut être belle encore.

GASTON.

Ma vie?... Regarde où j'en suis : ruiné, esclave d'un beau-père dont le despotisme s'autorisera de mes fautes, mari d'une femme que j'ai blessée au cœur et qui ne l'oubliera jamais!... Tu dis que ma vie peut être belle encore!... Mais je suis dégoûté de tout et de moi-même!... Mes étourderies, mes sottises, mes égarements m'ont amené à ce point que tout me manque à la fois : la liberté, le bonheur domestique, l'estime du monde et la mienne propre!... Quelle pitié!...

LE DUC.

Du courage, mon ami ; ne te laisse pas abattre !

GASTON, se levant.

Oui, je suis un lâche ! Un gentilhomme a le droit de tout perdre, fors l'honneur.

LE DUC.

Que veux-tu faire ?

GASTON.

Ce que tu ferais à ma place.

LE DUC.

Non, je ne me tuerais pas !

GASTON.

Tu vois bien que si, puisque tu m'as compris... Tais-toi !... je n'ai plus que mon nom, et je veux le garder intact... On vient.

SCENE XII.

LES MÊMES, POIRIER, ANTOINETTE ET VERDELET.

ANTOINETTE.

Non, mon père, non, c'est impossible !... Tout est fini entre monsieur de Presles et moi !

VERDELET.

Je ne te reconnais plus là, mon enfant.

POIRIER.

Mais puisque je te dis qu'il prendra une occupation ! qu'il ne reverra jamais cette femme ! qu'il te rendra heureuse !

ANTOINETTE.

Il n'y a plus de bonheur pour moi ! Si monsieur de Presles ne m'a pas aimée librement, croyez-vous qu'il m'aimera par contrainte ?

POIRIER, au marquis.

Parlez donc, Monsieur !

ANTOINETTE.

Monsieur de Presles se tait ; il sait que je ne croirais pas à

ses protestations. Il sait aussi que tout lien est rompu entre nous, et qu'il ne peut plus être qu'un étranger pour moi... Reprenons donc tous les deux ce que la loi peut nous rendre de liberté.... Je veux une séparation, mon père. Donnez-moi cette lettre : c'est à moi, à moi seule, qu'il appartient d'en faire usage ! Donnez-la-moi !

POIRIER.

Je t'en supplie, mon enfant, pense au scandale qui va nous éclabousser tous.

ANTOINETTE.

Il ne salira que les coupables !

VERDELET.

Pense à cette femme que tu vas perdre à jamais...

ANTOINETTE.

A-t-elle eu pitié de moi ?... Mon père, donnez-moi cette lettre. Ce n'est pas votre fille qui vous la demande, c'est la marquise de Presle outragée.

POIRIER.

La voilà... Mais puisqu'il prendrait une occupation...

ANTOINETTE.

Donnez. (Au marquis.) Je tiens ma vengeance, monsieur, elle ne saurait m'échapper. Vous aviez engagé votre honneur pour sauver votre maîtresse, je le dégage et vous le rends. (Elle déchire la lettre et la jette au feu.)

POIRIER.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait ?

ANTOINETTE.

Mon devoir !

VERDELET.

Brave enfant ! (Il l'embrasse.)

LE DUC.

Noble cœur !

GASTON.

Oh ! madame, comment vous exprimer ?... Orgueilleux que

j'étais ! je croyais m'être mésallié... vous portez mon nom mieux que moi ! Ce ne sera pas trop de toute ma vie pour réparer le mal que j'ai fait.

ANTOINETTE.

Je suis veuve, monsieur... (Elle prend le bras de Verdelet pour sortir la toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERDELET, ANTOINETTE, POIRIER.

Antoinette est assise entre Verdelet et Poirier.

VERDELET.

Je te dis que tu l'aimes encore.

POIRIER.

Et moi, je te dis que tu le hais.

VERDELET.

Mais non, Poirier...

POIRIER.

Mais si !... Ce qui s'est passé hier ne te suffit pas, tu voudrais que ce vaurien m'enlevât ma fille à présent ?

VERDELET.

Je voudrais que l'existence d'Antoinette ne fût pas à jamais perdue, et à la façon dont tu t'y prends...

POIRIER.

Je m'y prends comme il me plaît, Verdelet... Ça t'est facile de faire le bon apôtre, tu n'es pas à couteau tiré avec le marquis, toi ! une fois qu'il aurait emmené sa femme, tu serais toujours fourré chez elle, et pendant ce temps, je vivrais dans mon trou, seul, comme un chat-huant... voilà ton rêve ! Oh ! je te connais, va ! Égoïste comme tous les vieux garçons !...

VERDELET.

Prends garde, Poirier ! Es-tu sûr qu'en poussant les choses à l'extrême, tu n'obéisses pas toi-même à un sentiment d'égoïsme ?...

POIRIER.

Nous y voilà ! C'est moi qui suis l'égoïste ici ! parce que je défends le bonheur de ma fille ! parce que je ne veux pas que

mon gueux de gendre m'arrache mon enfant pour la torturer! (A sa fille.) Mais dis donc quelque chose!... ça te regarde plus que moi.

ANTOINETTE.

Je ne l'aime plus, Tony. Il a tué dans mon cœur tout ce qui fait l'amour.

POIRIER.

Ah!

ANTOINETTE.

Je ne le hais pas, mon père; il m'est indifférent, je ne le connais plus.

POIRIER.

Ça me suffit.

VERDELET.

Mais, ma pauvre Toinon, tu commences la vie à peine. As-tu jamais réfléchi sur la destinée d'une femme séparée de son mari? T'es-tu jamais demandé?...

POIRIER.

Ah! Verdelet, fais-nous grâce de tes sermons! Elle sera, pardieu, bien à plaindre avec son bonhomme de père qui n'aura plus d'autre ambition que de l'aimer et de la dorloter! Tu verras, fifille, quelle bonne petite existence nous mènerons à nous deux... (Montrant Verdelet.) A nous trois! car je vaux mieux que toi, gros égoïste!... Tu verras comme nous t'aimerons, comme nous te câlinerons! Ce n'est pas nous qui te planterons là pour courir après des comtesses!... Allons, faites tout de suite une risette à ce père... dites que vous serez heureuse avec lui.

ANTOINETTE.

Oui, mon père, bien heureuse.

POIRIER.

Tu l'entends, Verdelet?

VERDELET.

Oui, oui.

POIRIER.

Quant à ton garnement de mari... tu as été trop bonne pour lui, ma fille... nous le tenions!... Enfin!... Je lui servirai une pension de mille écus, et il ira se faire pendre ailleurs.

ANTOINETTE.

Ah ! qu'il prenne tout, qu'il emporte tout ce que je possède.

POIRIER.

Non pas !

ANTOINETTE.

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le revoir.

POIRIER.

Il entendra parler de moi sous peu... Je viens de lui décocher un dernier trait.

ANTOINETTE

Qu'avez-vous fait ?

POIRIER.

Hier, en te quittant, je suis allé avec Verdelet chez mon notaire.

ANTOINETTE.

Eh bien ?

POIRIER.

J'ai mis en vente le château de Presles, le château de messieurs ses pères.

ANTOINETTE.

Vous avez fait cela ? Et toi, Tony, tu l'as laissé faire ?

VERDELET, bas à Antoinette.

Sois tranquille.

POIRIER.

Oui, oui. La bande noire a bon nez, et j'espère qu'avant un mois, ce vestige de la féodalité ne souillera plus le sol d'un peuple libre. Sur son emplacement, on plantera des betteraves. Avec ses matériaux, on bâtira des chaumières pour l'homme utile, pour le laboureur, pour le vigneron. Le parc de ses pères, on le rasera, on le sciera en petits morceaux, on le brûlera dans la cheminée des bons bourgeois qui ont gagné de quoi acheter du bois. J'en ferai venir quelques stères pour ma consommation personnelle.

ANTOINETTE.

Mais il croira que c'est une vengeance...

POIRIER.

Il aura raison.

ANTOINETTE.

L croira que c'est moi....

VERDELET, bas à Antoinette.

Sois donc tranquille, mon enfant

POIRIER.

Je vais voir si les affiches sont prêtes, des affiches énormes dont nous couvrirons les murs de Paris. — A vendre, le château de Presles !

VERDELET.

Il est peut-être déjà vendu.

POIRIER.

Depuis hier au soir ? Allons donc ! je vais chez l'imprimeur.

SCÈNE II.

VERDELET, ANTOINETTE.

VERDELET.

Ton père est absurde ! si on le laissait faire, il rendrait tout rapprochement impossible entre ton mari et toi.

ANTOINETTE.

Qu'espères-tu donc, mon pauvre Tony ? Mon amour est tombé de trop haut pour pouvoir se relever jamais. Tu ne sais pas ce que monsieur de Presles était pour moi...

VERDELET.

Mais si, mais si, je le sais.

ANTOINETTE.

Ce n'était pas seulement un mari, c'était un maître dont j'aurais été fière d'être la servante. Je ne l'aimais pas seulement, je l'admirais comme le représentant d'un autre âge. Ah ! Tony, quel réveil !

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le marquis demande si madame peut le recevoir ?

ANTOINETTE.

Non.

VERDELET.

Reçois-le, mon enfant. (Au domestique.) Monsieur le marquis peut entrer. (Le domestique sort.)

ANTOINETTE.

A quoi bon? (Le marquis entre.)

GASTON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas longtemps l'ennui de ma présence. Vous l'avez dit hier, vous êtes veuve, et je suis trop coupable pour ne pas sentir que votre arrêt est irrévocable. Je viens vous dire adieu.

VERDELET.

Comment, monsieur?

GASTON.

Oui, monsieur, je prends le seul parti honorable qui me reste, et vous êtes homme à le comprendre.

VERDELET.

Mais, monsieur...

GASTON.

Je vous entends... Ne craignez rien de l'avenir, et rassurez Monsieur Poirier. J'ai un état, celui de mon père: soldat. Je pars demain pour l'Afrique avec monsieur de Montmeyran, qui me sacrifie son congé.

VERDELET, bas à Antoinette.

C'est un homme de cœur.

ANTOINETTE, de même.

Je n'ai jamais dit qu'il fût lâche.

VERDELET.

Voyons, mes enfants... ne prenez pas de résolutions extrêmes... Vos torts sont bien grands, monsieur le marquis, mais vous ne demandez qu'à les réparer, j'en suis sûr.

GASTON.

Ah! s'il était une expiation! (Un silence.) Il n'en est pas, monsieur. (A Antoinette.) Je vous laisse mon nom, madame, vous le garderez sans tache. J'emporte le remords d'avoir troublé votre vie, mais vous êtes jeune, vous êtes belle, et la guerre a d'heureux hasards.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Je viens te chercher.

GASTON.

Allons! (Tendant la main à Verdelet.) Adieu, monsieur Verdelet. (Ils s'embrassent.) Adieu, madame, adieu pour toujours.

LE DUC.

Pour toujours! Il vous aime, madame.

GASTON.

Tais-toi!

VERDELET.

Il vous aime éperdument... En sortant de l'abîme dont vous l'avez tiré, ses yeux se sont ouverts, il vous a vue telle que vous êtes.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Poirier l'emporte sur madame de Montjay!.. quel triomphe!...

VERDELET.

Ah! tu es cruelle!

GASTON.

C'est justice, monsieur. Elle était digne de l'amour le plus pur, et je l'ai épousée pour son argent. J'ai fait un marché! un marché que je n'ai pas même eu la probité de tenir. (A Antoinette.) Oui, le lendemain de notre mariage, je vous sacrifiais, par forfanterie de vice, à une femme qui ne vous vaut pas. C'était trop peu de votre jeunesse, de votre grâce, de votre pureté : pour éclairer ce cœur aveugle, il vous a fallu en un jour me sauver deux fois l'honneur. Quelle âme assez basse pour résister à tant de dévouement, et que prouve mon amour, qui puisse me relever à vos yeux! En vous aimant, je fais ce que tout homme ferait à ma place; en vous méconnaissant, j'ai fait ce que n'eût fait per-[illegible]. Vous avez raison, madame, méprisez un cœur indigne [illegible] j'ai tout perdu, jusqu'au droit de me plaindre, et je ne [illegible].. Viens, Hector.

LE DUC.

Attends... Savez-vous où il va, madame? Sur le terrain.

VERDELET ET ANTOINETTE.

Sur le terrain?

GASTON.

Que fais-tu?

LE DUC.

Puisque ta femme ne t'aime plus, on peut bien lui dire... Oui, madame, il va se battre.

ANTOINETTE.

Ah! Tony, sa vie est en danger...

LE DUC.

Que vous importe, madame? Tout n'est-il pas rompu entre vous?

ANTOINETTE.

Oui, oui, je le sais, tout est rompu... Monsieur de Presles peut disposer de sa vie... il ne me doit plus rien...

LE DUC, à Gaston.

Allons, viens... (Ils vont jusqu'à la porte.)

ANTOINETTE.

Gaston!

LE DUC.

Tu vois bien qu'elle t'aime encore!

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah! madame, s'il est vrai, si je ne suis pas sorti tout à fait de votre cœur, dites un mot... donnez-moi le désir de vivre.

(Entre Poirier.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le marquis?

ANTOINETTE.

Il va se battre!

POIRIER.

Un duel ! cela t'étonne ? Les maîtresses, les duels, tout cela tient. Qui a terre a guerre.

ANTOINETTE.

Que voulez-vous dire, mon père ?... Supposeriez-vous ?...

POIRIER.

J'en mettrais ma main au feu.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur ? Vous ne répondez pas ?

POIRIER.

Crois-tu qu'il aura la franchise de l'avouer ?

GASTON.

Je ne sais pas mentir, madame. Ce duel est tout ce qui reste d'un passé odieux.

POIRIER.

Il a l'impudence d'en convenir ! Quel cynisme !

ANTOINETTE.

Et on me dit que vous m'aimez !... Et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous alliez vous battre pour votre maîtresse !... On faisait de cette dernière offense un piége à ma faiblesse... Ah ! monsieur le duc !

LE DUC.

Il vous l'a dit, madame, ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir,

VERDELET, au marquis.

Eh bien, Monsieur, c'est bien simple ; si vous n'aimez plus madame de Montjay, ne vous battez pas pour elle.

GASTON.

Quoi ! monsieur, faire des excuses !

VERDELET.

Il s'agit de donner à Antoinette une preuve de votre sincérité ; c'est la seule que vous puissiez lui offrir. D'ailleurs, ne lui demandiez-vous pas tout à l'heure, comme une grâce, de vous imposer une expiation ? Le temps était la seule épreuve à laquelle on pût vous soumettre. Ne devez-vous pas être heureux d'un

sacrifice qui vous acquitte en un instant? Celui qu'on vous demande est très-grand, je le sais; mais, s'il l'était moins, pourrait-il racheter vos torts?

POIRIER, à part.

Voilà cet imbécile qui va les raccommoder, maintenant!

GASTON.

Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur, la marquise de Presles ne l'accepterait pas.

ANTOINETTE.

Et si vous vous trompiez, monsieur? si je vous le demandais?

GASTON.

Quoi, madame, vous exigeriez!...

ANTOINETTE.

Que vous fassiez pour moi presque autant que pour madame de Montjay? Oui, Monsieur. Vous consentiez pour elle à renier le passé de votre famille, et vous ne renonceriez pas pour moi à un duel... à un duel qui m'offense? Comment croirai-je à votre amour, s'il est moins fort que votre vanité?

POIRIER.

D'ailleurs, vous serez bien avancé quand vous aurez attrapé un mauvais coup! Croyez-moi, prudence est mère de sûreté.

VERDELET, à part.

Vieux serpent!

GASTON.

Voilà ce qu'on dirait, madame.

ANTOINETTE.

Qui oserait douter de votre courage? N'avez-vous pas fait vos preuves?

POIRIER.

Et que vous importe l'opinion d'un tas de godelureaux? Vous aurez l'estime de mes amis, cela doit vous suffire.

GASTON.

Vous le voyez, madame, on rirait de moi, vous n'aimeriez pas longtemps un homme ridicule.

LE DUC.

Personne ne rira de toi. C'est moi qui porterai tes excuses sur le terrain, et je te promets qu'elles n'auront rien de plaisant.

GASTON.

Comment, tu es aussi d'avis?...

LE DUC.

Oui, mon ami; ton duel n'est pas de ceux qu'il ne faut pas arranger, et le sacrifice dont se contente ta femme ne touche qu'à ton amour-propre.

GASTON.

Des excuses, sur le terrain !...

POIRIER.

J'en ferais, moi...

VERDELET.

Décidément, Poirier, tu veux forcer ton gendre à se battre?

POIRIER.

Moi, je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

LE DUC.

Allons, Gaston, tu n'as pas le droit de refuser cette marque d'amour à ta femme.

GASTON.

Eh bien !... Non !... c'est impossible.

ANTOINETTE.

Mon pardon est à ce prix.

GASTON.

Reprenez-le donc, madame, je ne porterai pas loin mon désespoir.

POIRIER.

Ta, ra, ta, ta. Ne l'écoute pas, fifille; quand il aura l'épée à la main, il se défendra malgré lui. C'est comme un maître nageur qui veut se noyer : une fois dans l'eau, le diable ne l'empêcherait pas de tirer sa coupe.

ANTOINETTE.

Si madame de Montjay vous défendait de vous battre, vous lui obéiriez. Adieu.

GASTON.

Antoinette... au nom du ciel !...

LE DUC.

Elle a mille fois raison.

GASTON.

Des excuses ! moi !

ANTOINETTE.

Ah ! vous n'avez que de l'orgueil !

LE DUC.

Voyons, Gaston, fais-toi violence. Je te jure que moi, à ta place, je n'hésiterais pas.

GASTON.

Eh bien... A un Pontgrimaud !... Va sans moi.

LE DUC, *à Antoinette.*

Eh bien ! madame, êtes-vous contente de lui?

ANTOINETTE.

Oui, Gaston, tout est réparé. Je n'ai plus rien à vous pardonner, je vous crois, je suis heureuse, je vous aime. (*Le marquis reste immobile, la tête basse. — Antoinette va à son mari, lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse au front.*) Et, maintenant, va te battre, va !...

GASTON.

Oh ! chère femme, tu as le cœur de ma mère !

ANTOINETTE.

Celui de la mienne, monsieur...

POIRIER, *à part.*

Que les femmes sont bêtes, mon Dieu

GASTON, *au duc.*

Allons ! vite ! nous arriverons les derniers.

ANTOINETTE.

Vous tirez bien l'épée, n'est-ce pas?

LE DUC.

Comme Saint-George, madame, et un poignet d'acier ! Monsieur Poirier, priez pour Pontgrimaud.

ANTOINETTE, *à Gaston.*

N'allez pas tuer ce pauvre jeune homme, au moins.

GASTON.

Il en sera quitte pour une égratignure, puisque tu m'aimes. Partons, Hector. (*Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.*

ANTOINETTE.

Encore une lettre?

GASTON.

Ouvrez-la vous-même.

ANTOINETTE.

C'est la première, monsieur.

GASTON.

Oh ! j'en suis sûr.

ANTOINETTE *ouvre la lettre.*

C'est de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON.

Bah !

ANTOINETTE, *lisant.*

« Mon cher marquis. »

GASTON.

Faquin !

ANTOINETTE.

« Nous avons fait tous les deux nos preuves. »

GASTON.

Dans un genre différent.

ANTOINETTE.

« Je n'hésite donc pas à vous dire que je regrette un moment de vivacité. »

GASTON.

Oui, de vivacité de ma part.

ANTOINETTE.

« Vous êtes le seul homme du monde à qui je consentisse à faire des excuses. »

GASTON.

Vous me flattez, monsieur.

ANTOINETTE.

« Et je ne doute pas que vous les acceptiez aussi galamment qu'elles vous sont faites.

GASTON.

Ni plus ni moins.

ANTOINETTE.

« Tout à vous de cœur.

« VICOMTE DE PONTGRIMAUD.

LE DUC.

Il n'est pas vicomte, il n'a pas de cœur, il n'a pas de Pont ; mais il est Grimaud, sa lettre finit bien.

VERDELET, *à Gaston.*

Tout s'arrange pour le mieux, mon cher enfant : j'espère que vous voilà corrigé ?

GASTON.

A tout jamais, cher monsieur Verdelet. A partir d'aujourd'hui, j'entre dans la vie sérieuse et calme ; et, pour rompre irrévocablement avec les folies de mon passé, je vous demande une place dans vos bureaux.

VERDELET.

Dans mes bureaux ! vous ! un gentilhomme !

GASTON.

Ne dois-je pas nourrir ma femme ?

LE DUC.

Tu feras comme les nobles bretons qui déposaient leur épée au parlement avant d'entrer dans le commerce, et qui venaient la reprendre après avoir rétabli leur maison.

VERDELET.

C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, *à part.*

Exécutons-nous. (*Haut.*) C'est très-bien, mon gendre, voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois. Nous pouvons nous entendre, faisons la paix et restez chez moi.

GASTON.

Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai.

POIRIER.

Et vous emmenez ma fille ? vous me laissez seul dans mon coin ?

ANTOINETTE.

J'irai vous voir, mon père.

GASTON.

Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER.

Ma fille va être la femme d'un commis-marchand!

VERDELET.

Non, Poirier; ta fille sera châtelaine de Presles. Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de noces.

ANTOINETTE.

Bon Tony!... Vous me permettez d'accepter, Gaston?

GASTON.

Monsieur Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET.

Je quitte le commerce, je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble : c'est un métier de gentilhomme.

POIRIER.

Eh bien, et moi? on ne m'invite pas?... Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET.

Achète une propriété, et viens vivre auprès de nous.

POIRIER.

Tiens, c'est une idée.

VERDELET.

Pardieu! tu n'as que cela à faire, car tu es guéri de ton ambition... je pense.

POIRIER.

Oui, oui. (*A part.*) Nous sommes en quarante-six. Je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept... et pair de France en quarante-huit.



L'HABIT VERT

PROVERBE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 23 février 1849.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

(4)

L'HABIT VERT

PROVERBE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

Louis Charles (Guillaume Victor)

ALFRED DE MUSSET ET ÉMILE AUGIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

PERSONNAGES.

RAOUL, étudiant....................	MM. CACHARDY.
HENRI, peintre......................	CH. PÉREY.
MUNIUS, marchand d'habits..........	RÉBARD.
MARGUERITE, ouvrière............	Mlle PAGE.

L'HABIT VERT

Le théâtre représente une mansarde. — Porte au fond donnant sur un corridor. — Fenêtre à gauche. — Porte à droite. — Un devant de cheminée dans un coin à droite. — Un chevalet de peintre à droite. — Une petite table de noyer à gauche, devant la fenêtre. — Trois chaises de paille. — Au fond, à gauche, une armoire de noyer.

SCÈNE I.

RAOUL, HENRI.

RAOUL, assis devant la table, tourné vers la fenêtre ouverte.

Tu diras ce que tu voudras, mais tu n'empêcheras pas que ce ne soit aujourd'hui dimanche.

HENRI, assis sur une chaise renversée devant son chevalet, et arrangeant des couleurs sur sa palette.

Eh bien, après?

RAOUL.

Après? comme je ne vois pas un nuage en l'air, j'affirme et je maintiens qu'il fait beau.

HENRI.

Ensuite?

RAOUL.

Ensuite? je ne sais pas si je mourrai très-vieux, mais je suis certainement né très-jeune; j'ai du plaisir à voir le ciel.

HENRI.

Enfin, où veux-tu en venir?

RAOUL.

Je ne veux pas en venir, je voudrais m'en aller, m'en aller

voir de quelle couleur est l'herbe, comme qui dirait à Chaville ou à Fleury.

HENRI.

Pourquoi à Chaville? Tu voudrais aller à Chaville?

RAOUL.

Ou à Fleury.

HENRI.

Mais tu sais bien que nous n'avons pas d'argent.

RAOUL.

Je ne dis pas que nous en ayons; je dis que j'ai envie de voir de la campagne.

HENRI.

La belle découverte! tu voudrais avoir tes aises, satisfaire toutes tes fantaisies, faire le grand seigneur, rouler en carrosse, être aimé d'une princesse.

RAOUL, *se levant.*

Pas du tout. Je voudrais que tu prisses ton chapeau et que tu t'en allasses au mont-de-piété mettre ta montre en gage pour vingt-cinq francs, avec lesquels nous dînerions très-bien.

HENRI.

Je ne veux pas mettre ma montre en gage. Ma montre est le seul héritage que m'ait laissé ma grand'mère. (*Il se lève, sa palette à la main.*) C'est une superbe montre à répétition.

RAOUL.

A quoi cela sert-il?

HENRI.

Quoi? qu'elle soit à répétition?

RAOUL.

Oui.

HENRI.

P[illegible]eu! cela sert à savoir l'heure quand on veut, même dans l'obscurité.

RAOUL.

Eh bien, mets-la en gage; nous achèterons un briquet.

HENRI.

C'est fort spirituel, je veux le croire; mais je garde ma montre.

RAOUL.

Elle a bonne mine dans ta poche.

HENRI.

Elle y reste du moins, tandis que l'argent n'y reste pas.

RAOUL.

Bel avantage! Mets-y un oignon véritable, il te sera aussi utile. Une montre peut servir à un commerçant qui a des affaires, à un amoureux qui a des rendez-vous, à un médecin qui a des malades. Mais pour rester enfermés comme nous dans une mansarde, moi à dormir le nez dans un code, toi à m'empester avec ton badigeon, à quoi bon savoir l'heure qu'il est? Tu ressembles à un homme qui aurait un thermomètre accroché à la cheminée et pas une bûche à mettre dedans.

HENRI.

Fais de l'esprit tant que tu voudras. Tu n'as pas d'autre plaisir que de me taquiner, ainsi il faut bien que j'en prenne mon parti.

RAOUL.

Qu'est-ce que tu veux dire par là?

HENRI.

Je veux dire que ton unique passe-temps est de me tourmenter et de m'impatienter. Tu sais aussi bien que moi combien nous sommes pauvres; quand nous avons loué ensemble ce grenier, c'était une misère qui en aidait une autre, et tes parents t'ont refusé autant de fois que les miens de t'envoyer cent écus.

RAOUL.

Oui, avec deux morceaux de toile percée nous avons fait un sac. Le malheur est qu'il n'y a rien dedans.

HENRI.

Puisque tu en conviens, comment peux-tu en plaisanter?

RAOUL.

Cela ne coûte pas plus cher que de fondre en larmes. Veux-tu mettre ta montre au mont-de-piété?

HENRI.

Non, non et non. Quelle singulière idée as-tu aujourd'hui? (Il pose sa palette.)

RAOUL.

Parce que c'est dimanche.

HENRI.

Mais, mon Dieu, est-ce un autre jour que les autres?

RAOUL.

Oui, un fort autre jour. C'est dimanche, il fait beau, je veux m'amuser, je veux voir quelque chose, j'ai envie de vivre... que diable veux-tu que je t'explique!... Me prends-tu pour un feuilleton?

HENRI.

Si tu étais capable une fois de mettre un terme à tes plaisanteries, je te dirais quelque chose de sérieux, mais tu ne veux jamais m'écouter.

RAOUL.

Parle.

HENRI.

Non, tu ne fais aucune attention à ce que je te dis.

RAOUL.

Mais tu vois bien que je t'écoute.

HENRI.

Pas du tout.

RAOUL.

Voyons, par quel serment faut-il m'engager, quelle attitude dois-je prendre, sur laquelle de nos trois chaises faut-il que je m'assoie pour te prouver que je t'écoute? (S'asseyant sur une chaise près de la table à gauche.) Suis-je bien là? tu es forcé de parler, puisque tu prétends avoir une idée.

HENRI.

Eh bien, nous pouvons nous tirer d'affaire très-aisément, d'une manière sérieuse et honorable (Il va prendre le devant de cheminée et l'ap-

porte au milieu de la scène.) Voici un paravent que j'ai peint de ma main; tu n'as jamais voulu le regarder.

RAOUL.

Non! je me doute trop de ce qu'il peut y avoir dessus

HENRI.

C'est Roméo et Juliette.

RAOUL.

Ça?

HENRI.

Oui... Ne vas-tu pas encore me chicaner là-dessus? Tu sais que j'y travaille depuis six semaines. Je crois aujourd'hui mon œuvre achevée et je me détermine à m'en défaire.

RAOUL, se levant.

Les marchands, crois-le bien, ne se prêteront qu'avec peine à un tel sacrifice.

HENRI.

Je connais un papetier, homme de goût.

RAOUL.

Ah! si le papetier que tu connais s'y connaît, tu as le droit de le lui donner pour rien.

HENRI.

Il l'estimera à sa juste valeur.

RAOUL.

C'est ce que je dis.

HENRI.

Ça ne vaut donc rien?

RAOUL.

C'est un sujet usé. Si tu nous avais fait Daphnis et Chloé, je suppose, ou un invalide qui pêche une savate, ou tout simplement cet enfant, tu sais bien, qui gâte le pot-au-feu, tu pourrais te lancer dans le commerce... mais ça!

HENRI.

J'avoue que ce sujet-là est un peu sérieux pour un paravent.

RAOUL.

Tu l'as pourtant égayé et rajeuni par quelques détails heureux; ainsi Juliette a une jambe de moins et un œil de trop.

HENRI.

Comment un œil de trop? c'est son nez. Je ne sais même pas pourquoi je te consulte. J'emporte ce paravent, et tu vas voir que nous pouvons vivre de mes pinceaux. (Il charge le devant de cheminée sur son épaule.)

RAOUL.

Vivre de tes pinceaux! mais tes pinceaux eux-mêmes ne te rapporteraient rien si tu voulais les vendre. (Au moment où Henri va sortir, on entend la voix de Marguerite qui chante dans le couloir pendant tout ce qui suit.)

HENRI.

Tiens, voilà mademoiselle Marguerite qui sort de chez elle.

RAOUL.

Qu'est-ce que ça te fait?

HENRI.

Ça me fait que je ne veux pas qu'elle me voie avec un paravent sur le dos.

RAOUL.

Monsieur y met de la coquetterie.

HENRI.

Je n'aime pas avoir l'air gauche devant les femmes.

RAOUL.

Tu renonces donc à te marier?

MUNIUS, dans l'escalier.

Habits, galons! vendez vos vieux habits.

HENRI.

Voilà le juif Munius qui monte à son galetas. (Il pose à gauche.)

RAOUL.

Le gredin! nous a-t-il assez grugés!

MUNIUS, en dehors.

Hé hé! c'est mademoiselle Marguerite! bonjour, voisine. Ça va bien?

MARGUERITE, de même.

Toujours chantant, voisin. Et les galons?

MUNIUS, de même.

La matinée est bonne, je viens de vendre une suporbe friporie.

MARGUERITE, de même.

Quand on vend du galon on n'en saurait trop vendre.

MUNIUS, de même.

Je rapporte un jaunet.

RAOUL.

Si nous le lui empruntions à un intérêt exorbitant?

HENRI.

Ne dis donc pas de billevesées.

MARGUERITE, en dehors.

Finissez donc, vieil homme, finissez!

RAOUL.

Voyez-vous, l'infâme séducteur! (on entend le bruit d'un soufflet.)

MUNIUS.

Ah! pour le coup, je vous embrasse. Ça vaut un baiser. (second soufflet.)

MARGUERITE.

Vous me devrez la paire et je vous fais crédit... Je vais me fâcher.

RAOUL.

Se fâcher après deux soufflets? Volons au secours de l'innocence en péril. (il ouvre la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est, monsieur Munius?

SCÈNE II.

RAOUL, HENRI, MARGUERITE, MUNIUS.

MUNIUS, paraissant au fond dans le corridor.

Habits, galons! avez-vous de vieux habits?

RAOUL.

Passez votre chemin, effronté. Notre défroque est pour nos gens. (Munius disparait dans le corridor.)

MARGUERITE, entrant.

Merci, monsieur Raoul. (Apercevant Henri qui cherche à se cacher.) Ah! ah! ah! qu'il est drôle!

HENRI.

Là! je ne devais pas l'échapper. (Il passe à droite.)

MARGUERITE.

Pourquoi donc vous promenez-vous en paravent?

HENRI.

Je ne me promène pas, je sors.

MARGUERITE.

Mais il ne fait pas de vent! vous pouvez sortir sans tant de précautions.

HENRI, bas à Raoul.

Ce qui m'arrive là est fort désagréable, tu en conviendras. (Henri sort par le fond. Le paravent s'embarrasse dans la porte. Marguerite et Raoul rient aux éclats.)

RAOUL, à Marguerite qui remonte.

De grâce, mademoiselle, laissez-le suivre sa pensée. Il va nous débarrasser d'un meuble qui nous encombrait.

SCÈNE III.

MARGUERITE, RAOUL.

MARGUERITE.

En faire cadeau sans doute à sa maîtresse?

RAOUL.

Parlez-en mieux. Il va le vendre pour le prix en être distribué aux pauvres.

MARGUERITE.

Ah! vous avez vos pauvres?

RAOUL.

Oui, nous en avons chacun un.

MARGUERITE.

Ne serait-ce pas le vôtre qui vient de sortir ?

RAOUL.

Je crois que oui... Mais que chantiez-vous donc tout à l'heure ?

MARGUERITE.

Une romance ou une chanson, comme il vous plaira.

RAOUL.

Les deux me plaisent, car cela ressemblait à Jean qui pleure et Jean qui rit. Une larme qui court dans le pli d'un sourire, quoi de plus charmant ? Chantez-moi cela, je vous prie.

MARGUERITE.

Je ne suis pas en train, on m'a coupé la voix.

RAOUL.

Qui donc ?

MARGUERITE.

Ce pauvre paravent qui va vous chercher à dîner.

RAOUL.

Vous m'y faites songer ; voulez-vous monter en carrosse avec nous ? nous allons à Chaville.

MARGUERITE.

Vous m'invitez ?

RAOUL.

Je vous invite positivement.

MARGUERITE.

Et avec quoi, mon Dieu ?

RAOUL.

Avec toute la courtoisie dont je suis capable.

MARGUERITE.

Hélas ! on ne fait plus crédit là-dessus.

RAOUL.

Et pour quoi comptez-vous notre paravent, s'il vous plaît ? un paravent superbe qu'Henri a peint, une œuvre d'art, que nous allons troquer contre son pesant d'or.

MARGUERITE.

Vous croyez?

RAOUL.

Parbleu! il représente Roméo et Juliette.

MARGUERITE.

C'est le sujet de ma chanson. Oui, monsieur, Roméo et Juliette, ni plus ni moins. Vous connaissez l'histoire. Il s'en va, ce jeune homme! il quitte sa maîtresse, il a un pied sur l'échelle de soie, ça lui fait de la peine et il dit... M'écoutez-vous?

RAOUL, *qui s'est mis à cheval sur une chaise à droite.*

Je suis au balcon des Italiens... Eh bien, il lui dit?

MARGUERITE, *chante.*

AIR :

L'heure a sonné... pourtant ta main
Est encor dans la mienne;
Il est déjà presque demain...
De moi qu'il te souvienne!
Épargne-moi : ne pleure pas...
Je pars, voici l'aurore,
Non, Margot, pas encore! (*bis*)
Souffrir tant que tu voudras;
Mais dire adieu, je ne sais pas.

RAOUL, *applaudissant.*

Bravo! bravo! Si je vous dis que vous êtes charmante, ça me fera ressembler à tout le monde. (*Se levant.*) Mais, dites donc, dans cet air-là, au lieu du nom de Juliette, il me semble qu'il y a Margot, mademoiselle Marguerite... Tant mieux pour Roméo, s'il existe!

MARGUERITE.

En musique et en peinture seulement.

RAOUL.

Tant mieux encore. J'aurais été fâché que la place fût prise.

MARGUERITE.

Vous allez me parler d'amour, je suppose.

RAOUL.

J'en conviens.

MARGUERITE.

A quoi bon ?

RAOUL.

Quand cela ne servirait qu'à intéresser le jeu.

MARGUERITE.

Bah! il sera si court, qu'il n'aura pas le temps de nous ennuyer.

RAOUL.

Qu'importe! Nous sommes deux; il ne sera pas dit que nous n'aurons pas parlé d'amour. La belle collaboration! le beau chef-d'œuvre!

MARGUERITE.

Est-ce que vous tenez à faire un chef-d'œuvre?

RAOUL.

Point; mais à collaborer. Quel plaisir plus divin qu'une conversation d'amour! O Juliette! pourquoi pensez-vous que le bon Dieu ait fait le soleil, les bois et le dimanche, sinon pour que deux jeunes gens marchent sur l'herbe et baissent les yeux en se disant qu'ils s'aiment? Oh! la belle chose que l'amour!

MARGUERITE.

Oui, le dimanche, comme vous dites; mais le reste de la semaine, on n'en sait quoi faire. Est-ce que vous oubliez, par hasard, que je travaille du matin au soir? Écoutez-moi, et, une fois pour toutes, je vous dirai là-dessus ma façon de penser. Ne vous semble-t-il pas que ces belles dames, ces jolis petits messieurs, qui ont sans cesse ce mot charmant d'amour sur les lèvres, passent leur vie dans un désœuvrement tout à fait royal, et que ce sont les plus habiles gens du monde à ne rien faire? C'est pour eux que l'amour a été inventé, car sans lui que deviendraient-ils? Ils ont besoin de rêver pour ne pas dormir; et plus ces rêves sont variés, nouveaux, plus ils les chérissent! Sans quoi, ils périraient d'ennui un beau jour, entre deux coups de lansquenet. Moi, je vais en journée, je taille des robes, je raccommode de la dentelle... vous comprenez que, si j'ai autre chose en tête, je vais broder de travers ou me piquer les doigts. Ah! si j'avais dans le cœur un sentiment bien vrai, je ne dis pas, ces choses-là ne sont pas

gênantes; mais vos amourettes! non, mon voisin, je n'ai pas le temps. Il faut que je pense à mon petit ménage, il faut que je songe à tout et à personne; vous voyez bien que je n'aimerai jamais, à moins que je n'aime toute ma vie.

RAOUL.

Soit! mais je maintiens mon dire, voisine. Vive l'amour! le nom même en est doux!

MARGUERITE.

C'est pourquoi il n'en faut pas parler ici.

RAOUL.

Bah! ça ne l'abîme pas; qu'est-ce qui pourrait l'abîmer?

MARGUERITE, écoutant.

Je l'entends...

RAOUL.

Qui?

MARGUERITE.

Roméo. (On entend comme le bruit d'une chute.)

RAOUL.

Patatra!

MARGUERITE, passant à droite et remontant.

Qu'est-ce qu'il lui arrive?

RAOUL.

En montant nos six étages, le pied lui aura manqué sur l'échelle de soie... Décidément, vous ne voulez pas être Juliette?

MARGUERITE.

Très-décidément. (Raoul ouvre la porte du fond. Henri entre avec son devant de cheminée, cassé et troué, et son pantalon déchiré au genou.)

SCÈNE IV.

HENRI, RAOUL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Êtes-vous blessé, monsieur Henri?

HENRI.

Non, Mademoiselle. Le mal n'est pas grand, mais le malheur

est irréparable. (Il montre son devant de cheminée crevé.) Ah! Mademoiselle, si vous saviez...

RAOUL.

Et ton papetier?

HENRI.

C'est un crétin. Si vous saviez...

RAOUL.

Et ton pantalon?

HENRI.

C'est un accident... Vous ne savez pas.

MARGUERITE, montrant une chaise.

Mettez votre pied là. Voici ma ménagère et je vais vous prouver que de fil en aiguille il est avec le ciel des raccommodements. Je vais vous faire une reprise. (Henri, qui a été mettre son devant de cheminée contre le mur à droite, revient poser son pied sur la chaise que lui présente Marguerite.)

HENRI.

Vous êtes bien bonne; mais en ferez-vous jamais une à cette malheureuse peinture? Ah! Mademoiselle, vous ne savez pas

RAOUL.

Accoucheras-tu une fois?

HENRI.

Vous ne savez pas ce que c'est que les souffrances d'un artiste!

MARGUERITE, cousant.

Pardon! je fais quelquefois de l'art, sur mon genou, lorsque je brode et que je compte mes points.

RAOUL.

Comme moi au billard. Mais pressez le ravaudage, mademoiselle Margot, car les talons démangent à ce brave Henri.

HENRI.

Encore une commission?

RAOUL.

J'ai invité mademoiselle Margot à dîner avec nous; dans cette conjoncture, prends conseil de ton cœur, tu me comprends?

HENRI.

Nullement.

RAOUL.

Montre-toi! (Lui faisant un signe.) Montre... toi!

HENRI.

Va te promener. Aïe! vous me piquez. (Il retire son genou.)

MARGUERITE.

Aussi pourquoi remuez-vous?

HENRI.

Pouquoi? il veut que je mette ma montre en gage, Mademoiselle; vous savez, ma montre!

MARGUERITE.

En êtes-vous là?

HENRI.

Sans doute, nous en sommes là, nous n'en bougeons pas.

RAOUL.

Henri est un imbécile, un alarmiste; ne l'écoutez pas.

MARGUERITE.

Cependant...

RAOUL.

Non! il voit tout en noir. Jamais nos affaires n'ont été plus florissantes.

HENRI.

Jamais plus, c'est vrai.

MARGUERITE.

Voyons, pas de mauvaise honte, mes pauvres amis. Laissez-moi vous dire quelque chose sans vous fâcher. Je ne suis pas bien riche, mais vous êtes de grands fainéants! et moi je suis une petite économe qui gagne vingt-cinq sous par jour. S'il vous faut vingt-cinq francs...

RAOUL.

Merci, ma bonne Margot; nous n'empruntons jamais à nos amis.

HENRI.

Et nous n'avons pas d'ennemis.

MARGUERITE.

Et Munius?

HENRI, avec éclat.

Oh! ne me parlez jamais de cet homme. C'est un maître filou.

RAOUL, de même.

Le fait est qu'il nous a volés d'une façon bien condamnable.

MARGUERITE.

Comment cela?

HENRI.

Figurez-vous que nous avions un gilet. Dans la poche de ce gilet il y avait une pièce de cinq francs que j'avais amassée.

MARGUERITE.

Vous m'étonnez.

HENRI.

Eh bien, c'est comme ça. Pendant mon absence Raoul a vendu le gilet à Munius, il l'a vendu quarante sous. La pièce était dans le gousset droit, j'en suis sûr. Munius a emporté le tout, et quand j'ai réclamé mon bien, il a nié la chose et finalement il l'a gardée.

MARGUERITE.

C'est inconcevable une chose pareille.

HENRI.

Demandez plutôt à Raoul.

RAOUL.

Je confesse ma légèreté et celle du juif.

MARGUERITE.

Eh bien! il me vient une idée! oui, très-bonne. Fiez-vous à moi, nous irons dîner.

HENRI.

Serait-il vrai?

MARGUERITE.

Je vous en réponds. Avez-vous par hasard un vieil habit?

HENRI.

Le hasard serait que nous en eussions un neuf.

MARGUERITE.

En avez-vous un vieux?

RAOUL.

Certainement nous en avons un. Nous avons le fameux habit vert!... Est-ce que vous ne le connaissez pas?

MARGUERITE.

Non!

RAOUL.

L'habit, vert surnommé Conquérant... Eh bien, je vais vous le montrer! Conquérant va paraître!... Conquérant va sortir de son tabernacle!... (Il va au fond, frappe avec solennité trois coups sur l'armoire.)

HENRI.

As-tu peur qu'il soit déjà sorti?

RAOUL.

Il ne sort jamais seul. (Il ouvre l'armoire et en tire un habit vert.) Le voilà, mais... n'en demandez pas davantage. (Il étale l'habit sur une chaise, à gauche.)

MARGUERITE.

Et qu'est-ce que vous faites de cet habit-là?...

HENRI.

Nous le mettons, Mademoiselle, nous le mettons à tour de rôle, lorsqu'une tenue décente est de rigueur.

MARGUERITE.

Un habit pour deux? Je serais curieuse de voir comment il vous va.

RAOUL.

Il est un peu large à Henri, je l'avoue.

HENRI.

C'est-à-dire qu'il étrangle Raoul.

RAOUL.

Vous allez en juger. (Il le met et passe à droite.) N'ai-je pas l'air d'un lion en négligé?

MARGUERITE.

Ou d'un parapluie dans un étui trop court. (Raoul ôte l'habit et retourne à gauche.)

HENRI.

Bravo! il ne voulait pas le croire. Je l'avais pensé, ce mot-là... A moi, maintenant. Vous allez voir. (Il passe l'habit.)

MARGUERITE.

Tiens, vous passez la main gauche la première?

HENRI.

Je suis gaucher.

RAOUL.

C'est la seule excuse de sa peinture.

HENRI, passant à gauche.

N'ai-je pas l'air d'un homme étoffé, d'un fils de famille?

MARGUERITE.

Oui, d'un orphelin qui use son père.

RAOUL.

Attrape, outrecuidant mortel.

MARGUERITE, à Henri.

L'aviez-vous pensé aussi, celui-là?... Cette harde ambiguë vous va très-mal à tous deux, et vous devriez la vendre par coquetterie.

RAOUL.

Jamais! nous y tenons.

HENRI, retirant l'habit et allant le poser sur une chaise à droite.

Et d'ailleurs on ne nous en offre que six francs.

RAOUL.

Et il nous en faut vingt pour aller à Chaville.

MARGUERITE.

J'en aurai ce que je voudrai si vous me laissez faire. C'est pain bénit de voler un voleur.

HENRI.

Quel est votre projet?

MARGUERITE.

Vous voulez tout savoir sans rien payer.

MUNIUS, *dans le corridor.*

Habits, galons!

RAOUL.

Tiens, Munius qui travaille le chant jusque sur le palier!... quel amour de son art!...

MARGUERITE.

Voici l'occasion... et le larron. Laissez-moi seule avec le brocanteur et l'habit. (*Henri le lui donne.*) Retirez-vous dans votre dortoir, et retenez votre souffle.

RAOUL.

Je vous préviens qu'Henri éternuera; il a le nez intempestif.

MARGUERITE.

C'est bon; je ne demande à son nez que cinq minutes de continence, montre en main, le temps de cuire un œuf à la coque. Prêtez-moi votre montre, monsieur Henri!

HENRI.

Pourquoi faire?

MARGUERITE.

Puisque je vous demande cinq minutes, montre en main.

HENRI, *tirant sa montre.*

C'est qu'elle est à répétition.

MARGUERITE.

Avez-vous peur que je la garde? Me prenez-vous pour un mont-de-piété?

HENRI.

Non, mais...

MARGUERITE.

Allons; faites ce qu'on vous dit.

HENRI, donnant la montre.

Prenez bien garde au moins à ne pas la secouer. Elle est très-quinteuse.

MARGUERITE.

Je le crois bien : à son âge! Maintenant allez vous tapir sous votre lit, et n'éternuez pas.

RAOUL, passant près de Henri.

Je lui tiendrai le nez.

HENRI, faisant des efforts depuis un instant pour réprimer une envie d'éternuer.

Que c'est bête de parler de ces choses-là!... (Éternuant.) Atchi!... (Raoul et Henri entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, puis MUNIUS.

MARGUERITE, seule. (Elle met la montre dans la poche de portefeuille de l'habit, qu'elle met sur une chaise à gauche; puis elle ouvre la porte du fond.)

Hé, Munius!

MUNIUS, dans l'escalier.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARGUERITE.

Montez, qu'on vous parle.

MUNIUS.

Avez-vous encore des soufflets à placer?

MARGUERITE.

Peut-être; ça dépend de vous. (Munius paraît à la porte. Il est chargé de toutes sortes de friperies.) Entrez.

MUNIUS.

Chez ces mauvais sujets?

MARGUERITE.

Ils sont sortis et je range leur chambre. Entrez, nous causerons tout en époussetant... (Munius entre.) Fermez la porte.

MUNIUS.

Petite capricieuse! je vous disais bien que vous ne l'enverriez pas toujours promener, le père Munius.

MARGUERITE.

Qu'imaginez-vous donc, Gédéon? Je veux faire un marché avec vous.

MUNIUS.

C'est ce que j'imaginais.

MARGUERITE.

Pas celui que vous pensez, Mardochée. Un simple marché d'habits.

MUNIUS.

Je veux bien. Je vous achète tous ceux que vous avez sur vous... (Riant.) Hé! hé! hé!

MARGUERITE, passant près de l'habit.

En vérité! Regardez toujours celui-ci.

MUNIUS.

J'aimerais mieux vous regarder, mam'selle.

MARGUERITE.

Je le crois, mais ce n'est pas le moment.

MUNIUS.

Quand donc ça sera-t-il le moment? Ah! mam'selle, vous refusez votre bonheur. Je vous parle pour le bon motif, savez-vous?

MARGUERITE.

Est-ce qu'il y en a un bon, à votre âge?

MUNIUS.

Oui-da, très-présentable.

MARGUERITE.

Je vous dis de regarder cet habit. (Elle le fait passer à gauche.)

MUNIUS.

Je le connais déjà. J'en ai offert six francs, il y a quinze jours.

MARGUERITE.

Il en vaut vingt à présent.

MUNIUS.

Parce qu'il a vieilli ? Vous voyez bien que la vieillesse a son prix. Allez, si vous m'épousiez, vous ne vous en repentiriez pas. Je suis très-vieux, et je décéderais au bout de six mois.

MARGUERITE.

Taisez-vous, brocanteur. Vous me voleriez un an.

MUNIUS.

Non, je vous jure. J'ai eu une jeunesse très-orageuse, très-évaporée. Je vous laisserai tout mon bien.

MARGUERITE.

Nous en reparlerons de demain en quinze. Voulez-vous me donner vingt francs de cet habit ?

MUNIUS.

J'ai huit cent livres de rentes sur le grand-livre, savez-vous, et un catarrhe, un vrai catarrhe.

MARGUERITE.

Malin ! Vous voulez placer votre cœur en viager. On connaît ces tricheries-là.

MUNIUS.

Si on peut dire ! voyez plutôt... (Il tousse.)

MARGUERITE.

Vous ne savez pas faire. (Elle tousse.) Voilà ce qu'on appelle tousser... Je suis poitrinaire. Allez, mon petit Munius, vous n'attraperez personne. Vous êtes frais comme une rose.

MUNIUS.

Son petit Munius! frais comme une rose! Cueillez-moi donc, méchante!

MARGUERITE.

Vous êtes un enfant.

MUNIUS.

Oui, c'est le mot! Vous me mènerez par le bout du nez... un véritable enfant. Tout ce que vous voudrez, vous l'aurez. Aimez-vous les mouchoirs de soie, les boucles d'oreilles en similor, les chaînes de sûreté, les cannes à pomme d'argent? Je vous couvrirai de guipures; j'ai des monceaux de percaline et bien d'autres choses... O Marguerite!

MARGUERITE.

Comme vos yeux brillent! Pourquoi dit-on que vous êtes si laid?

MUNIUS.

Ce sont les mauvaises langues; n'en croyez rien; si vous voulez m'aimer, je ferai de la toilette; je mettrai une redingote à brandebourg que j'ai, avec des olives et de l'astracan au collet; j'aurai l'air distingué; vous verrez.

MARGUERITE, passant à gauche.

Vous seriez bien plus comme il faut avec cet habit-là. Il est à peine décati.

MUNIUS.

On nous prendrait pour des gens huppés. Je vous donnerais une petite robe de taffetas couleur d'araignée turbulente, à peine mangée sous les bras.

MARGUERITE.

C'est bien tentant, mais...

MUNIUS.

Voulez-vous que j'aille vous chercher une croix en filigrane avec les glands pareils et le tour de cou en velours. C'est joli. ça.

MARGUERITE.

Nous verrons plus tard. Pour l'heure, voulez-vous m'être agréable?

MUNIUS.

Si je le veux, Marguerite de mon cœur! Vierge de Sion! Rose de Saarons!... Ton cou ressemble à la tour de David!

MARGUERITE.

Vous vous enthousiasmez, Munius!

MUNIUS.

Oui, je m'exalte! Descends du Liban, mon épouse, descends avec moi!

MARGUERITE.

Écoutez-moi donc.

MUNIUS.

Oui, je t'écoute... ta poitrine ressemble à une grappe de raisin. — Je voudrais bien grappiller.

MARGUERITE.

Vous êtes insupportable à la fin.

MUNIUS.

Je me tais.

MARGUERITE

Il s'agit...

MUNIUS.

Parle!...

MARGUERITE.

Il s'agit pour me plaire...

MUNIUS.

De changer de religion? Jamais. Tout, excepté ça.

MARGUERITE.

Il s'agit de regarder cette friperie en honnête fripier.

MUNIUS.

Ah!... Voilà tout!

MARGUERITE.

Pour le moment... Voyons, examinez cette harde. (Elle lui donne l'habit.)

MUNIUS, l'examinant.

Je l'ai vue. Il y a une reprise perdue dans le pan gauche, les boutonnières s'effilent et les parements sont râpés au pli. Cela vaut trois francs comme un liard.

MARGUERITE.

Vous ne savez ce que vous dites. C'est moi qui vous donne la berlue, je pense; je vais m'éloigner pour vous éclaircir la visière. (Elle se met à la fenêtre à gauche en fredonnant.)

MUNIUS, sur le devant de la scène, l'habit à la main.

Ils le vendraient mieux comme amadou que comme habit. (Il le secoue.) Tiens, il y a quelque chose dans la poche... (Tirant la montre...) Oh!... une montre... en or massif! (la pesant), elle est lourde!... sont-ils étourdis ces jeunes gens! voilà la seconde fois... fi! Munius! La première fois, il ne s'agissait que de cinq francs. Mais une montre, ce serait un vol, car enfin ça représente un joli denier, ce bijou... ça vaut bien... Peuh! elle est vieille! c'est une casserole. On n'en tirerait que le poids de l'or!... Est-elle en or? En tout cas, la boîte est bien mince. Voyons donc un peu : l'habit vaut trois francs, bien payé. En en donnant vingt, est-ce que je ne paie pas la montre à peu près? (Il la remet dans la poche de l'habit.)

MARGUERITE, revenant à Munius.

Eh bien, qu'en dites-vous?

MUNIUS.

Ça vous ferait donc bien plaisir?

MARGUERITE.

Sans doute!

MUNIUS.

Eh bien, mam'selle, vous allez voir si je vous aime. Voilà les vingt francs. (Il lui donne quatre pièces de cinq francs.)

MARGUERITE.

Non pas! vous avez un jaunet, je crois. Donnez-le-moi. C'est une fantaisie que j'ai d'une pièce d'or; c'est plus gentil.

MUNIUS.

Hum! l'or est très-cher.

MARGUERITE.

Je vous paie le change.

MUNIUS.

Un petit baiser?

MARGUERITE.

Doucement! c'est plus cher que l'or. (Elle lui prend la pièce des mains.) Merci, mon petit Munius. (Allant à la porte à droite.) Monsieur Raoul!

MUNIUS.

Qu'est-ce que vous faites donc? (Entrent Raoul et Henri.)

SCÈNE VI.

HENRI, RAOUL, MARGUERITE, MUNIUS.

MARGUERITE.

Tenez, mes voisins; voici votre voyage à Chaville, en or. (Elle donne la pièce à Raoul.)

RAOUL, passant près de Munius.

Ce brave Munius! La vertu redescend sur la terre!

MARGUERITE.

Sous ce déguisement.

HENRI, à Marguerite.

Et ma montre?

MARGUERITE.

Votre montre? (A part.) Amusons-nous un peu du juif et du chrétien.

MUNIUS, remontant.

Bonsoir, la compagnie. Je m'en vais.

MARGUERITE, *le retenant.*

Restez donc. On a quelque chose à vous dire.

HENRI, *à Marguerite.*

Mais ma montre?

MARGUERITE.

Je l'ai posée sur la table. (*Henri va chercher sur la table.*) Munius, comme vous avez été grand, je vous invite à venir dîner à Chaville. (*Elle fait un signe d'intelligence à Raoul.*)

RAOUL.

C'est trop juste. Vertueux Munius, nous folâtrerons sur l'herbette.

HENRI, *qui cherche toujours.*

Je ne la trouve pas. Vous avez dit sur la table?

MARGUERITE.

Ou sur la chaise, je ne sais plus.

MUNIUS.

Il faut que j'aille faire un bout de toilette. (*Il veut sortir.*)

MARGUERITE, *le retenant encore.*

Vous êtes très-bien comme ça; c'est sans façon.

RAOUL.

Munius, je vous donne le droit de choisir un plat. Pensez-y bien.

HENRI, *qui est revenu à droite.*

Je ne déteste pas une plaisanterie de temps en temps; mais il y en a pourtant... Voyons, mademoiselle Marguerite, rendez-moi ma montre.

MARGUERITE.

Est-ce que vous ne la trouvez pas?

MUNIUS, *cherchant à s'éloigner.*

Je vais déposer mes habits chez moi.

MARGUERITE, *le retenant toujours.*

On dirait que notre société vous déplaît. Restez donc.

RAOUL.

Que vous semble un pigeon aux petits pois, arrosé de ce bon petit vin d'Orléans?

MUNIUS.

Hé! hé!

HENRI.

J'ai beau chercher.

MARGUERITE.

C'est singulier; je l'avais à la main il n'y a pas un quart d'heure.

HENRI.

Me voilà propre si elle est perdue! Je suis un garçon rangé, moi. Je ne peux pas vivre sans savoir l'heure qu'il est.

MUNIUS.

Elle aura roulé sous un meuble.

HENRI.

Il n'y en a pas.

RAOUL, passant près de Henri.

Laisse-nous donc tranquilles avec ta montre; elle se retrouvera demain.

HENRI.

Si elle ne se retrouve pas tout de suite, elle est perdue!

RAOUL.

Eh bien, tu en achèteras une autre.

HENRI.

Ce ne sera plus la même. Celle-là, je la connaissais. Elle ne ressemblait pas aux autres. Elle avait sur le cadran un petit soleil d'émail bleu auquel j'étais habitué. C'était ma montre enfin, ma pauvre montre! (Marguerite suit tous les mouvements de Munius pour l'empêcher d'ôter la montre de la poche de l'habit.)

MUNIUS, à part.

Je voudrais bien m'en aller.

RAOUL, à Henri.

Qu'est-ce que tu as donc?

HENRI.

J'ai... que je ne l'ai plus.

MARGUERITE.

Aidez-moi donc à la chercher, Munius.

HENRI.

Ah! oui, vous ne la trouverez pas. C'est fini! (Il s'assied à droite d'un air chagrin.)

MARGUERITE.

Il faut qu'elle soit envolée.

MUNIUS.

Volée! Par qui? Il n'est entré personne.

MARGUERITE.

J'ai dit envolée.

RAOUL.

C'est plus vraisemblable; mais ce pauvre Henri a l'air d'avoir perdu son fils aîné. (Munius cherche encore à s'esquiver; Marguerite le retient.)

HENRI.

Moque-toi de moi si tu veux. Je l'aimais; je l'avais admirée longtemps à la cheminée de ma grand'mère, dans la chambre verte où il y avait si bon feu. Je ne savais pas alors ce que c'est qu'être pauvre. Je jouais tout le long du jour dans un coin devant cette montre. Il semblait qu'elle me regardait tranquillement. Il est passé, le bon temps des confitures et des lits bassinés... Ma montre s'en souvenait, et son tictac m'en parlait tout bas... Je l'aimais!

MARGUERITE, à part.

Il me fait de la peine, ce bon garçon!

RAOUL.

Voyons! voyons! ne vas-tu pas pleurer?

HENRI.

Et quand je pleurerais? Est-ce que je suis un viveur, moi? un dépensier, un joueur de dominos comme toi? Mon seul plai-

sir est de rester chez moi à travailler. J'avais ma montre, qui me tenait compagnie... Elle est perdue!

MARGUERITE.

Attendez donc... je me rappelle à présent!... Je l'ai mise par mégarde dans la poche de votre habit.

MUNIUS, à part.

Aïe!...

HENRI, s'élançant sur Munius, retirant la montre de la poche de l'habit, et l'élevant en l'air.

La voilà! la voilà! (Il la baise en dansant.) Le verre est cassé, j'en ferai mettre un autre! Qu'est-ce que ça me fait? je l'ai. (Il repasse à droite.)

MUNIUS.

Rendez l'argent alors.

MARGUERITE.

Quel argent?

MUNIUS.

Est-ce que vous croyez que j'aurais payé cette loque vingt francs?

RAOUL.

Tout beau! Munius! Vous saviez donc que la montre était dans la poche?

MUNIUS.

Je ne dis pas cela. (Marguerite a repris l'habit des mains de Munius et est allée le poser sur une chaise à droite.)

MARGUERITE, redescendant entre Henri et Raoul.

Quelle idée avez-vous là, monsieur Raoul? Ce pauvre Munius! la crème des honnêtes gens!

RAOUL.

Ce ne serait pas son coup d'essai. Nous avons déjà oublié dans un gilet un louis...

MUNIUS.

Ce n'est pas vrai : il n'y avait que cinq francs.

RAOUL.

Il en convient. Je vous prends à témoins. (Il passe à gauche.)

MARGUERITE.

[illegible] Monius, [illegible] jamais [illegible]

HENRI.

Il a gagné sa pièce, le scélérat! [illegible] montre!

MONIUS.

Je vous assure que pour la montre, [illegible] cinq francs, c'était plutôt par plaisanterie [illegible] donner une leçon [illegible] car je [illegible] enfants [illegible] que je fais [illegible] d'être soupçonné à mon âge devant une dame.

MARGUERITE.

Ne pleurez pas, honnête Monius. Le [illegible] averti.

RAOUL et HENRI.

Vive Margot!

HENRI.

Embrassons-la.

MARGUERITE.

Pas de ça, mes amis. Voisine et voisins, [illegible] Habillez-vous et partons! Seulement, c'est [illegible] ville, et c'est moi qui paie, sans reproche. [illegible] Eh bien, mon pauvre Monius, à trompeur, trompeur et [illegible]

Pendant ces derniers mots Raoul et Henri s'approchent [illegible] à la manche sur le dos de la chaise; Henri prend la manche gauche, [illegible] regardant tous deux Marguerite. Ils cherchent un [illegible] retournent l'un vers l'autre. L'habit se déchire en deux par le milieu.

RAOUL.

C'est ta faute! il faut que tu sois toujours [illegible] habit!

HENRI.

Eh bien, tant mieux, nous ne nous disputerons plus.

RAOUL et HENRI, jetant les morceaux de l'habit à Monius.

A vous, Monius!

11

MARGUERITE.

Ah! Munius! je n'aurais jamais cru cela de vous.

HENRI.

Il a gardé ma pièce, le scélérat! comme il voulait garder ma montre!

MUNIUS.

Je vous assure que pour la montre j'ignorais... Quant aux cinq francs, c'était plutôt par plaisanterie ou encore pour vous donner une leçon d'ordre... car je vous regarde comme mes enfants ainsi que je fais de toutes mes pratiques... Il est bien dur d'être soupçonné à mon âge devant une dame!

MARGUERITE.

Ne pleurez pas, honnête Munius. Le commissaire ne sera pas averti.

RAOUL et HENRI.

Vive Margot!

HENRI.

Embrassons-la.

MARGUERITE.

Pas de ça, mes amis. Voisine et voisins, mais pas de si près. Habillez-vous et partons! Seulement, c'est vous qui m'avez invitée, et c'est moi qui paie, sans reproche. (Passant près de Munius.) Eh bien, mon pauvre Munius, à trompeur, trompeur et demi! (Pendant ces derniers mots Raoul et Henri s'approchent de l'habit que Marguerite a accroché sur le dos de la chaise; Henri passe la main gauche, Raoul la droite en regardant tous deux Marguerite. Ils cherchent un instant l'autre manche, puis se retournent l'un vers l'autre. L'habit se déchire en deux par le dos.)

RAOUL.

C'est ta faute! il faut que tu sois toujours fourré dans cet habit!

HENRI.

Eh bien, tant mieux, nous ne nous disputerons plus.

RAOUL et HENRI, jetant les morceaux de l'habit à Munius.

A vous, Munius!

